

LA
ROUTE DU BONHEUR,
OU
COUP-D'OEIL
SUR

LES CONNAISSANCES ESSENTIELLES A L'HOMME;

PAR L'ABBÉ CARRON.

QUATRIÈME ÉDITION.



LILLÉ.

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE ESQUERMOISE, 55.

LA

ROUTE DU BONHEUR,

COUP-D'OEIL

SUR

LES CONNAISSANCES ESSENTIELLES A L'HOMME.

CET OUVRAGE SE TROUVE :

A PARIS, { Chez ADRIEN LECLERE , et Comp.º,
Imprimeurs - Libraires , quai des
Augustins , 35.
{ Chez RORET , rue Haute-Feuille ,
au coin de celle du Battoir ,
Et chez tous les principaux Libraires.



142

Vanitas vanitum et omnia vanitas præter amare
Deum et illi servire. *(Ecclesiast.)*

L. Lefort à Lille

Lith. de F. Robaut à Douai

LA
ROUTE DU BONHEUR,
OU
COUP-D'ŒIL
SUR
LES CONNAISSANCES ESSENTIELLES A L'HOMME;
PAR L'ABBÉ CARRON.

QUATRIÈME ÉDITION.

Seigneur, conduisez-moi dans votre
justice ; faites que je marche en votre
présence.

PSAUME V. V. 10.

La bonne vie n'est jamais sans joie ; la
conscience coupable n'est jamais sans
peine.

ST. BERNARD.



LILLE.

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue Esquermoise, 55.

1836.

COOK - G. E. E.

100

THE COMMUNION OF THE SAINTS A L'ANCIENNE

PAR F. VILLE GARRON



125264

AUX COEURS SENSIBLES ,

AMIS FIDÈLES DE L'UNITÉ ET DE LA CHARITÉ.

« Ne soyez point lâches dans votre devoir, conservez-vous dans la ferveur de l'esprit, souvenez-vous, pour cela, que c'est le Seigneur que vous servez..... Bénissez ceux qui vous persécutent, bénissez-les et ne faites point d'imprécactions contre eux; soyez dans la joie avec ceux qui sont dans la joie, et pleurez avec ceux qui pleurent; tenez-vous toujours unis les uns avec les autres, dans les mêmes sentiments et les mêmes affections. » (*Aux Romains, XII. ¶. 11..... 16.*)

TEL est votre touchant et aimable langage, bien-aimés d'Israël, généreux disciples du Dieu de la paix, vous qui ne savez qu'aimer et que bénir, vous qui portez l'immense famille de Jésus-Christ dans vos cœurs. Vous soupirez après le beau règne, le règne immortel de la charité, et vous voudriez, dès ce moment, étendre son empire sur tout l'univers; vous cherchez au moins à placer sous le joug léger du Seigneur tout ce qui vous approche et ce qui vous entoure. Constattement opposés à l'erreur, vous détestez le vice, mais vos entrailles sont

pleines de miséricorde pour le pécheur : la vue du mal vous effraie , mais la vue du coupable vous attendrit. Avec votre bon maître , ce Dieu clément et pacifique , vous dites anathème à toute offense contre sa loi ; mais ceux qui s'en montrent les audacieux transgresseurs , quelque grands que soient leurs excès , n'excitent en vous que la compassion la plus vive. Nobles modèles de la plus grande tolérance , ou plutôt de la seule tolérance qui soit parmi les hommes , il m'est doux de m'adresser à vos ames sensibles : elles sauront si bien m'entendre ! elles démèleront aisément le but que je veux atteindre ; elles ne riront pas de mon innocente ambition , celle de rapprocher tous les cœurs , celle de rappeler au centre de l'unité , et sous les lois ravissantes de la Charité , ceux de nos frères qui seraient assez malheureux pour ne pas sentir le prix inestimable de ces deux mots : Unité dans les esprits , Charité dans tous les cœurs.

Chers amis , l'honneur et la gloire d'Israël , le travail , que je mets aujourd'hui sous vos yeux , a pour objet les ineffables rapports que nous avons avec ce Dieu bienfaisant ,

qui , sans cesse , nous ouvre son sein pour répandre sur nous des grâces multipliées. Lorsque , désolé des progrès affreux de l'ain-
greur , de la méfiance , de la malveillance ,
de la calomnie , de toutes les divisions qui
affligen mes semblables , je les fuyais un
moment , c'était pour épancher mon cœur
en présence de notre auguste et commun
Maître ; c'était pour le conjurer de ramener
parmi nous la foi , l'unité , la paix , la tendre
charité ; c'était pour lui demander , de toute
la vivacité de mes sentiments , la faveur de
coopérer à une aussi salutaire révolution.
Alors , considérant les trésors du Christia-
nisme , le privilége inestimable que nous
possédons d'avoir reçu la naissance de la
fidèle épouse de Jésus-Christ sur la terre ,
je m'enflammais du désir d'étendre partout
le règne de la vérité , si méconnue de nos
jours ; je m'adonnais à des lectures instruc-
tives , j'y puisais pour vous et pour moi des
lumières ; je me livrais à une juste aversion
pour l'erreur , à un grand amour pour les
errants ; ne cessant pas de me considérer
comme devant la majesté du Très-Haut , je
concevais un respect profond pour les ri-
chesses et les dons que la foi nous procure.

Ces premières et délicieuses contemplations me conduisaient naturellement à l'étude des vertus, qui sont la base du Christianisme, de la crainte religieuse, de la confiance filiale, de l'abandon entier aux volontés du Seigneur, de l'inexprimable amour pour le meilleur des Pères, d'une douce gratitude pour ses innombrables bienfaits; en un mot, des diverses qualités dont l'ensemble compose un si magnifique spectacle: le caractère du juste, sa magnanimité conduite, ses œuvres en apparence si simples, et en réalité si grandes et si merveilleuses. Telles sont, ô serviteurs chéris de Dieu! les réflexions simples, mais importantes, que j'ose vous présenter; elles auront de l'attrait pour vous, puisque vous ne cherchez que la plus grande gloire de Dieu; puissent-elles vous inspirer le dessein de former avec nous une sainte alliance, pour prêcher partout, pour faire universellement goûter, pour graver dans tous les cœurs des vérités qu'il est trop funeste de méconnaître!

« La figure de ce monde passe. » (*I. Cor. VII. ¶. 31.*)

« Je ne suis peut-être éloigné de la mort que d'un pas. » (*I. Rois, XX. ¶. 4.*)

« Qui pourra soutenir la vue d'un Dieu irrité ? » (*Nahum*, I. ¶. 6.)

« Ceux qui n'obéissent pas à l'Evangile ; souffriront des peines éternelles. » (*II. Thess.* I. ¶. 8.)

« Dieu n'a donné à personne du temps pour pécher. » (*Eccel.* XV. ¶. 21.)

« Malheur à l'homme par qui le scandale arrive. » (*Matth.* XVIII. ¶. 7.)

« Si vous ne faites pénitence, vous péirez tous de la même manière. » (*Luc*, XIII. ¶. 3.)

« Après tout il n'y a qu'une chose nécessaire. » (*Luc*, X. ¶. 42.)

« Je ne rougis point de l'Evangile. » (*Aux Romains*, I. ¶. 16.)

« Que celui qui croit être ferme, prenne garde à ne pas tomber. » (*I Cor.* X. ¶. 12.)

« Seigneur, augmentez en nous la foi. » (*Luc*, XVII. ¶. 5.)

« On demandera beaucoup à celui à qui on aura donné beaucoup. » (*Luc*, XII. ¶. 48.)

« On me sacrifie en tout lieu une victime pure et sainte. » (*Malach.* I. ¶. 10.)

« Celui qui a pitié du pauvre donne à usure au Seigneur. » (*Proverb.* XIX. ¶. 17.)

« Celui qui ne porte pas sa croix, n'est pas digne de moi. » (*Luc*, XIV. ¶. 27.)

« Je le veux, mon Père, parce que vous le voulez. » (*Matth. XI. ¶. 26.*)

« Vous êtes mon Dieu, mon sort est entre vos mains. » (*Ps. XXX. ¶. 15.*)

« Si je n'ai pas la Charité, je ne suis rien. » (*I. Cor. XIII. ¶. 2.*)

« Celui qui aime le prochain a accompli la loi. » (*Aux Rom. XIII. ¶. 10.*)

« Mon cœur ne sera rassasié que quand je vous verrai dans votre gloire. » (*Ps. XVI. ¶. 15.*) *O utinam! ô utinam!*



ROUTE DU BONHEUR.

CHAPITRE PREMIER.

LA RELIGION CHRÉTIENNE.

« Vous connaître et vous aimer, c'est la parfaite justice; et comprendre votre équité et votre puissance, c'est la racine de l'immortalité. » (*Au Livre de la Sagesse*, XV. ¶. 3.)

Paragraphe I. — *Mystères du Christianisme.*

RELIGION sainte, chef-d'œuvre de l'amour d'un Dieu pour ses créatures, tu fis mon bonheur et ma gloire dès mes plus tendres années; aujourd'hui, appelé par la Providence à vivre au milieu de mes semblables, je la vois blasphémée cette auguste fille du Ciel; j'entends les méchants, les impies parler de ses mystères avec une audace sacrilége. Cependant ces mystères concourent à me faire sentir le prix du don que le ciel a daigné m'accorder: je n'aurais plus tant

de respect, ni tant d'amour pour le Christianisme, si, tout entier, il tombait sous mes sens; s'il prétendait soumettre les vérités les plus hautes, les plus sublimes, à la mesure bornée de mon intelligence. Lumière ineffable! mon Dieu! quand vous me révélez, de vous-même, une manière d'être, élevée au-dessus de toutes mes conceptions, une nature sans égale, et trois personnes d'une égalité parfaite; quand les prodiges de votre bonté et de votre sagesse m'étonnent et me jettent dans une sorte de ravissement; quand la Religion m'offre un Dieu qui se fait homme pour réconcilier et unir les hommes avec Dieu, un Dieu qui s'anéantit et qui ouvre un nouveau chemin à la gloire par les opprobes et par l'anéantissement, alors je m'écrie: Des merveilles qui ne trouvent dans l'homme, ni couleur pour les peindre, ni parole pour les exprimer, ne sauraient être des inventions humaines.

Frères égarés, et toujours si chers à nos cœurs, quelle conduite est la vôtre! Disputez-vous sur la possibilité des choses de fait, qui surpassent votre intelligence, quand elles sont suffisamment attestées? Dans la nature, ne comptez-vous pas mille phénomènes constants que la physique regardait comme des impossibilités, et que des expériences récentes ont expliqués? Ces objets sont incomparablement plus à votre portée

que ceux de la révélation : cependant vous admettiez ceux-là, et vous rejetez ceux-ci.

C'est l'amour qu'inspire la conviction profonde des mystères de la Religion qui fait les martyrs ; lui seul, dans cet admirable néophyte, que citent les *Lettres édifiantes*, a pu ajouter à sa tendre vénération comme à son intrépide dévouement pour la foi. Le père Borghèse, missionnaire aux Indes, arrêté par les idolâtres, voyant exposer devant lui les instruments de divers supplices, dit, en souriant, que les tortures dont on le menaçait, ne pouvaient effrayer un chrétien, et qu'en quittant son pays pour venir annoncer l'Evangile aux peuples de Maduré, il s'était préparé à en souffrir, s'il le fallait, beaucoup d'autres. — « Nous verrons, dit le magistrat infidèle, si vos disciples sont aussi fiers que vous, ou si vous n'avez pas compassion d'eux. » — Il fait prendre un des catéchistes, et ordonne qu'on lui disloque tous les os. Le jeune homme s'écrie, en se jetant aux pieds du missionnaire : « Remercions Dieu, mon cher Père, de la grâce qu'il me fait : c'est maintenant que je suis véritablement votre disciple. Nous n'avons commis d'autre crime que de faire connaître Dieu, et de porter les hommes à l'adorer et à le servir ; je m'estime heureux de souffrir pour une si bonne cause ! Ne craignez pas que je cède, ni que je fasse

rien d'indigne d'un chrétien ; donnez-moi seulement votre bénédiction , et me voilà prêt à tout souffrir. »

PRIÈRE.

O SEIGNEUR ! daignez m'accorder la grâce de sentir toujours davantage et la grandeur et la beauté du Christianisme : que je l'aime dans sa ravissante morale ! que je l'adore dans ses mystères sublimes !

Paragraphe II. — *Adresse à l'impie accablé sous le poids de l'infortune.*

FRÈRE malheureux , sur lequel j'ai versé tant de larmes de douleur et d'amour, écoute la voix de ton ami : tu contemples le déluge de maux qui , de toutes parts, accablent ta personne ; tu frémis sur tes malheurs présents ; tu en découvres dans l'avenir de plus effroyables encore : en veux-tu tarir la source , combler l'abîme , et te réconcilier avec le bonheur ? Rattache-toi à la morale , renverse la première barrière interposée entre elle et toi : renonce à l'athéisme. C'est en vain que ton génie , que tes talents auraient porté ta gloire aux extrémités de la terre , si ce monstre continue ses ravages , tu n'auras fait que te préparer d'affreux désastres : ce tyran solitaire ne peut régner que sur un désert , entouré de ruines et de cadavres. Tu as vu la marche progressive de ta dégradation : naguère , un modèle de

politesse et de sociabilité , c'est aux institutions morales et religieuses que tu devais ces qualités aimables; pendant le cours de dix-huit siècles, tes heureux pères n'ont eu d'autre éducation que celle de la Religion que ton cœur abjure. Veux-tu recouvrer ta raison , ton humanité , ton respect pour les lois? Cher infortuné, rétrograde ; ne lutte plus contre l'expérience ; cherche , dans la honteuse histoire de tes écarts , l'époque à laquelle il est si malheureux que tu ne te sois pas arrêté; l'époque où , égaré par de faux sages , les discussions de morale ont pour toi dégénéré en vaines subtilités , en perfides paradoxes. Je t'en conjure , ô mon frère! reviens sans rougir à la Religion ; que le sophisme et le paradoxe soient seuls flétris. Il est si beau de reconnaître ses torts! il est si doux d'éclairer ceux qui nous égarèrent , par le spectacle de nos justes et profonds regrets!

Le roi Jean-sans-Terre , pressé par ses ennemis, envoya secrètement vers le Miramolin , ou roi de Maroc. Deux chevaliers et un clerc présentent une lettre de leur indigne maître, qui offre de soumettre son royaume au prince Musulman , de lui payer tribut , et même de quitter la Religion chrétienne pour la Mahométane , s'il veut lui donner du secours. Le Miramolin lisait les épîtres de saint Paul , qui étaient tombées

entre ses mains : il parut quelques moments fort pensif, puis il répondit : — « Voilà le livre d'un chrétien sage, qui, par ses œuvres et ses paroles, me ravit d'admiration ; je ne vois rien à reprendre en lui, sinon d'avoir quitté la religion de ses pères : que puis-je penser de votre maître, qui veut renoncer à une religion si sainte et si pure, que, si je n'en avais point, je la choisirais de préférence à toutes les autres ? »

PRIÈRE.

MON Dieu, je vous conjure de m'accorder la grâce d'immoler tous les penchants, toutes les passions de ma nature corrompue, à l'amour et à la profession solennelle de la vérité ; faites que j'y ramène ceux de mes frères qui l'auraient méconnue.

Paragraphe III. — *Invitation à l'incrédule qui a abandonné la foi.*

FRÈRE égaré, toi, qui méconnais l'existence du Dieu qui t'a formé, et rejettes son joug salutaire, je t'aborde avec un tendre amour pour ta personne ; mais avec la plus vive terreur sur les maux en tout genre qui te menacent : écoute ma prière, et pèse mes raisons. Retourne au culte de tes pères : si tu veux avoir une morale, il te faut une religion ; le Christianisme fit toujours la gloire et le bonheur des peuples qui l'embrassèrent. Lorsque la foi de l'Evangile leur

fut annoncée, dégoûtés des questions oiseuses, des inconséquences, des absurdités de la fausse sagesse de toutes les sectes philosophiques, ils jetèrent les yeux sur le nouveau culte, le comparèrent avec ce qu'ils avaient connu jusqu'alors, et virent quelque chose de divin dans une doctrine dont le caractère était la sublimité du dogme, la simplicité du langage, et la pureté de la morale. S'ils y trouvaient des mystères qu'ils n'étaient pas capables de comprendre, ils avouaient ingénûment ne pouvoir, ni les combattre, ni leur substituer quelque chose de mieux : ils y découvraient le moyen d'arriver à cette tranquillité publique, à ce bonheur privé qu'on avait cherché vainement depuis tant de siècles. O mon frère ! retourne à cette Religion bienfaisante enracinée dans ton ame à ton insu : sois désormais fidèle à la solennité de ses fêtes; sois l'adorateur de la majesté de ses temples; reviens concourir à la publicité de son culte : tu auras fait un grand pas vers la restauration de l'ordre. Parcours ces basiliques antiques; contemple ces flèches légères qui se perdent dans les nues, et semblent unir le ciel avec la terre; prête l'oreille à cet airain sonnant, qui porte sur les ailes des vents, aux pieds de l'Eternel, nos vœux et nos prières; étudie les cérémonies de la Religion, le costume vénérable de ses ministres,

les sépultures chrétiennes consacrées par leur présence, la liturgie funéraire, ces tombeaux, ces inscriptions pieuses, la langue des signes qui frappe les sens et parle à l'imagination : saisir cette leçon, la première éducation du peuple, qui lui rappelle tous ses devoirs. O mon ami ! ne resserre plus les intérêts de l'homme dans le cercle étroit des vérités démontrées, ce que tu aperçois confusément est plus précieux que tout ce que tu connais avec certitude. Cette impatience de t'élever vers le Dieu inconnu, est un présage de la destinée qui t'attend ; cette espérance, qui s'éveille au fond de ton cœur, n'est que le sentiment de ton immortalité : c'est le cri de l'instinct, appelant l'objet qui manque à son bonheur.

Le père Borghèse, missionnaire aux Indes, arrêté deux fois, deux fois persécuté, apprend du magistrat infidèle que, pour recouvrer sa liberté, il faut qu'il s'oblige par écrit à ne plus prêcher l'Évangile. « Seigneur, lui répond le Père, vous me connaissez bien mal : croyez-vous que j'aie quitté mon pays, et tout ce que j'avais de plus cher au monde ; que je sois venu prêcher ici la loi de Dieu, et que je l'aie prêchée depuis tant d'années, pour garder maintenant le silence ? Je vous déclare que, bien loin de signer ce que l'on me demande, j'emploierai plus que jamais ce qui me reste

de vie et de force à faire de nouveaux disciples au Dieu du ciel. » Les gentils se regardent, et se disent les uns aux autres, que cet homme est un rocher, aux pieds duquel toutes les paroles et les menaces ne sont que de faibles ondes qui viennent se briser.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! le Dieu de mes pères, et le Dieu de mon cœur, faites qu'attaché inviolablement à la foi, que j'ai reçue avec le lait de mon enfance, je vive et je meure dans l'amour et dans la pratique de votre sublime et ravissant Christianisme.

—

Paragraphe IV. — *Le cri de la Religion à la mort de nos amis.*

AMI vertueux, je t'ai rendu les devoirs funèbres, et je reviens pleurer sur ta tombe ; aux yeux de la nature, quelle perte j'ai faite en toi ! Dans les infirmités de mon corps, tu me soutenais ; dans mes faiblesses, tu me ranimais ; dans mes défauts de caractère, tu m'avertissais ; dans mes chutes, tu me relevais. Mort cruelle, tu m'as ravi la douceur de ma vie ! j'ai perdu mon soutien fidèle, et mon censeur éclairé. Cependant, je suis le seul à plaindre : en mourant, ô toi ! que je chérissais comme un autre moi-même tu t'es séparé de bons amis, mais

tu en as trouvé de meilleurs : à la place des faibles joies que tu goûtais avec nous, tu nages dans des torrents de délices, tu vis à jamais dans le sein de Jésus-Christ. Mon bien-aimé, que n'ai-je pas perdu ? Nous n'étions qu'un cœur et qu'une ame ; le glaive qui nous a séparés m'a enlevé la moitié de moi-même ; ils sont bien justes les pleurs amers que je répands, je n'en ai point de honte : Samuel, David, Jésus-Christ même, ont pleuré leurs amis. Cher et illustre Augustin, prosterné sur cette terre qui recouvre tes restes inanimés, je l'arrose de mes larmes ; je te regrette comme une autre Monique. Du tombeau de mon ami s'élève une voix consolante : Mes amis de la terre, louez le Seigneur dans les lieux hauts ; l'aignillon de la mort est devenu l'instrument de ma joie : je chantais en mourant : j'ai fait servir au plaisir la mère de la douleur ; l'ennemie de la gloire, pour y entrer ; la porte de l'enfer, pour m'ouvrir celle du ciel. Religion sainte, quelle est ta puissance ! Le cantique d'allégresse succède aux accents de la douleur ; tout occupé de la gloire de mon frère, je ne songe plus à mes maux personnels ; la foi m'apprend qu'il est heureux, et qu'il m'appelle à partager son bonheur.

Saint Bernard écrit à l'abbé Suger mourant : « Ne craignez point, homme de Dieu,

de vous dépouiller de cet homme terrestre, qui vous porte sans cesse vers la terre, et qui s'efforce de vous entraîner jusque dans les enfers; de cet homme de péché qui vous tourmente et vous persécute. Qu'avez-vous présentement de commun avec ces restes de mortalité, vous qui êtes sur le point d'aller au ciel pour y être revêtu de gloire? Cette gloire est toute préparée; mais pour l'obtenir, il faut que vous vous dépouilliez: c'est une espèce de vêtement qu'on ne met point sur un autre. »

PRIÈRE.

SEIGNEUR, accordez-moi la grâce insigne que votre Religion fasse tout sur mon esprit et sur mon cœur; que j'obtienne de dire, appuyé sur la croix: O Mort! je te ferai mourir; Enfer, je serai ta ruine; Mort, depuis le coup qui t'a percée sur le Galvaire, je ne fais plus que passer au travers de toi, tu n'es plus qu'un trajet à la vie.

Paragraphe V. — *Importante et sage méthode de l'étude du Christianisme.*

J'AI feuilleté les annales de l'antiquité profane: mon Dieu, j'ai trouvé dans le paganisme, comme parmi nous, des juges intègres, se prononçant sans acception de personnes, en faveur du bon droit, et assez généreux pour le défendre aux dépens de

leur fortune, et même au péril de leur vie ; il y a eu d'heureux naturels, toujours disposés à faire plaisir, et ne refusant jamais leurs services, il y a eu des amis compatis- sants qui, par un sentiment de miséricorde, s'attendrissaient sur toutes les calamités, ou publiques, ou particulières, et qui, pour y subvenir, répandaient leurs dons avec abon- dance ; il y a eu des hommes d'une droiture inflexible, d'une fermeté inébranlable, d'un désintéressement à toute épreuve, d'un cou- rage que rien n'étonnait, d'une patience que rien n'altérait, d'une application que rien ne lassait, d'une attention et d'une vigilance à qui rien n'échappait ; il y a eu des femmes d'une régularité parfaite, et d'une conduite irrépréhensible.... Que de vertus ! Mais, Seigneur, quelles vertus ! vertus morales, et rien au-delà ; elles méri- taient les louanges du public ; elles pouvaient mériter, de votre main adorable, quelques récompenses temporelles ; elles étaient bonnes pour cette vie, mais sans être daucun prix pour l'autre, parce que la foi ne les sanc- tifiait pas, ne les consacrait pas. L'inesti- mable don que vous avez fait au monde, en lui accordant le Christianisme ! qu'il est doux et précieux de le connaître ! qu'il est intéressant et nécessaire de l'étudier ! mais comment, Père céleste, votre enfant bien- aimé est-il obligé de diriger son travail ?

Avant toutes choses, je dois le rapporter à vous, vous envisager comme l'unique fin de mes veilles, me dépouiller de toutes ces vues d'ambition, de vaine gloire et d'orgueil, qui sont aussi funestes qu'ordinaires à ceux qui étudient ; je dois surtout réprimer cette insatiable curiosité qui, ne voulant savoir que pour savoir, n'a point de bornes, ne connaît point d'autres principes que ses préjugés, d'autres vérités certaines que celles qu'elle peut pénétrer. Je ne chercherai point ce qui est au-dessus de moi, je ne m'efforcerai point d'approfondir ce que vous avez voulu me cacher ; je me réglerai sur la portée de l'esprit humain, sur une solide expérience, sur la modestie de la révélation : je renonce au ton savant, aux spéculations oiseuses de l'esprit, aux prétendues profondeurs de mes méditations. Illustre Paul, je mettrai en pratique le conseil par lequel vous nous avertissez de n'être pas sages à nos propres yeux, de ne pas entreprendre de savoir plus qu'il ne faut, mais de savoir toujours avec une espèce de sobriété et de retenue.

Le grand évêque de Carthage, Saint Cyprien, né dans le paganisme, ne se convertit qu'après une mûre délibération, et devint un nouvel homme, après son baptême. « Mes doutes, dit-il, s'éclaircirent ; mes ténèbres se dissipèrent ; et il me fut aisé de

comprendre que mon ancienne vie , toute charnelle , venait de la terre , et que celle dont le Saint-Esprit commençait à me faire vivre , tirait son origine de Dieu même. »

— Bossuet , le célèbre évêque de Meaux , à l'âge de soixante ans , consommé dans toutes les sciences divines et humaines , commença à apprendre l'hébreu , et s'exerça avec constance à des prononciations rudes , et à des aspirations fort difficiles , pour se rendre plus utile à l'Eglise , en lisant les fondements de la Religion dans la langue originale .

PRIÈRE.

SEIGNEUR , daignez m'accorder la grâce de sentir tout le prix de votre Religion , et d'apporter à l'étude des augustes vérités qu'elle propose à notre foi , une sage discréption et une docilité parfaite .

Paragraphe VI. — *La Religion nous rend heureux.*

JE me complaiss , Religion sainte , à retracer le bien que tu fais à la terre ; quelles douceurs tu répands dans la vie , quand elle est innocente : tu donnes au chrétien cette paix que le monde ne saurait donner . Lorsque les sens sont soumis à l'esprit ; et que l'esprit est soumis à la foi , tu communiques cette joie sage qui est le fruit d'une cons-

cience tranquille ; cette satisfaction humble et secrète qu'inspirent les devoirs bien remplis ; cette confiance encourageante et timide qui espère la récompense promise à la fidélité ; ces délices intimes qu'on goûte à pratiquer la vertu , à faire le bien , à aimer Dieu , à n'aimer rien , à n'agir en rien que pour Dieu , à publier ses miséricordes et ses grâces , et à chanter sa gloire et ses louanges. De cet aimable ensemble se forme une félicité la plus grande , ou plutôt , la seule dont l'homme puisse jouir sur la terre , et qui est un essai , un prélude de la félicité destinée , dans le ciel , à tous ceux qui persévérent jusqu'à la mort dans la justice et dans la charité. Ce bonheur , je puis le goûter , puisque je suis chrétien. O mon bienfaiteur ! mille actions de grâces vous soient rendues : c'est par l'effet de votre tendre prédilection que je me trouve au nombre de vos bien-aimés , que je suis éclairé des lumières de la foi , que j'ai pour guides dans la voie du salut vos leçons et vos exemples : votre grâce m'inspire le désir et l'espérance des biens éternels , et me donne la Charité qui les mérite et qui les obtient. Dirigez mes pas loin du mal , et vers le bien ; écartez de moi les périls et les écueils qui m'environnent ; instruisez mon cœur à n'aimer que la vertu , à ne suivre que votre loi ; ne me refusez pas cette grâce qui assure

le fruit de toutes les autres, celle de mourir fidèle, afin de révivre éternellement avec vous, et en vous.

« Un événement extraordinaire (écrivait, dans *les Lettres édifiantes*, un saint missionnaire de la Chine) opéra, il y a peu de temps, la conversion d'une dame, qui, s'étant mariée à l'âge de dix-sept ans, avait renoncé à la foi et persévétré quarante ans dans son apostasie. Sa sœur, qui avait apostasié comme elle, se trouvait à l'article de la mort : son lit est entouré de ses parents infidèles ; tout à coup elle pousse les plus hauts cris, et conjure ceux qui sont près d'elle de lui faire venir un missionnaire, parce qu'elle veut mourir dans la foi qu'elle a malheureusement abandonnée. Ses prières ayant été reçues avec indifférence, elle redouble ses cris ; elle ajoute qu'elle ressent un feu qui la dévore à l'endroit de la tête et du front où elle avait été arrosée des eaux salutaires du baptême ; et, en finissant ces paroles, elle expire. Une mort si déplorable fait, à l'instant, la plus heureuse impression sur le cœur de sa sœur, qui en était témoin : je l'ai confessée plusieurs fois depuis sa conversion, elle est maintenant un modèle de vertu. »

PRIÈRE.

Mon Dieu, qui m'avez fait goûter tant de délices

dans la pratique de votre Religion sainte , accordez-moi la grâce que je lui conserve une fidélité inviolable jusqu'au dernier soupir de ma vie.

—
Paragraphe VII. — *La Religion chrétienne est la source unique de la vraie philosophie.*

CALMÉIDA, missionnaire du Japon , demandait à un fervent néophyte, ce qu'il ferait si le prince lui ordonnait d'abjurer le Christianisme : « Voici , dit-il , ce que je lui répondrais : Seigneur , voulez-vous que je vous sois fidèle , et que j'aie pour vous la plus parfaite soumission qui convienne à un sujet ! Voulez-vous que je fasse éclater en toute occasion mon zèle pour votre service , et que jamais aucun intérêt particulier ne me porte à trahir mon devoir. Voulez-vous que je sois doux , modeste , complaisant , généreux , laborieux ; que je souffre , avec une patience à l'épreuve , tous les mauvais traitements que l'on me fera ? Ordonnez-moi de demeurer chrétien : il n'y a qu'un chrétien de qui l'on doive attendre tout cela. »

Bienheureuse la destinée de celui qui se montre constamment fidèle à ses devoirs sacrés ! Mon ame , fais toujours pour le royaume des cieux ce que tu fais pour celui du monde , et toute l'Eglise de la terre me bénira d'avance comme un citoyen de l'Eglise

du ciel. Celui qui est mort pour tous, veut sans doute nous sauver tous. Le sang de Jésus-Christ vaut mieux que mille et mille paradis : cependant il l'a répandu tout entier pour le moindre d'entre nous. Se pourrait-il, après un si héroïque sacrifice, qu'il n'eut pas la volonté de nous donner le ciel ? Père adorable ! ah ! j'ose le dire, ce serait nous refuser une obole, après nous avoir donné le plus grand des trésors.

Un fervent chrétien de la Chine, atteint d'une phthisie, voyait les approches de la mort avec une fermeté que tout le monde admirait ; il n'avait d'inquiétude que pour son épouse, qui était près de ses premières couches : il craignait qu'elle ne fût livrée à quelque infidèle qui la pervertirait, ou qui du moins ne lui laisserait pas la liberté de faire une profession ouverte de sa foi. Pour la préserver de ce malheur, il ne donna point de repos à un chrétien de ses amis, qu'il ne lui eût promis de l'épouser après sa mort. Par de pareilles instances, il détermina son épouse à consentir à de secondes noces.

Un jeune gradué, nommé Laurent Onang, fils d'un mandarin de guerre assez considérable, mit dans le cœur de sa nouvelle épouse de saintes dispositions au Christianisme. Il avait baptisé un très-grand nombre d'enfants prêts à mourir : il baptisa secrète-

ment sa sœur, âgée de dix-huit ans, et dangereusement malade; peu de jours après son baptême, elle fut réduite à l'extrême. Sa mère, qui était païenne, voulut la veiller pendant la nuit; mais Laurent s'y opposa, en lui faisant entendre que cette fatigue altérerait sa santé, et qu'il prendrait ce soin lui-même. Son dessein était de pouvoir aider sa sœur à mourir saintement. Cette jeune néophyte, animée par le zèle de son frère, ne cessa, jusqu'au dernier soupir, de manifester une résignation angélique, et expira en invoquant les noms de Jésus et de Marie, en qui elle avait mis toute sa confiance. — Le lendemain, sa mère se plaignit amèrement de ce qu'on l'avait empêchée de recueillir le dernier soupir d'une fille pour qui elle avait beaucoup de tendresse. « Je comprends, ajouta-t-elle, le songe que j'ai eu cette nuit: j'ai vu une dame vénérable qui conduisait ma fille par la main, et lui ayant demandé pourquoi elle m'enlevait cette chère enfant, c'est, m'a-t-elle répondu, pour la rendre éternellement heureuse. » À ces mots, Laurent déclara à cette mère désolée, que sa sœur avait été baptisée, et était morte dans des sentiments pleins de religion.

PRIÈRE.

SEIGNEUR, en daignant m'inspirer la plus haute

idée de ma Religion, accordez-moi la grâce de demeurer intimement convaincu que c'est à son flambeau que le cœur s'embrase d'amour pour les vertus, et qu'il n'y a de véritable honnête homme, que l'homme sincèrement religieux.

CHAPITRE SECOND.

AMOUR DE L'ÉGLISE, DOCILITÉ A SES PASTEURS.

« Dieu lui-même a donné à son Eglise quelques-uns pour être Apôtres, d'autres pour être Prophètes, d'autres pour être prédicateurs de l'Evangile, et d'autres pour être pasteurs et docteurs, afin que les uns et les autres travaillent à la perfection des Saints, aux fonctions de leur ministère, à l'édification du corps mystique de Jésus-Christ. » (*Aux Ephésiens*, IV. §. 11.)

« Les hérésies, quoiqu'elles fissent, ne pouvaient se défaire du nom de leurs auteurs : les Sabelliens, les Paulianistes, les Ariens, les Pélagiens et les autres s'offensaient en vain du titre de parti qu'on leur donnait ; le monde, malgré qu'ils en eussent, voulait parler naturellement, et désignait chaque secte par celui dont elle tirait sa naissance. Pour ce qui est de la grande Eglise, de l'Eglise catholique, et apostolique, il n'a jamais été possible de lui nommer un autre auteur que Jésus-Christ même, ni de lui marquer les premiers de ses pasteurs, sans remonter jusqu'aux Apôtres..... Quoi que fissent les hérétiques, ils ne la pouvaient cacher aux païens..... Qu'importe qu'on lui arrachât quelques branches ; sa bonne sève ne se perdait pas pour cela : elle poussait par d'autres endroits, et le retranchement du bois superflu ne faisait que rendre ses fruits

meilleurs..... Les œuvres des hommes ont péri, malgré l'enfer qui les soutenait : l'œuvre de Dieu a subsisté ; l'Eglise a triomphé de l'idolâtrie et de toutes les erreurs. » (Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*.)

Paragraphe I. — *L'Eglise prédicta, l'Eglise accordée au salut des hommes.*

PÈRE tendre, et bienfaiteur ineffable du genre humain, il y a plusieurs milliers d'années que vous nous révélez par vos prophètes l'existence, les propriétés et le caractère de votre Eglise; c'est pour nous conduire à la Jérusalem céleste que vous promîtes d'établir en notre faveur, sur la terre, des fondements de cette admirable cité qui ne doit être consommée que dans le ciel : c'est là, dites-vous, *notre héritage*, et ce mot doit nous remplir de dégoût pour tous les biens qui périssent. Que pouvons-nous désirer de plus que la possession de notre véritable patrie, sur laquelle votre fils Jésus-Christ nous donne des droits inaliénables, en nous admettant dans son sein ? Eglise ! épouse du Verbe incarné, tu ne seras jamais abandonnée, tu acquerras des enfants partout ; tu ne cesseras jamais d'être visible, tu auras toujours l'autorité de condamner les doctrines étrangères ; tu ne succomberas point sous les efforts de tes ennemis. Mon Dieu,

sans ces oracles de votre sagesse et de votre amour , on nous offrirait un bien dont l'acquisition serait équivoque : nous ne saurions jamais si nous sommes dans la route qui conduit au salut. Mais quel trait d'une inépuisable bonté ! tant de siècles avant l'établissement de votre Eglise , vous en révélez toutes les prérogatives : cette révélation est pour le bonheur de quiconque appartient à l'Eglise. Il n'est point de fidèle qui ne puisse dire , les saints Prophètes à la main : Voici le portrait de ma mère ; elle n'existe pas encore ; mais depuis qu'elle existe , je la reconnais , et je ne puis me tromper en me reposant sur son sein. Je suis ici-bas avec elle , j'y serai encore dans le séjour de la gloire , et pendant l'éternité : oui , tendre et vénérable mère , dans tes bras je suis à l'abri de toute erreur , parce que l'infailibilité est un caractère attaché à ton institution , qui était antérieure aux saints livres du Nouveau Testament ; tu as été revêtue dès le commencement , du droit d'instruire les fidèles sans péril d'erreur. Les Apôtres ont eu ordre d'aller et d'enseigner toutes les nations ; par eux-mêmes ils n'ont pu remplir ce ministère dans toute son étendue , il fallait donc que l'Eglise enseignante qui leur a succédé , pût nous apprendre , comme eux , la vérité sans erreur. Voilà , sainte Eglise ! ton autorité infailible prouvée indépendamment des

Ecritures ! Mais où te trouver, t'écouter, te bénir, ô ma mère ! sinon dans la société catholique romaine, puisque, seule au monde, elle conserve les caractères de son institution, l'unité, l'universalité et la succession non interrompue des pasteurs, depuis les Apôtres jusqu'à nous ? Que je suis heureux de t'appartenir ! et quelle magnifique destinée tu dévoiles aux yeux de ma foi !

PRIÈRE.

MON Dieu, je vous conjure de me faire toujours apprécier le bonheur que j'ai de vivre au sein de votre Eglise, et d'accorder aux supplications de vos fidèles qu'ils ne soient dirigés que par de saints pasteurs.

—

Paragraphe II. — *L'Eglise, juge suprême et indépendant.*

L'ÉCRITURE est un testament dont l'Eglise est le dépositaire : des hommes paraissent ; ils annoncent vouloir suivre de point en point le testament de leur père ; il n'y a rien de plus beau ; mais ne le suit-on pas dans l'Eglise romaine ? Frères séparés, confessent-elle avoir mal compris les articles de nos livres saints que vous lui objectez ? Loin de vous l'accorder, elle soutient que seule elle en a saisi le véritable sens.

Il faut que l'un ou l'autre les entende mal ; qui vous jugera ? Le testament même, dites-vous, mais c'est ce qui est en question : vous lisez tous deux le même article : vous l'interprétez chacun dans votre sens. Lisez donc le testament, pour voir s'il ne vous aura point donné un arbitre. Il vous ordonne d'écouter l'Eglise : voilà votre juge. Si les apôtres et les évangélistes vivaient encore, on les consulterait sur le sens de ce testament : ils savaient la volonté du testateur ; eh ! bien, c'est ce que l'on fait en s'en rapportant à cette Eglise qu'ils ont fondée. Le testateur leur a dit : Allez prêcher ; enseignez tout ce que je vous ai commandé. Tout ce que j'ai appris de mon père, je vous l'ai fait connaître ; mon esprit vous fera entrer dans toute vérité : qui vous écoutera, m'écoutera ; qui méprisera votre voix, méprisera la mienne ; je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la fin du monde. Ils ont été, ils ont prêché, ils ont fait une société dont Jésus-Christ est le fondement ; ils lui ont laissé le dépôt de la doctrine, ils lui ont ordonné de le garder bien soigneusement, et d'observer tout ce qu'ils avaient enseigné. Mes bien-aimés, pardonnez à mon cœur, si jaloux de votre bonheur, ce salutaire reproche. Avant que de disputer avec l'Eglise romaine, sur l'intelligence de l'Ecriture, il fallait vous assurer qu'elle n'est pas cette église

apostolique ; et si elle ne l'était pas , il fallait chercher l'église apostolique , pour disputer devant elle contre l'Eglise romaine , et pour subir son Jugement. O hommes ! souvenez-vous que Dieu peut tout sur vous , et que vous ne pouvez rien contre lui : troubler l'Eglise dans ses fonctions , c'est attaquer le Très-Haut dans ce qu'il a de plus cher , qui est son épouse ; c'est blasphémer contre les promesses , c'est vouloir renverser le règne éternel. Puissances de la terre , en vain vous vous ligueriez contre l'Eglise , et diriez : Rompons ses liens , et rejetons son joug ; celui qui habite dans les cieux se rirait de vos desseins : la puissance sera enlevée à celui qui s'élèvera contre l'Eglise ! Ce n'est pas elle qui l'enlèvera ; elle ne sait que souffrir et prier. Si les princes voulaient l'asservir , elle présenterait son sein , elle dirait : Frappez. La mission apostolique n'est point en la disposition des hommes : s'ils peuvent faire des rois , ils ne sauraient se faire un Christ , un Sauveur , un Roi céleste , ni lui donner des officiers ; quand même ils asserviraient les Pontifes , à quoi aboutiraient tous leurs efforts , sinon à séparer leurs concitoyens de l'Eglise catholique , qui ne peut reconnaître l'autorité spirituelle hors d'elle-même , et à étendre la foi dans un royaume étranger ?

« Comme on trouve dans la mer , dit saint

Théophile, des îles fertiles, qui offrent de bons ports où les marins vont se mettre à l'abri des tempêtes, de même Dieu a donné au monde de saintes églises, où se réfugient ceux qui aiment la vérité, et qui désirent être sauvés et échapper à la colère de Dieu. Comme on rencontre dans la mer d'autres îles qui manquent d'eau, qui sont remplies de rochers arides et inhabitables, et qui causent la perte des navigateurs qui ont le malheur d'y aborder, de même il y a des doctrines erronées, des hérésies qui font périr ceux qui, s'étant laissé séduire, les embrassent. »

PRIÈRE.

O mon Dieu ! votre aimable providence a daigné m'établir dans l'île fertile et fortunée : accordez-moi la grâce d'y demeurer toujours, et de rendre, en son port sûr et paisible, le dernier soupir de ma vie.

Paragraphe III. — *Combien est aveugle et superbe qui rejette l'autorité de l'Eglise.*

LES livres du Nouveau Testament n'ont été écrits que lorsque l'Eglise existait déjà. Avant leur publication, c'était en vertu de la puissance, et par l'autorité qu'ils tenaient de Jésus-Christ, que les apôtres et les pasteurs établis successivement par eux, enseignaient, dispensaient les divins mystères,

remettaient ou retenaient les péchés; les auteurs sacrés n'ont pas écrit pour donner atteinte à la constitution primitive de l'Eglise fondée par Jésus-Christ; et ils n'ont point dégagé les fidèles de l'obligation d'entendre leurs pasteurs. Dès les premiers temps, l'autorité nécessaire pour interpréter la parole divine faisait partie de la charge d'instruire, que le Fils de Dieu avait confiée aux chefs du troupeau. Jamais ils ne lui ont dit, en lui présentant le Nouveau Testament: « Prenez ces livres, lisez-les, et entendez-les à votre gré; mais, recevez ces livres que l'Eglise vous présente; écoutez-la comme vous avez fait jusqu'ici, afin de les entendre sainement et pour votre avancement spirituel. » Dans l'institution de la primitive Eglise, les assemblées des simples fidèles ne s'arrogèrent jamais l'autorité du ministère apostolique. Jésus-Christ la conféra aux apôtres, les apôtres la communiquèrent aux ministres qu'ils établirent par le rit sacré de l'ordination, et ceux-ci aux autres successivement. Mon Dieu! quelle douce et consolante lumière éclaire ceux qui sont vos enfants; je vois que l'enseignement, la conservation du dépôt de la foi, la dispensation des divins mystères, sont des choses unies au ministère apostolique, par l'état constitutif de l'Eglise, pour y être perpétuées par la perpétuité du sacerdoce; je vois dans

l'Eglise romaine cette continuité parfaite du sacerdoce, aussi claire, aussi évidente, que celle de l'union primitive de toutes les églises sous un chef visible. Hélas ! frères séparés, et toujours si tendrement aimés, qu'aperçois-je chez vous ? Cette continuation du sacerdoce rompu, cette succession apostolique perdue, ce dépôt de la foi, le lien de communion, ravi de vos mains. Parmi vous, il n'y a plus de pouvoir pour remettre les péchés, puisque Jésus-Christ l'attacha au ministère apostolique, qui n'a pu se perpétuer qu'avec le rit pratiqué par les apôtres. O abîmes ! ô excès ! ô égarement inouï de l'orgueilleuse sagesse de l'homme ! En vain objectera-t-elle, ô Seigneur ! qu'en ordonnant d'obéir aux pontifes, vous voulez que je me soumette à des hommes capables de pécher comme moi. Si les pasteurs pèchent, ils seront punis ; l'infalibilité ainsi que l'autorité qu'ils ont reçues, non pour eux, mais pour les peuples, ne sont pas dépendantes de leur propre mérite, mais des mérites et de la puissance seule du Sauveur, Dieu ne fait point porter aux enfants les iniquités de leurs pères : l'homme pécheur peut enseigner une saine doctrine ; il peut encore l'enseigner par des motifs criminels : *sive per contentionem.* Les passions mêmes deviennent, entre les mains du souverain Maître de toutes choses, des moyens d'ac-

complir ses desseins pour le bonheur de ses créatures. De la promesse de mon Rédempteur et de ses apôtres, je tire deux conséquences, l'une, que l'Eglise visible sera toujours; l'autre, qu'elle sera toujours attachée aux pasteurs qui prendront la place des apôtres, et que l'erreur y sera toujours exterminée. O! l'inestimable faveur du ciel sur ma personne, quand il a daigné me placer ainsi dans l'arche du salut!

Hincmar, archevêque de Reims, pressé de sacrer Odoacre, dont l'élection n'était pas faite suivant les canons, répondit, que dans sa vieillesse, après trente-six ans d'épiscopat, il n'abandonnerait pas les droits de l'Eglise. Le jeune roi Louis lui écrivit une seconde lettre plus pressante, et pleine de menaces. « Nous ne craignons rien, répliqua-t-il, quand nous faisons notre devoir; mais vous, Seigneur, craignez les jugements de Dieu; et quand vous êtes à Compiègne, à la place de vos aïeux, baissez les yeux, voyez où est votre père, demandez où est enterré votre aïeul, et ne vous élevez pas devant celui qui est mort et qui est ressuscité pour vous, et qui ne meurt plus: vous passerez promptement, mais l'Eglise, avec ses pasteurs, sous Jésus-Christ leur chef, subsistera éternellement, suivant sa promesse. » — Le jeune roi mourut l'année suivante.

PRIÈRE.

SEIGNEUR, accordez-moi la grâce de mourir et de conserver à jamais dans mon cœur une tendre vénération, une soumission profonde, une confiance parfaite aux pontifes et aux autres pasteurs de votre Eglise. Ils ont été établis pour me diriger et pour me juger, qu'ils ne me voient point oser les juger moi-même.

Paragraphe IV. — *A nos frères séparés, et toujours si chers à notre zèle.*

FRÈRES bien-aimés, je vous ai abordés avec une tendre et douce cordialité, je vous ai tendu la main, j'ai ouvert mes bras pour vous presser sur mon cœur, et contracter avec vous cette belle alliance, ou plutôt cette union parfaite qui régnait entre vos pères et les miens : hélas! vous me repoussez en disant, que je ne suis pas dans la véritable Eglise. — Mais pourquoi? — C'est que dans cette église où je suis, il y a des abus, que ses ministres sont déréglés : mes frères, Jésus-Christ ne nous a-t-il pas dit que dans son aire, il y aurait de la paille mêlée avec le blé, et que l'ennemi semerait de l'ivraie parmi le bon grain? Ce n'est qu'à la fin du monde que l'aire sera entièrement purgée, et que l'ivraie sera liée à part : il faut se séparer de la paille en ne lui ressemblant

point ; et non pas en sortant de l'aire ; il faut demeurer dans le champ jusqu'à la moisson. Je n'ai pas , dans ma réponse , satisfait mes amis , et ils répliquent : Vous êtes dans l'erreur , parce qu'on vous enseigne des choses contraires à la parole de Dieu : eh ! comment savez-vous qu'il y ait une parole de Dieu , sinon par cette Eglise même dont vous êtes malheureusement séparés ? C'est elle qui vous dit que Dieu a parlé aux hommes , par les Ecritures et par la prédication de Jésus-Christ et des apôtres : elle prétend croire ce qui est contenu dans les Ecritures , et ce que les apôtres ont prêché ; ce qu'elle n'a point appris de Dieu , par aucune de ces deux voies , elle n'en décide rien , et n'exige sur cela , aucune foi de ses enfants ; elle a reçu de Dieu , et nous avons reçu d'elle ce qu'il faut croire ; car nous avons tous fait profession de croire l'Eglise catholique. Mais vous , chers amis , d'où savez-vous ce que vous voulez que je croie de nouveau ? Autrefois vous crûtes , avec moi , que l'Eucharistie est le vrai corps de Jésus-Christ , nous l'avons cru sur sa parole : maintenant vous prétendez que , sur la même parole , nous devons croire que l'Eucharistie n'est que la figure de son corps : il faut donc , ou que nous ayons jusqu'à présent mal entendu ce qu'il a dit , ou que vous l'entendiez mal : or , il y a une église fondée

sur la pierre, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas, et qui est la colonne de la vérité : c'est cette église sans doute que nous devons croire, plutôt que nos propres pensées : c'est cette église que nous reconnaissions, dans le symbole, sous le nom d'église catholique. — Mais, poursuivez-vous, cette église catholique n'est pas l'église romaine. — C'en est donc une autre, et c'est de cette autre que vous devez tenir les dogmes que vous proposez, ce fut à elle que vous dûtes vous associer en quittant la romaine : cependant, je vois que vous sortez de l'une, et que vous n'entrez point dans l'autre. J'en vois une, depuis les apôtres jusqu'à nous, qui a toujours passé pour l'église de Jésus-Christ ; elle n'a point cru ce que vous croyez. Si ce que vous croyez est la vérité, il y a une église qui l'a toujours cru : montrez-nous-la donc ; car si vous prétendez que la vôtre a été jadis l'église catholique, mais que, depuis long-temps, elle ne l'était plus, les portes de l'enfer ont donc prévalu contre elle, elle n'a donc pas été le soutien de la vérité ; Jésus-Christ n'a donc pas toujours été avec elle, quoiqu'il ait dit à ses apôtres, je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Frères chéris ! vous voulez faire une nouvelle église, et moi j'en cherche une ancienne, de laquelle on ait toujours dit : Je crois l'Eglise catholique.

C'est de quoi la romaine est en possession : ce n'est ni à vous, ni à moi à prescrire ce qu'il faut croire ; c'est à Dieu ; mais ce n'est ni de vous, ni de moi, c'est de l'Eglise qu'il faut apprendre et recevoir ce que Dieu nous ordonne de croire.

Dans le huitième concile général, l'empereur Basile adresse à Photius, à Grégoire évêque de Syracuse, et aux autres schismatiques, ces touchantes paroles : — « Sondez le fond de votre cœur, sondez le fond de votre conscience, et vous trouverez que vous avez mal fait de vous séparer ; nous sommes à la dernière heure, mes frères, le juge est à la porte, qu'il ne nous surprenne pas hors de son Eglise : n'ayons point de honte de découvrir notre mal, pour y chercher le remède. Si vous craignez tant cette confusion, je vous montrerai l'exemple de vous humilier : tout ignorant et tout pécheur que je suis, je vous instruirai, vous qui êtes savants et exercés dans la vertu. Je me prosternerai le premier sur le pavé, au mépris de ma pourpre et de mon diadème ; montez sur mes épaules, marchez sur ma tête et sur mes yeux, je suis prêt à tout souffrir, pourvu que je voie la réunion de l'Eglise, et que je sauve mon ame. Je ne sais ce que j'ai pu faire, que je n'aie pas fait ; pensez à vous désormais : je suis innocent de votre perte. Quittez donc, mes frères,

l'esprit de contention et d'animosité, et reprenez l'esprit d'union et de charité; passez du bon côté, et joignez-vous à votre chef. Ne vous mettez point en peine du temporel, nous avons bien des moyens de vous consoler et de vous soutenir : nous intercéderons de tout notre pouvoir, auprès de vos pères et de vos patriarches, pour les obliger à user de miséricorde, et à vous traiter doucement; ne vous obstinez pas à chercher votre perte, et ne négligez pas une occasion si favorable; n'attendez point d'autres temps, et des changements qui ne vous serviraient de rien, quand même ils arriveraient. » — Hélas! une exhortation si touchante ne fit aucune impression sur Photius.

PRIÈRE.

O MON Dieu! le père de toutes vos créatures, conservez à jamais dans mon cœur la plus vive affection pour nos frères qui ont le malheur d'être séparés de nous par des erreurs hélas! ces erreurs elles-mêmes ne doivent-elles pas nous inspirer une tendre compassion? Faites, Seigneur, que, toujours guidé par ces deux sentiments, je ne cesse d'intercéder pour eux auprès de vous, si je n'ai ni les occasions, ni les moyens de les toucher par mes exhortations.

Paragraphe V. — *L'économie de l'Eglise.*

FRÈRES séparés, souffrez que je continue de m'entretenir avec vous. Jésus-Christ a fondé sur la pierre une Eglise contre laquelle il promet que les portes de l'enfer ne prévaudront pas : ces paroles nous assurent l'immobilité et la perpétuité de l'Eglise. Il donne à cette Eglise le pouvoir des clefs, c'est-à-dire du gouvernement; l'autorité de lier et de délier, de remettre et de retenir les péchés; il veut qu'on lui défère les incorrigibles; et que l'on fuie comme un publicain et comme un païen, celui qui ne l'écouterera pas : voilà le fondement de son autorité. Il y met des apôtres, des évêques, des pasteurs, dirigeant les fidèles : cet ensemble m'offre la visibilité de l'Eglise. Je crois, avec saint Paul, que cette Eglise est la maison de Dieu, la colonne et la base de la vérité; j'en conclus que quiconque l'abandonnera, pour croire autre chose que ce qu'elle enseigne, sera dans l'erreur. Paul m'apprend qu'il n'y a qu'un corps, qu'une foi, qu'un baptême, qu'un Dieu; il ne faut donc pas sortir de ce corps, ni se partager en différentes croyances. Si, dès le temps des apôtres, il s'éleva des hommes qui enseignèrent une doctrine opposée à celle de l'Eglise, les apôtres, voulaient qu'on évitât ces novateurs, qu'on ne mangeât pas même avec eux; depuis, la folle

présomption a imaginé une infinité de sociétés particulières , qui n'ont point eu de communication les unes avec les autres. Voilà plusieurs corps : si l'un est l'Eglise, les autres ne le sont pas, puisqu'il ne doit y avoir qu'un corps, qu'une foi, qu'un baptême ; toutes ces sociétés, quoique portant le nom de Jésus-Christ, ne peuvent composer le corps de Jésus-Christ. A la bonne heure, direz-vous, elles ne sont pas le corps de Jésus-Christ, mais ce sont ceux qui, parmi toutes ces sectes , adorent Dieu en esprit et en vérité , qui forment le corps même. O mes tendres frères ! nouvel embarras ! si l'un de ces corps visibles est la vraie Eglise, les vrais fidèles que vous supposez dans les autres sociétés sont hors de la vraie Eglise, par conséquent hors de la maison de Dieu , hors de ce corps unique dont ils devraient être les membres : ils n'écoulent pas l'Eglise que Jésus-Christ nous a commandé d'écouter, ils ne sont point établis sur la pierre. Hélas ! si ces bien-aimés ne croient pas ce qu'enseigne la vraie Eglise, ils sont entachés de la note d'hérésie ; et de celle de schisme , s'ils le croient et demeurent séparés. Mes amis , il faut qu'il y ait une église que nous écoutions , de qui nous recevions l'instruction , les ordres , les sacrements , qui ait des évêques , et qui ait toujours été , et qui demeure toujours : c'est de celle-là seule

que nous devons dire : je crois l'Eglise catholique. C'est à elle à nous dire ce qui est erreur et ce qui ne l'est pas, afin que nous ne soyons pas des enfants flottants, qui se laissent emporter à toute sorte de vents, en croyant tout ce que les hommes méchants leur veulent enseigner. Adorable bienfaiteur des hommes, que d'actions de grâces ont à vous rendre ceux qui naquirent du sein de votre épouse, et ceux aussi qui, nés de l'étrangère Agar, sont venus se jeter dans les bras de la fidèle Sara !

La doctrine des sectaires faisait horreur à saint Irénée, évêque de Lyon, mais leur personne lui était infiniment chère : il disait : — « l'Eglise leur mère les pleure, ils se sont attiré eux-mêmes les justes malheurs qui les accablent : ils ne sauraient entrer dans la plénitude de la vérité, ils retombent toujours dans le vide et dans les ténèbres du mensonge, parce que le Saint-Esprit ne les a point reçus dans le lieu de la paix et du repos : nous prions Dieu qu'ils sortent de l'abîme où ils se sont précipités, qu'ils abandonnent ce vide où ils se perdent, qu'ils quittent cette ombre où ils s'égarent, et qu'ils se convertissent à l'Eglise de Jésus-Christ. C'est la prière que nous faisons pour eux de tout notre cœur : car nous les aimons plus utilement pour leur salut, qu'ils ne s'imaginent s'aimer eux-mêmes : et l'amour

que nous avons pour eux, leur sera aussi avantageux qu'il est sincère, s'ils veulent en recevoir les effets. Notre charité leur paraît dure et sévère, parce qu'elle presse leurs plaies, pour en faire sortir le venin de l'orgueil et de la vanité qui les enflent; et que, semblable à la pierre du chirurgien, elle brûle les chairs mortes et corrompues; mais, quelques sentiments qu'ils en aient, nous ne nous ennuierons point de les aider de tout notre pouvoir. »

PRIÈRE.

Heureux fils de l'Eglise depuis le berceau, je te supplie, ô ma mère! ô ma tendre mère! de prendre pitié de mes frères séparés: par tes prières, tes soupirs et tes larmes, ramène dans ton sein ces infortunés déserteurs de la foi.

Paragraphe VI. — *L'Eglise a-t-elle été réformée?*

FRÈRES séparés, pardonnez à notre amour pour vous cette réflexion paisible: Jésus-Christ, promis par les saintes Ecritures, emploie les miracles pour prouver que c'est lui qu'on attend; dans la suite des âges, depuis le divin établissement de l'Eglise, il est venu des hommes non promis, non attendus, non envoyés par la mission ordinaire établie et continuée dans l'Eglise, qui se disaient

envoyés de Dieu pour abolir la doctrine et les pratiques de l'Eglise en laquelle ils sont nés : l'Ecriture n'a dit nulle part que l'état de l'Eglise serait interrompu , et que Dieu enverrait extraordinairement des hommes pour le renouveler. Quand il l'aurait promis , j'aurais toujours droit de dire aux novateurs : je ne dois pas croire que ce soit vous que le ciel envoie , si vous ne faites des miracles pour le prouver. Un roi promet à un autre souverain de lui adresser un ambassadeur : celui qu'il charge de cette mission présente ses lettres de créance ; sans cette précaution , il n'est point accueilli comme l'ambassadeur promis et attendu. Que serait-ce qu'un homme ni attendu , ni promis ? Parce que le temps du Messie approchait , il s'éleva des imposteurs dans la Judée qui entraînèrent le peuple après eux : Jésus-Christ les appelle des voleurs et des larrons ; afin de ne pas être considéré lui-même sous cette odieuse dénomination , il en appelle au témoignage que son père rend de lui par des prodiges innombrables. Des hommes destitués de toutes ces preuves se présentent pour réformer une église dont ils prétendent que l'état est interrompu ; et , sur leur parole , on condamne une société tout entière ; n'allez pas rapporter le succès de leur doctrine pour preuve de leur mission : à ce compte , les Turcs auraient raison

de reconnaître Mahomet pour le grand prophète, et pour l'ami de Dieu. Mais, me direz-vous, c'étaient des gens de bien et de savoir. Frères chéris, appuyé sur l'histoire qui est fidèle, je ne conviens ni de la sainteté de leur vie, ni de leur grande érudition; mais, quand j'en conviendrais, ce ne sont pas des preuves de mission: et si vous ajoutez qu'ils ont enseigné la vérité, alors vous avancerez ce qui est en question. Quand on disputera sur l'intelligence de l'Ecriture, que chacun de vous interprète à son gré, il en faudra toujours revenir à ton jugement, ô ma mère! Eglise de Rome, la seule catholique, apostolique.

Le goût de nouveauté devint funeste à Apollinaire, évêque de Laodicée. « Il eût pu, dit Vincent de Lérins, être égal aux plus grandes colonnes de l'Eglise, si sa curiosité profane ne l'eût pas porté à inventer des nouveautés qui lui firent perdre le fruit de tous ses travaux, et qui rendirent sa doctrine un sujet de scandale, plutôt que d'édification. »

PRIÈRE.

SEIGNEUR, daignez faire croître en mon ame la plus tendre confiance en l'Eglise ma mère, la soumission la plus parfaite à tous ses pasteurs, et un amour filial et respectueux pour l'Evêque des évêques, pour le pasteur et des brebis et des agneaux.

Paragraphe VII. — *Quels doivent être les sentiments du catholique romain, pour l'Eglise sa mère ?*

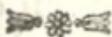
O CHASTE épouse du Dieu Sauveur ! nous sommes tes sujets, tes enfants et tes membres. En qualité de sujets, nous devons t'obéir comme à notre souveraine ; en qualité d'enfants, nous devons t'aimer comme notre mère ; en qualité de tes membres, nous devons te soutenir et t'appuyer comme le corps mystique de Jésus-Christ, auquel nous sommes agrégés. Tu es notre souveraine, puisque Jésus-Christ t'a substituée en sa place, et qu'il t'a revêtue de toute sa puissance ; tu es notre mère, puisque tu nous a engendrés à Jésus-Christ, que tu nous a donné une éducation chrétienne, que tu nous as instruits et élevés dans la foi, tu es le corps mystique de Jésus-Christ, puisqu'il t'a associée à lui, et qu'il a prétendu former de toi une communauté dont il est le chef. Comme souveraine, ô Eglise sainte ! tu imposes des lois, tu fais des décrets, tu prononces des jugements et tu nous gouvernes toujours selon les maximes les plus pures de l'Evangile ; comme mère, tu nous portes dans ton sein, tu nous fournis tous les secours spirituels, tu pourvois à tous nos besoins, tu prends de nous les

soins les plus affectueux et les plus constants; comme corps mystique de Jésus-Christ, tu nous lies à ce chef adorable : tu lui sers de canal, pour faire couler sur nous les divines influences de sa grâce, tu nous communiques tous les mérites de son sang; enfin, tu nous conduis à sa gloire. Tendre mère, que de raisons puissantes pour nous attacher à toi! Ma bienfaitrice dans tous les moments de ma vie, que ne fais-tu pas surtout pour moi à l'instant de ma mort! à ce passage si dangereux, tu redoubes ta vigilance, tu déploies dans toute son étendue ton affection maternelle; tu ouvres en ma faveur tous tes trésors; tu donnes aux prêtres qui m'assistent tous tes pouvoirs; tu ne te réserves rien, tu leur confères toute ta juridiction, pour me pardonner et m'absoudre. Ma mère! dans quels termes atten- drissants est conçue cette recommandation que tu feras de ton fils mourant, à ton ado- rable époux; est-il rien de plus vif, de plus tendre? Encore n'en demeures-tu pas là: tes enfants te sont toujours chers, jusque dans la mort; qu'alors, ils disparaissent à tes yeux, leur douce mémoire ne s'effacera point de ton souvenir: tu veux que leurs corps reposent dans une terre sainte, et que leurs ossements soient conservés avec une décence convenable. Cependant, élo- quente et sublime avocate, tu t'intéresses

encore plus pour leurs ames : tu trembles qu'elles ne soient détenues dans un feu destiné à les purifier et où elles doivent souffrir jusqu'à ce qu'elles aient satisfait à la justice du Seigneur ; tu les aides, autant qu'il est en toi, de tes suffrages ; tu ne cesses point de prier, de solliciter, d'agir, aussi long-temps que tu demeures incertaine de leur état, et qu'il te reste sur ce point quelques doutes.

PRIÈRE.

SEIGNEUR, accordez-moi tant de déférence, d'obéissance et d'amour pour l'Eglise, que ma langue s'attache à mon palais, plutôt que je cesse de vous remercier de m'avoir accordé une si bonne et si aimable mère.



CHAPITRE TROISIÈME.

HORREUR DE TOUTE NOUVEAUTÉ DANS LA FOI.

« Il ne doit jamais y avoir parmi vous qu'un corps et qu'un esprit, comme il n'y a qu'une espérance à laquelle vous avez été tous appelés : il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi et qu'un baptême ; il n'y a qu'un Dieu père de tous. » (*St. Paul, Ephés. IV. v. 4, 5, 6.*)

« Je vous conjure, mes frères, par le nom de Jésus-Christ notre Seigneur, d'avoir tous un même langage, et de ne point souffrir parmi vous de division, ni de schisme ; mais d'être tous unis ensemble dans un même esprit et dans un même sentiment. » (*St. Paul I, aux Corinth. I. v. 10.*)

« Le fils de Dieu, ayant voulu que son Eglise fût une, et solidement bâtie sur l'unité, a établi et institué la primauté de saint Pierre, pour l'entretenir et pour la cimenter : c'est pourquoi nous reconnaissions cette même primauté dans le successeur du prince des apôtres, auquel on doit, pour cette raison, la soumission, l'obéissance que les saints conciles et les saints Pères ont toujours enseignée à tous les fidèles.

Quant aux choses dont on sait qu'on dispute dans les écoles....., il n'est pas nécessaire d'en parler ici, puisqu'elles ne sont pas de la foi catholique : il suffit de reconnaître un chef établi de Dieu, pour conduire tout le troupeau dans ses voies ; ce que

feront toujours volontiers ceux qui aiment la concorde des frères, et l'unanimité ecclésiastique. » (Bossuet, *exposition de la Doctrine de l'Eglise catholique*.

Paragraphe I. — *Tous les pasteurs de l'Eglise se réduisent à l'unité.*

DANS ces tempêtes révolutionnaires qui changent la face d'un empire, si je voyais un pasteur, depuis long-temps membre de l'Eglise, et peut-être un de ses membres les plus illustres, s'en séparer par sa téméraire adhésion à de faux dogmes, j'en gémirais, mais je ne m'en troublerais pas. Pourquoi ? C'est que nous éprouvons les personnes par la foi, mais non pas la foi par les personnes : ce diacre, ce prêtre, cet évêque, ce martyr, ne sont pas le fondement de ma foi ; c'est Jésus-Christ. Ce n'est pas parce que ces personnes reçoivent la foi, que je la reçois ; mais j'approuve les personnes, parce qu'elles reçoivent la foi : odieuse et funeste nouveauté, je me garantis de tes atteintes, en m'appuyant sur l'unité de mes pasteurs. Comment, me dira-t-on, se peut-il faire qu'il n'y ait qu'un seul pasteur, pendant qu'on en voit, dans la communion romaine, une si grande multitude ? Il y a, dans cette ville, dix, quinze, vingt paroisses, dont chacune a son curé qui la gouverne : voilà

donc, dans cette cité, vingt pasteurs au lieu d'un ; non, mes frères bien-aimés, ces pasteurs se réduisent à l'unité, parce qu'ils reconnaissent tous un même évêque pour leur supérieur légitime. Ce que je dis de ces curés, par rapport à leur évêque, je le dis de ceux-ci par rapport à leur métropolitain : on compte dans telle province huit ou dix évêques ; mais ils se réduisent tous à l'unité, parce qu'ils reconnaissent un même archevêque pour leur supérieur. De même il y a, dans tel royaume, quinze ou vingt archevêques : mais ils se réduisent tous à l'unité, parce qu'ils reconnaissent le souverain pontife pour leur supérieur. Tous les primats, tous les patriarches du monde catholique ne procèdent pas différemment : ils se réunissent tous au centre de l'unité dans la personne de l'évêque de Rome, de qui ils reçoivent le *pallium* pour les fonctions archiépiscopales, à qui ils s'adressent pour décider du dogme, en dernier ressort, par qui seul se font l'érection des nouveaux évêchés, la suppression des anciens, l'installation des nouveaux évêques, les informations contre ceux d'entre ces prélat qui délinqueraient dans leur ministère.

Une famille calviniste, s'occupant un dimanche à faire une lecture de piété, une voisine, aussi calviniste, entre dans la maison, et s'asseoit avec les autres, pour écouter

ter ce qu'on lit. Après qu'on eut lu quelques pages, elle s'écria : « Mon Dieu ! que cela est beau ! on voit bien que c'est le Saint-Esprit qui parle. — L'Esprit saint, lui dit-on, vous n'y pensez pas. — Comment, répliqua-t-elle, est-ce que ce n'est pas l'Ecriture sainte que vous lisez ? — Non, répond-on, c'est une histoire. — Ah ! je me suis trompé, j'ai cru que c'était la sainte Ecriture. » Le gros de l'assemblée ne poussa pas les réflexions plus loin ; mais une des calvinistes, qui était présente, en fit une qui paraît bien naturelle. Voilà, se dit-elle, une personne qui a pris une simple histoire pour l'Ecriture : l'esprit particulier ne lui a donc pas fait discerner ce qui est l'Ecriture sainte de ce qui ne l'est pas : nos ministres nous trompent donc quand ils soutiennent que cet esprit particulier ne manque jamais de nous faire faire ce discernement ; mais, si nos ministres nous trompent en cela, ils pourraient bien nous tromper dans tout le reste ; notre religion pourrait donc bien n'être pas la véritable : il faut que je me fasse instruire. On lui montra la fausseté du calvinisme ; et, quelque temps après, elle fit son abjuration publique.

PRIÈRE.

SEIGNEUR, je vous en conjure, accordez-moi la grâce d'obéir aux pasteurs de votre Eglise avec une

docilité parfaite, et de sacrifier tout, plutôt que de me séparer jamais de l'unité pastorale.

—

Paragraphe II. — *Dans quels excès, dans quelles contradictions tombent les infortunés qui abandonnent l'ancre de l'Eglise.*

QUAND je réfléchis l'état où vous devez vous trouver, ô frères bien aimés! l'objet continual de nos pleurs et de notre amour, hélas! je vous vois agités, battus et conduits aux bords de l'abîme par le choc intérieur de mille pensées qui se combattent, le ciel veut, par cette confusion cruelle de pensées, humilier l'orgueil qui a donné naissance à l'esprit de nouveauté, et vous forcer à vous réfugier dans le port sûr et tranquille de l'Eglise. Là, comme le nautonnier après le naufrage, vous pourrez vous décharger des eaux troubles et amères de l'erreur, et boire les eaux douces et salutaires de la vérité qui rejoaillissent à la vie éternelle. Respectables infortunés, revenez donc à nous, nos bras vous sont ouverts; nous vous voudrions dans le sein de notre mère; là, vous oublieriez, pour votre bien, ce que vous aviez appris pour votre malheur; là, vous vous instruirez des dogmes que vous pouvez comprendre, et vous adorerez, avec une foi soumise, ceux qui sont au-dessus de votre intelligence.

Si vous résistez à nos vœux, à nos pressantes sollicitations, ah! pesez les contradictions sans nombre où n'ont cessé de tomber les coryphées de l'erreur. Jetez les yeux sur le trop fameux Bayle : quiconque a la coupable témérité de lire ce novateur, doit se familiariser avec les contradictions : telle est celle que l'on trouve sur Abel (note c.) ; il nous dit : « En suivant la lumière naturelle, on doit juger que Caïn tue Abel à l'âge de soixante ans. » Plus loin : « Ceux qui ne lui donnent que trente ou quarante ans, n'ont peut-être pas grand tort. » — Ils n'ont peut-être pas grand tort de se refuser à la lumière naturelle ; il nous dit encore (Abel, note b.) : « La narration de Moïse semble prouver clairement que Caïn et Abel n'étaient pas frères jumeaux. » Puis il ajoute : « L'un des plus judicieux interprètes de l'Ecriture (Calvin) a cru, avec quelques Rabbins, qu'ils l'étaient. » Voilà l'un des plus judicieux interprètes de l'Ecriture, qui juge le contraire de ce que la narration de Moïse semble prouver clairement : si c'est à ce titre qu'on acquiert la qualité de judicieux interprète de l'Ecriture, Bayle ne risquait pas beaucoup de l'appeler, au moins par rapport à plusieurs endroits, le seul judicieux interprète de l'Ecriture. Calvin est sûrement le seul qui trouve que le Sauveur reproche à l'Hémorrhoïsse son peu de foi, par ces paroles : *Confide, filia, fides tua te salvam*

fecit (Matth. IX, ¶. 22.) ; prenez confiance ; ma fille, votre foi vous a sauvée. Il est sûrement le seul qui ait osé dire que Jésus-Christ, allant vers le figuier dans un temps où il ne devait pas porter de figues, et prenant ce figuier pour un autre arbre qui devait porter des fruits, ne laissa pas de le maudire, quand il s'en fut approché, apparemment par dépit de ce qu'il s'était trompé. Oh ! mes frères, en quel mer d'incertitudes, de troubles et d'erreurs entraîne l'esprit de nouveauté dans la foi.

Un catholique romain se trouvait dans une voiture publique, avec un membre des autres sociétés chrétiennes ; le premier demanda au second quelle était sa religion : il parcourut les différentes sectes, les épiscopaux, les presbytériens, les quakers, etc., et il le pria de lui dire laquelle de toutes était la sienne. — « Je ne suis rien de tout cela, lui dit l'autre : je me suis fait une religion à part pour moi, pour ma femme et pour mes enfants : avec cela nous vivons le plus tranquillement du monde, sans nous embarrasser de tout le reste. Apparemment, répliqua le catholique, vous espérez que Dieu vous fera aussi un paradis à part, pour vous, pour votre épouse et pour vos enfants : car, n'ayant point été unis avec les autres dans ce monde, vous ne comptez pas sans doute être unis avec eux dans le ciel. »

PRIÈRE.

SEIGNEUR, accordez-moi le don d'une foi vive, humble, entière, qui ferme mon esprit à toute idée téméraire, et mon cœur à tout goût de curiosité coupable, de nouveauté dangereuse.

—
Paragraphe III. — *L'esprit d'erreur attaque un culte raisonnable, une autorité relevée, un tribunal revêtu d'inaffabilité.*

FRÈRES séparés, si ceux qui nous ont divisés s'étaient bornés à nous accuser d'idolâtrie, qu'il serait aisé de vous détromper ! Comme vous ne nous accuserez point sans doute de l'erreur grossière de ceux qui adoraient des statues représentant des hommes ou des animaux, je crois pouvoir dire qu'on appelle idoles les portraits fantastiques de ce qui n'est point, de ce qui n'a d'existence que dans la fable et dans les inventions mensongères des païens. Si les prophéties n'ont pas été accomplies par l'incarnation du fils de Dieu, il ne faut pas peindre ce qui n'a pas été : mais puisque tout est arrivé réellement, que le Sauveur est né, qu'il a fait des miracles, qu'il a souffert, qu'il est ressuscité ; ah ! que le ciel et la terre, que tout ce qui a la vie ou l'existence, publie ces divines merveilles par les discours et la peinture : non, l'Eglise ma mère n'a rien de

commun avec l'idolâtrie. Si quelqu'un, à l'exemple des Juifs, nous en accuse, à cause des images que nous révérons, mais aux-
quelles nous ne rendons aucun hommage, nous lui dirons comme à l'Hébreux jaloux. Plût à Dieu qu'Israël eût su faire usage des choses sensibles, par lesquelles le Seigneur voulait l'amener à lui : qu'il eût préféré la verge miraculeuse d'Aaron aux prestiges d'Artasté ; le rocher d'où jaillit une source d'eau vive à l'autel de Baal ; et les saintes victimes de Sion aux vœux impies de Jéroboam. Hélas ! mes bien-aimés, vos infortunés chefs ne s'arrêtèrent pas à nous accuser d'idolâtrie. Laissez-moi, sans aigreur et sans fiel, et guidé par le seul amour de votre félicité, laissez-moi jeter un coup-d'œil sur les sentiments qui nous séparent. Notre bonheur, c'est-à-dire celui du catholique romain, c'est d'être chrétiens et dans la voie du salut ; or, c'est la foi qui fait le chrétien : elle est le commencement du salut, le soutien de nos espérances ; par elle on s'approche de Dieu, sans elle on ne peut lui plaire, ni être sauvé. Si je crois précisément sur la parole d'un homme, je n'ai pas encore la foi, parce que je n'ai qu'un motif naturel et humain ; mais si je crois parce que Dieu l'a dit et parce qu'il nous parle, alors j'ai la foi : je suis assuré que Dieu me parle lorsque j'écoute les premiers pasteurs établis par

lui, pour enseigner et parler de sa part. Allez, dit Jésus-Christ, enseignez toutes les nations, celui qui vous écoute m'écoute. Je pourrais me tromper en écoutant des savants, mais je ne puis me tromper ni être trompé lorsque j'écoute l'Eglise, parce que Jésus-Christ a promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles ; c'est pourquoi saint Paul a dit qu'elle est la colonne et l'appui de la vérité. Ce n'est pas une raison de douter d'une vérité, parce qu'on ne la comprend pas ; c'est assez pour nous de savoir que c'est la doctrine de l'Eglise. La foi nous propose, dit saint Paul, ce que nous ne voyons pas ; aussi tout ce que nous savons c'est d'écouter l'Eglise, de croire et de mourir même pour notre foi ; mais nous n'en savons pas disputer. Quel mémorable exemple de l'égarement de l'homme, que la chute du grand Tertullien ! D'abord l'oracle de son siècle par sa science, et l'édification des fidèles par sa vie sainte, mais ensuite, ébloui par ses lumières, il n'écoute plus l'Eglise : l'Eglise lui parle, et il ne peut se persuader que c'est l'Eglise qui parle. Que penser de lui ? hélas ! tout ce que je puis en juger, disait saint Jérôme, c'est que Tertullien n'est plus un homme de l'Eglise. Il aurait mieux valu pour lui ne s'être montré qu'un humble disciple, au lieu d'avoir paru comme un savant maître. Mais, parmi tant

d'églises qui se disent la véritable, comment connaîtrons-nous celle qui l'est en effet ! Il n'y a qu'à voir celle que Jésus-Christ a établie et fondée sur saint Pierre; celle qui a toujours duré, qui n'est sortie d'aucune église, et de laquelle les autres sont sorties. Celle qui a toujours condamné les erreurs, et contre laquelle toutes les hérésies se sont déchainées; celle qui a reçu les clefs du ciel, le pouvoir de lier ou de délier les consciences, de faire des miracles et de chasser les démons; celle enfin qui, selon le commandement de Jésus-Christ, a toujours annoncé l'Evangile par toute la terre. (Matth. XXVIII. ¶. 19.)

Mes frères, qu'il est aisé de voir que tous ces caractères ne conviennent qu'à l'Eglise romaine ! Fondée sur la chaire de saint Pierre, elle a toujours subsisté, et elle remonte, par la succession de ses pontifes, jusqu'aux apôtres, jusqu'à Jésus-Christ; elle n'est sortie d'aucune autre église, et toutes les autres sont sorties de son sein; les hérésies se sont toujours élevées contre elle, mais, inébranlable, elle les a foudroyées. Les sectes séparées de cette Eglise souffrent mutuellement leurs erreurs, se prêtent la main et s'unissent toutes pour la combattre. L'Eglise romaine ne s'est jamais unie et n'a jamais fait société avec aucune secte, parce que la vraie Eglise, étant la colonne de la

vérité, est toujours ennemie de l'erreur. Cette Eglise n'est qu'un seul troupeau sous un commun pasteur, pasteur des pasteurs mêmes. C'est à elle que l'empereur Constantin disait : C'est à vous de nous juger; mais ce n'est pas à nous de vous juger. Voilà la fidèle dépositaire du trésor de vérité qui lui fut confié. Que prêchez-vous dans les missions, disait une dame luthérienne à un missionnaire? Nous prêchons, répondit-il, ce qu'on prêchait à vos pères, il y a deux cents ans.

Telle est notre croyance, frères bien-aimés; telle est la force des motifs qui nous attachent inviolablement à la communion sainte, à la société vénérable dont nous sommes les heureux membres. Convaincus que nous marchons dans la voie de la vérité, nous vous invitons, nous vous conjurons de demander à Jésus-Christ quelle est la véritable église. Eh! ne nous a-t-il pas dit que c'est celle où son Evangile sera annoncé par toute la terre? or, par qui sera-t-il annoncé, si ce n'est par son Eglise? N'est-ce pas ce que fait l'Eglise romaine? Et n'est-ce pas, pour cette raison même, qu'elle porte le beau nom de catholique? Qu'un étranger demande où s'assemblent les catholiques, aucun de nos frères séparés n'ira montrer son église ou sa maison. N'allez pas objecter que l'Eglise romaine n'est plus ce qu'elle a

été, et qu'elle est tombée. — Quoi ! vous répondrait saint Augustin, cette Eglise sainte n'est plus ! c'est bien vous, infortunée, qui n'êtes plus, depuis que l'on ne vous compte point au nombre de ses enfants : cette Eglise subsistera sans vous; mais vous ne pouvez vous éloigner d'elle sans vous perdre. Comment serait-elle tombée, puisque Jésus-Christ a promis d'être avec elle jusqu'à la fin du monde ? Ce n'est point à la secte formée par un homme que le Sauveur a dit : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Eglise, ma tendre et vénérable mère, colonne de la vérité, la vraie foi, la foi de Pierre ne te manquera jamais; tu seras toujours dans son siège, et toujours tu éclaireras l'univers. Les évêques établis par le Saint-Esprit pour te gouverner, étant unis à ce siège apostolique, n'enseignent jamais l'erreur. Mais, ô mère si pleine d'amour pour tes enfants fidèles ! tes entrailles ne sont-elles pas toujours émues par le souvenir de ces autres fils arrachés de ton sein ? Tout éplorée, tu les appelles, et tu leur dis, en leur montrant le ciel : *Fili, aspice cælum; unum ovile, et unus pastor.*

PRIÈRE.

Divin auteur de tous les dons, je vous ai conjuré de m'accorder une docilité parfaite au tribunal enseignant de votre Eglise ; ne me refusez pas encore

la grâce de montrer, jusqu'à mon dernier soupir, une obéissance raisonnable aux souverains qui règnent en votre nom. Ce sera vivre et mourir dans l'esprit de ma mère.

—

Paragraphe IV. — *Les passions seules, et non la raison, font rompre l'unité.*

« LA vengeance, dit saint Optat, fut la mère du schisme; l'ambition en fut la nourrice, et la cupidité fut le champion qui se chargea d'en prendre la défense. » — « Ceux, dit saint Augustin, qui troublent la paix de l'Eglise agissent de la sorte, ou parce qu'ils sont aveuglés par l'orgueil et entraînés par l'envie, ou parce qu'ils sont séduits par l'amour des biens du monde, ou enfin parce qu'ils sont dominés par des passions honteuses. » — Chers frères séparés, vous jugez ces reproches pleins d'amertume, et cependant, le moyen de détruire d'une manière solide la grave accusation, que les passions seules font rompre l'unité? Qu'est aujourd'hui pour vous le culte de la croix? Qu'était-il aux premiers siècles? « Qui n'a pas horreur, dit Saint Chrysostôme, des pieux et des ongles de fer destinés à la torture des criminels? Or, parmi tous ces instruments de supplice, la croix était le plus horrible et le plus infâme réservé pour le châtiment des esclaves et des barbares, un objet de

malédiction, et d'une telle exécration, que les magistrats se fussent rendus coupables en y condamnant un citoyen romain : aujourd'hui cependant, nous la voyons revivre par tout l'univers ; chacun en retrace le signe sur son front ; chacun l'imprime sur son cœur ; la croix brille dans les temples, sur les autels, dans les plus augustes cérémonies, dans les habitations mondaines, comme dans les asiles de la religion ; on l'élève en triomphe sur le faîte des palais, sur les portes des villes, sur les monuments publics et sur les trophées. » — Que sont, mes bien-aimés, vos temples comparés aux nôtres dans leur décoration, et ici encore la passion se décèle ! Un voyageur moderne, M. Giles Irwin, membre lui-même du culte protestant, parle ainsi de Venise. — « Le premier objet qui y frappe un étranger, c'est l'architecture, et plus encore la magnificence intérieure des églises qu'il y rencontre de toutes parts... A Londres, et dans toutes les villes où domine la religion protestante, tout ce dont on se pique, c'est que les temples soient spacieux et décentement entretenus ; mais à Venise, quelle différence ! ils surpassent en richesses et en majesté les autres édifices, les palais mêmes les plus superbes ne sont rien auprès d'eux : je les trouve par là plus conformes aux idées que le commun des hommes aime à se faire du

séjour de la divinité ; j'aurais pu dire plus conformes à la raison ; car enfin si l'on met tant de pompe au service des rois d'ici-bas , pourquoi en mettrait-on moins dans celui du Roi des rois ? J'avouerai ici , par occasion , que la simplicité excessive du culte dans la religion réformée me paraît infiniment moins propre à inspirer au peuple des sentiments religieux , que la pompe et les cérémonies de l'Eglise romaine. Je fus singulièrement frappé de cette réflexion , en entrant dans l'église des Jésuites : c'était un jour de fête , et tout conspirait à me rappeler la présence auguste de l'Etre suprême qu'on y adore : la grandeur imposante du temple , la beauté et la richesse des tableaux , des statues et des marbres qui en décorent les murs , la magnificence du dôme tout brillant d'or , ou enrichi d'ornements en mosaïque , la solennité des cérémonies , qu'une musique noble et simple rend plus touchantes encore par la majesté de ses accents ; enfin le concours de tous ces objets fit sur moi une impression aussi douce qu'irrésistible dont je n'avais ni le pouvoir , ni la volonté de me défendre ; et je sentis alors mieux que jamais combien il est facile d'exercer la dévotion , quand on sait frapper l'imagination et les sens d'un grand appareil. Cette vérité fut sans doute dédaignée ou méconnue des premiers réformateurs :

leur mépris à cet égard fut la source d'une infinité de bizarries dont le préjugé et l'habitude peuvent seuls nous empêcher de sentir le ridicule... Comment les Saisons et l'Arche de Noé , qui sont le chef-d'œuvre de Jachino Bassano , et les plus beaux ornements de Sainte-Marie Majeure , à Rome , ne sont-ils à nos yeux que des objets capables de profaner nos sanctuaires! Voilà de ces contradictions dont l'esprit de réforme , si sujet à se porter en tout à l'extrême , peut seul rendre raison ; et à quelle autre cause attribuer l'inconcevable refus de l'offre des premiers artistes du siècle à consacrer au principal temple du christianisme réformé , les chefs-d'œuvre de leur génie?... Ah! j'ose le dire , quiconque aura été à même de comparer les murs mornes et nus de saint Paul , en Angleterre , avec la vivifiante magnificence des églises d'Italie , regrettera comme moi que ce fait ne soit que trop véritable. »

L'auteur de la première hérésie qui se soit élevée dans le Christianisme , *Simon* , surnommé le *Magicien* , avait été baptisé ; voyant que les fidèles qui recevaient le Saint-Esprit parlaient plusieurs langues , sans les avoir apprises , et opéraient des prodiges , il offrit de l'argent pour acheter la vertu de communiquer ces dons. Les disciples du Sauveur le rejetèrent avec

indignation; et *Simon*, pour se venger, se fit chef de parti, tomba dans des erreurs grossières, et se fit des prosélytes, qu'il infecta de ses impiétés: il les gagna tellement qu'il se fit adorer comme un Dieu. — Ce fut encore par ressentiment que, dans le deuxième siècle, *Valentin* devint un trop célèbre hérésiarque. D'abord il s'était distingué dans l'Eglise par son savoir et son éloquence; mais, indigné de ce qu'on lui avait refusé l'Episcopat, il se sépara de l'Eglise pour enfanter les erreurs les plus extravagantes: il admettait jusqu'à trente-deux Divinités, produites deux par deux les unes des autres: En parcourant ainsi l'affligeant tableau des égarements de l'esprit humain que nous offre l'histoire des hérésies, on trouverait que toutes ont dû leur naissance à l'ambition de se distinguer, à l'amour propre offensé, au désir de satisfaire des passions honteuses.

PRIÈRE.

POUR garantir et fortifier ma foi, Seigneur, daignez m'inspirer la plus vive horreur pour ces passions honteuses qu'ont manifestées les malheureux désexeurs de l'Eglise ma tendre mère.

Paragraphe V — *Quel funeste poison répand au loin l'esprit de schisme et d'hérésie.*

« LE schisme et l'hérésie, disait saint Ignace martyr, sont des plantes pernicieuses que Jésus-Christ ne cultive point, parce qu'elles n'ont pas été plantées de la main du Père. Quiconque appartient véritablement à Dieu et à Jésus-Christ, demeure attaché à l'évêque. Si quelqu'un se rend partisan du schisme et de l'erreur, il n'aura point de part à l'héritage de Dieu. Usez d'une seule Eucharistie ; car il n'y a qu'une seule chair de notre Seigneur Jésus-Christ, et un seul calice qui vous unit tous dans son sang. Il n'y a qu'un autel, comme il n'y a qu'un évêque, avec le collège des prêtres et des diacres, qui partagent le ministère avec lui. En agissant ainsi, vous ferez tout conformément à la volonté de Dieu. Ce que je dis, mes frères, ne part que de l'ardent amour que je vous porte ; je cherche à vous précautionner contre les pièges qu'on pourrait tendre à votre foi. »

C'était pour moi, c'était pour vous aussi, ô mes frères bien-aimés ! qui avez rompu le lien sacré de l'unité, ou qui, par héritage, avez reçu de vos pères cette division funeste, que s'énonçait ainsi, dans les plus beaux jours de l'Eglise, un de ses plus illustres pontifes. Ce langage de paix et de tendresse

est bien digne d'être rapproché de la conduite de ces grands hommes qui, dans différents âges du monde chrétien, ont fait de si généreux efforts pour ramener au sein de la vérité, et pour faire entrer dans la voie étroite de la pénitence les infortunés pécheurs.

Le XVII.^{me} siècle nous a offert dans la personne du saint apôtre des Nègres, de l'illustre père Claver, de la Compagnie de Jésus, l'un de ces hommes de la droite de Dieu, qui arrachait à l'apostasie ses honteuses victimes ? Dans un de ces repaires infects de toutes les misères humaines, se trouve un malade inquiet, agité, taciturne, abîmé dans une humeur noire, refusant avec opiniâtreté les consolations et les secours de la Religion. C'est un moine apostat qui, après avoir paru avec honneur dans les meilleures chaires, s'est abandonné à un libertinage affreux où il croupit depuis long-temps : de toutes les conversions, c'était là sans doute une des plus difficiles ; elle ne le fut pas plus que mille autres pour notre saint confesseur. L'apostat devint un pénitent si contrit, si courageux et si humble, que partout il s'accusait publiquement d'avoir été le plus grand des scélérats, ajoutant qu'il n'avait pas fallu moins qu'un Saint pour l'arracher de l'enfer. Ce ne fut pas le seul pécheur de ce genre à qui Dieu fit grâce par le ministère

de l'apôtre des Nègres ; il s'en trouva plusieurs autres qui, après cinq, sept et dix ans d'apostasie et de crimes, ne pouvant tenir contre la force et l'onction de ses paroles, rentrèrent pénitents dans le cloître, où ils devinrent des modèles de régularité et de ferveur.

PRIÈRE.

MON Dieu, vous m'avez inspiré le plus salutaire éloignement pour toute erreur contraire à ma foi ; daignez m'accorder encore une profonde horreur pour l'apostasie, et la plus tendre compassion pour ses victimes.

Paragraphe VI. — *Fruits amers qu'enfanta dans tous les temps la division des esprits.*

FRÈRES chéris, ce n'est pas pour vous contrister sans fruit, mais plutôt pour vous ouvrir l'aimable chemin de la vérité, et pour vous frayer ainsi la route du bonheur, que je placerai sous vos yeux les funestes effets des maximes proclamées par des hommes turbulents à différents âges du monde. Ces effets ne tardèrent pas à prouver combien leur source était empoisonnée, et combien de maux elles devaient naturellement causer. Bien loin d'amener une heureuse révolution dans les mœurs, comme le prétendaient leurs impies sectateurs, elles produi-

sirent un désordre général et une licence sans bornes, dont l'excès est attesté, et par les violences qui furent commises, et par les séditions et les révoltes qui éclatèrent de toutes parts. On n'entendit aussi que des plaintes sur le relâchement excessif des mœurs ; il n'y eut plus de frein pour arrêter un libertinage universel. O dogme funeste d'une liberté sanguinaire ! prêché avec une pompe scandaleuse dans les jours les plus désastreux de la France, de quels flots de sang, de quel déluge de maux n'as-tu pas inondé, et mon pays, et bientôt après l'Europe entière ! Oh ! mes amis, combien de philosophes eux-mêmes furent si honteux du progrès de la dépravation des mœurs dans leurs prosélytes, qu'ils ne purent s'empêcher de s'en plaindre ! Combien, même entre ces faux sages, ont été plus loin encore ! combien, épouvantés des horribles désordres enfantés par une raison égarée, abjurèrent ces fatales maximes, pour revenir à la foi de leurs pères ! Après ces aveux, n'aurais-je pas droit de vous dire : Tremblez que les esprits que vous avez choisis pour vos apôtres, n'aient été les apôtres du Démon. « La vue des bons anges, disait saint Antoine à ses disciples, n'apporte aucun trouble ; leur présence est douce et tranquille ; elle comble l'âme de joie, et lui inspire de la confiance : ils font concevoir

un tel amour des choses divines ; qu'on voudrait quitter la vie pour les suivre dans la bienheureuse éternité. Au contraire , l'apparition des mauvais anges remplit de trouble : ils se présentent avec bruit , ils jettent l'ame dans une confusion de pensées , ou dans une frayeur qui la déconcerte ; ils dégoûtent de la pratique des vertus , et rendent l'ame inconstante dans ses résolutions. » — Il est facile de discerner de quels esprits venaient les inspirations que suivaient , dans leur égarement , ces amis de toute doctrine nouvelle.

PRIÈRE.

QUE je ne tienne jamais , ô mon Dieu ! à la doctrine d'un docteur particulier et s'écartant de l'enseignement commun ; ne permettez pas surtout que je m'y attache avec un opiniâtre aveuglement , si j'avais le malheur d'être séduit ; mais faites que , rejetant Apollon , Paulin , Mélèce , je demeure inviolablement attaché à la chaire de Pierre , de Damase et de Grégoire , seizième du nom .

Paragraphe VII. — *La diversité des sentiments , sur les objets les plus essentiels , est la première cause de tous les malheurs.*

MES frères , tendre objet de notre amour , de notre zèle , ne rejetez pas les courtes réflexions d'un ami : c'est l'histoire à la

main, que je vous rappelle ces dissensions funestes qui nous divisèrent, nous les enfants communs du meilleur de tous les pères. Autrefois les ouvrages de métaphysique d'Aristote, remplis de distinctions, parurent à un concile assemblé à Paris, capables de nourrir un esprit de disputes et de subtilités toujours dangereux. Ce concile craignit que des esprits qui n'avaient point d'autre guide, ne se livrassent aveuglément à celui-là ; il prévit que l'habitude de disputer sur des choses purement intellectuelles conduirait inévitablement à disputer sur des matières de religion, ce qui n'arrive jamais sans que la Religion et l'humanité n'en souffrent : il proscrivit les ouvrages métaphysiques d'Aristote. La proscription ne fut pas exécutée, ou fut oubliée ; et, deux siècles après, on s'aperçut, mais trop tard, du danger que le concile avait voulu prévenir. C'est l'inexécution d'une sentence si sage qui a produit les disputes du dogme, et par conséquent contribué aux guerres de religion. Quel horrible tableau que celui des troubles qu'elles enfantent et nourrissent ! Ces temps sont, en général, plus que d'autres, sujets à l'erreur ; et le peuple qui ne sait rien, qui ne juge rien, a été et sera éternellement le jouet de l'erreur qui domine, surtout lorsqu'elle tient aux matières religieuses. Elle se nourrit alors de tout ce que l'esprit

humain a de plus violent et de plus subtil ; elle n'a plus d'autres bornes que l'imagination. C'est cette imagination seule qui conduit, ou plutôt qui égare ; le cœur lui obéit sans examen : plus il aura de sacrifices à faire à son opinion, plus il lui sera difficile de triompher de lui-même ; et, entouré des débris des liens qu'il gémira d'avoir rompus, son imagination lui ordonnera de jouir de tous les trophées de sa victoire. Tel est l'homme, tel est l'abus qu'il fait du bien le plus précieux. Il se brûle au flambeau qui devait l'éclairer ; alors il est l'instrument aveugle de ceux qui font retentir à ses oreilles les mots auxquels il s'est dit qu'il ne pourrait pas résister. Les factieux qui ont su exalter son ame égarée, ne négligent aucun moyen de satisfaire et de prolonger son ivresse. Les esprits tendraient-ils à se rapprocher que, pour alimenter le feu de la discorde, les chefs changeraient de parti. « Si les Guises se faisaient protestants, disait un protestant célèbre, il faudrait bien nous faire catholiques. » — Et cependant, mes bien-aimés, c'est trop souvent à ces chefs trompeurs et versatiles que nous nous attachons, en épousant leur variable croyance. C'est ainsi que la diversité de sentiment est la première cause de tous les malheurs.

PRIÈRE.

SEIGNEUR, inspirez-moi plus que jamais un attachement inviolable aux enseignements de votre Epouse; que rien au monde ne m'en éloigne, pour errer ensuite misérablement à tout vent de doctrine. *Ne circumferamur omni vento doctrinæ. Ad Ephesios. IV. y. 14.*

CHAPITRE QUATRIÈME.

ZÈLE POUR RAMENER A LA VÉRITÉ, QUI EST LE CENTRE DU BONHEUR, LES ENNEMIS DE LA FOI ET DE LA VERTU.

« Le commandement que je vous donne est de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés. » (*St. Jean, XV. §. 12.*)

« Que chacun ait pour son prochain une affection, une tendresse vraiment fraternelle; prévenez-vous les uns les autres par des témoignages d'honneur et de déférence. » (*Aux Romains, XII. §. 10.*)

« Que, pratiquant la vérité de l'Evangile par le motif de la charité, nous croissions en toutes choses dans Jésus-Christ, qui est notre chef et notre tête. » (*Aux Ephésiens, IV. §. 15.*)

« Si donc il y a quelque consolation que je puisse attendre de vous en Jésus-Christ, s'il y a quelque douceur et quelque soulagement que je puisse trouver dans la charité qu'il vous inspire, s'il y a quelque union entre vous dans la participation d'un même esprit que Dieu nous a donné; s'il y a dans vos cœurs quelque tendresse et quelque compassion pour moi, rendez ma joie pleine et entière, étant tous parfaitement unis ensemble, n'ayant tous qu'un même amour, une même ame, et les mêmes sentiments: ne faites rien par un esprit de contention, ou de vaine gloire.... que chacun ait égard,

non-seulement à ses propres intérêts, mais aussi à ceux des autres. » (*Aux Philippiens*, II. §. 1, 2, 3, 4.)

Paragraphe I. — *Comment on doit chercher à ramener les hommes qui sont dans l'égarement.*

CHRÉTIENS, qui, égarés par vos passions, avez foulé aux pieds les titres augustes de votre régénération spirituelle, pécheurs bien-aimés, daignez m'entendre. Vos maux sont affreux, votre infortune est extrême : qu'y a-t-il que l'amour, le pur et saint amour que la Religion donne à mon cœur pour vos personnes, ne doive pas m'inspirer? cependant ne vous défiez pas du zèle qui me consume : si l'on peut presser les conversions, en prenant le soin d'en écarter adroitement les obstacles, il serait odieux d'aller jusqu'à la contrainte, il serait cruel et barbare d'aller jusqu'à la tyrannie. Chers amis, ne craignez pas ces violences : jamais le chrétien ne doit oublier qu'il est votre frère ; l'enfant de l'Eglise, qui est votre mère et la sienne, ne doit agir que par son esprit sage et modéré, ne chercher que sa céleste mansuétude. Illustre pontife, saint Grégoire le Grand, tu nous a montré la voie. Les Juifs de la ville de Cagliari viennent se plaindre à Rome de ce que l'un d'eux, converti nouvellement, s'est emparé de leur

synagogue ; dès le lendemain de son baptême ; le père des chrétiens blâme cette ferveur inconsidérée ; il n'hésite point à faire ôter de ce lieu la croix et l'image de la sainte Vierge qu'on y avait déjà mises , et à rendre l'édifice aux Juifs , après l'avoir rétabli dans son premier état. — « Il faut , écrit-il à l'évêque Janvier , user avec eux d'une modération qui les attire en les édifiant , et non d'une impétuosité qui les révolte en les contraignant , puisqu'il est écrit : *Je vous offrirai un sacrifice volontaire.* C'est par les exhortations et l'édification de la Charité qu'il faut gagner les infidèles à la Religion chrétienne , et non pas les éloigner par les menaces et par la terreur. »

PRIÈRE.

TOUJOURS uni sincèrement à vous , mon Seigneur et mon Dieu , faites que je ramène dans votre sein quelqu'un de mes frères égarés , en devenant pour lui un apôtre de paix , de douceur et de miséricorde.

Paragraphe II. — *Ce qui rend inefficaces tant de conversions.*

INTÉRESSANTS et malheureux amis , déplorables victimes de vos passions , ô pécheurs ! j'oseraï vous parler encore : l'amour rend hardi , téméraire. Parmi vous , il en est qui se proposent de revenir à notre cher et

commun Maître ; il font quelques pas , ils avancent encore ; mais bientôt ils reculent. D'où naît cette étrange faiblesse ? Hélas ! la cause n'en est pas difficile à saisir. Quand on en est venu jusqu'à se faire illusion sur le mal qu'on se permet , jusqu'à penser qu'on peut se relâcher impunément sur les obligations les plus précises et les plus importantes , quand le relâchement croit trouver sa justification dans quelques probabilités , dans quelques fausses maximes , dans les usages et les exemples communs , alors tous les moyens ordinaires de conversion deviennent comme inefficaces. Comment serait-on touché d'avoir violé une loi qu'on se flatte d'accomplir selon ses forces ? Par où le repentir entrerait-il dans un cœur qui ne veut pas convenir qu'il est coupable ? et comment serait-il frappé de la terreur du châtiment qu'il ne croit pas mériter ? Réflexions trop alarmantes ! elles nous conduisent à saisir ce qui rend le ministère de la prédication si stérile. On reconnaît sans peine que les mœurs des chrétiens d'aujourd'hui sont fort différentes de celles des premiers disciples ; on avoue que , suivant les préceptes de l'Evangile , on aurait beaucoup de réforme à faire dans sa conduite ; mais on se dit que ces préceptes ne doivent pas être pris à la rigueur ; on cherche à les concilier avec les passions qu'ils interdisent ;

on s'imaginè qu'avec une probité plus scrupuleuse, on serait la dupe des cupidités et de la mauvaise foi des autres, qu'il faut, après tout, s'accommoder aux temps, vivre avec les hommes comme les hommes vivent, suivre le torrent des usages et de la coutume : c'est-à-dire que nos actions n'auraient plus de lois immuables, et qu'il faudrait que Dieu, toujours le même, cessât d'être juste, à proportion qu'il nous plairait de l'être moins, ou que de faux intérêts viendraient nous persuader que nous le pouvons impunément. Quelle honteuse dépravation ! quel étonnant renversement d'idées !

Le savant et illustre Odon pensa et agit bien différemment ! Un jour qu'il expliquait un endroit de Boëce où il s'agit du libre-arbitre, il se souvint qu'il avait un traité de saint Augustin sur cette matière, et le fit apporter aussitôt ; à peine en eut-il lu quelques pages, qu'il fut tout pénétré de la sainte onction qu'elles respiraient. — « Hélas ! s'écria-t-il, que cette sainte éloquence est différente de notre verbiage et de nos vaines pensées ! Etourdis par le bruit de mots sans objet, et par l'éclat d'une gloire périssable, nous négligeons l'aliment de l'ame, et nous nous consumons de travaux qui nous rendent indignes de la gloire éternelle. » Après ces paroles, il se leva, fondant en larmes,

et alla prier à l'église ; ses disciples le suivirent avec un étonnement que partagea bientôt toute la ville. Odon soutint cette première démarche par un redoublement continual de piété : il cessa peu à peu ses leçons ; il était fort assidu dans les églises ; distribuait, en toute rencontre, son bien aux malheureux, principalement aux pauvres clercs, et jeûnait si rigoureusement, que souvent il ne mangeait pas deux onces de pain par jour. Ayant pris enfin la résolution de se donner entièrement à Dieu avec quatre de ses amis, ils se retirèrent hors de la ville dans une petite église qui restait d'une ancienne abbaye ruinée par les barbares ; ils y prirent l'habit de chanoines réguliers, et, quelques années après, y rétablirent la vie monastique. Odon fut élevé, dans la suite, sur le siège de Cambrai, où ses vertus brillèrent avec tant d'éclat, qu'après sa mort, on lui donna le titre de bienheureux.

PRIÈRE.

SEIGNEUR, accordez à votre enfant malheureux la grâce de revenir à vous de toute la force, de toute l'énergie de ses sentiments : je vous en conjure, que mon retour soit entier et parfait, que je ne vive plus que de mes larmes, de mes regrets et de mon amour.

Paragraphe III. — *Secrets de la divine Providence, soit pour le rappel des pécheurs, soit pour le salut des infidèles.*

BIENFAISANT auteur de tous les dons, source ineffable du salut des hommes, ô mon Dieu ! que ne faites-vous point pour ramener les uns, pour éclairer les autres ? Venez ici en témoignage, vous, heureux Hilaire, vous aussi, jeune et admirable Coréen.

Saint Honorat, qui avait quitté son pays pour suivre Jésus-Christ dans la solitude de Lérins, fut l'instrument dont Dieu se servit pour convertir Hilaire : ce saint homme l'avait toujours aimé, et il crut ne pouvoir mieux lui témoigner son estime et son amitié, qu'en s'efforçant de le gagner à Jésus-Christ. Ayant donc appris que son ami était élevé aux dignités du siècle, et que son cœur se laissait séduire par les honneurs qui les accompagnent, il quitta sa retraite pour un temps, alla trouver Hilaire, et tâcha de le toucher par les paroles les plus tendres, par les exhortations les plus vives, et par les raisons les plus puissantes, dont il s'était servi lui-même autrefois pour s'animer à renoncer au monde. — « Pendant combien de temps, dit saint Hilaire, cet ami véritable versa-t-il des torrents de larmes, pour amollir ma dureté ! Combien de fois m'a-t-il

embrassé avec l'affection la plus vive, pour obtenir de moi que je voulusse me sauver ! Cependant je remportais alors sur lui une malheureuse victoire. » — Honorat, voyant que la douceur présente des faux biens flattait encore son ami, et l'empêchait de goûter la solidité de ceux que nous espérons dans le ciel, eut recours à la prière, son refuge ordinaire. — « Hé bien, dit-il à Hilaire, j'obtiendrai de Dieu ce que vous ne voulez pas m'accorder. » — Après ces paroles, ils se séparèrent. Hilaire, réfléchissant sur ce qu'Honorat venait de lui dire, ne tarda pas à être agité par un grand nombre de pensées. — « D'un côté, dit-il, je voyais le Seigneur qui m'appelait; d'un autre, le monde qui me présentait ses plaisirs et ses charmes séducteurs : combien de fois voulais-je, ne voulais-je pas une même chose ! Mais enfin Jésus-Christ agit en moi, et trois jours après qu'Honorat m'eut quitté, la miséricorde de Dieu, sollicitée par ses prières, subjuga mon ame rebelle. » — Il alla chercher lui-même saint Honorat : il était aussi humilié que son ami l'avait laissé fier et superbe ; il l'aborda, non en contradicteur qui veut encore trouver des prétextes pour différer sa conversion, mais en suppliant qui reconnaît les miséricordes du Tout-Puissant, et qui ne veut que les oublier et les suivre.

Voilà, mon Dieu, vos aimables et ingénieuses ressources, pour ramener l'ame égarée dans les sentiers de la vertu : votre grâce est-elle moins heureuse pour éclairer l'esprit et pour toucher le cœur de l'infidèle ? Un jeune habitant de la Corée, nommé Caïe, sentit, dès sa première enfance, un désir passionné du vrai bonheur, et d'un bonheur qui n'eut jamais de fin : il pensa fortement aux moyens d'atteindre à la possession de ce qu'il désirait. Pour y parvenir, il se retira dans une solitude, où il demeura long-temps, sans autre habitation qu'une grotte : là, il menait une vie très-innocente et même très-austère, s'abstenant de tout ce qui n'était pas de nécessité absolue, et cherchant sans cesse les moyens de parvenir au vrai bonheur. Une nuit qu'il s'était endormi l'esprit tout occupé de l'objet de ses désirs, un homme, dont l'aspect avait quelque chose de divin, lui apparut, l'encouragea et lui promit que l'année suivante il arriverait au terme de ses vœux. L'année n'était pas révolue, que les Japonais entrèrent en armes dans la Corée, et le firent esclave. Le vaisseau qui le transportait au Japon, ayant fait naufrage, il fut jeté sur la côte, sans son maître qui périt vraisemblablement : au moins le captif recouvra-t-il sa liberté. Dès qu'il se vit libre, il prit le chemin de Méaco, et se retira dans un monastère

de Bonzes fort renommés, parmi lesquels il se promettait de trouver ce qu'il cherchait depuis si long-temps. Il n'y fit pas un long séjour sans s'apercevoir de son erreur, ce qui lui causa tant de chagrin, qu'il en tomba malade. Il n'était pas encore guéri, qu'il abandonna cette maison ; et, le jour même de sa sortie, il rencontra un chrétien, auquel il fit le récit de ses peines et de ses aventures ; celui-ci le conduisit aussitôt à des missionnaires qui lui donnèrent connaissance de nos saints mystères. Comme il cherchait sincèrement la vérité, Caïe la goûta dès qu'on la lui eut fait connaître, et demanda le baptême. Pendant qu'on l'instruisait, un des missionnaires lui ayant montré un tableau de notre Seigneur, — « O mon Père ! s'écria-t-il, voilà celui que j'ai vu dans ma caverne, et qui m'a promis l'heureux sort où je touche enfin. » — Il n'y a point de vertu dont cette ame, marquée de signes si frappants de prédestination, ne donnât des exemples admirables. Ce jeune néophyte s'attacha aux prêtres qui l'avaient instruit, les accompagna, comme catéchiste, dans leurs courses les plus pénibles et les plus périlleuses, fut enfin arrêté, et brûlé à petit feu, pour son attachement à la foi.

PRIÈRE.

Mon Dieu, faites-moi la grâce de sentir et de

reconnaitre tous les jours de ma vie, le double bienfait que je dois à votre infinie bonté : celui d'avoir arraché mes pères à leurs erreurs, celui de m'avoir arraché moi-même à mes iniquités.

—

Paragraphe IV. — Touche victorieuse de la grâce dans le cœur du pécheur.

QU'ELLE est donc belle et touchante, ô mon Dieu ! l'histoire de vos miséricordes sur les hommes ! les raconter, c'est chanter le cantique de reconnaissance et d'amour qui vous est dû comme au bienfaiteur de tout ce qui respire ! vous qui marchez dans les voies de l'erreur, et vous qui vous abandonnez à vos penchants criminels, prêtez, au récit d'un missionnaire, une oreille bienveillante. Voilà ce qu'il rapporte : — « J'avais, pour compagnon et pour guide, un Copte nommé Victor, orfèvre de profession ; il était fort instruit dans son culte, mais très-attaché aux erreurs de sa secte. Pendant la route, je les combattais de mon mieux. Tous mes entretiens avec lui étaient de continues instructions, mais je n'en voyais aucun fruit : le moment où Dieu voulait le produire n'était pas encore venu. Il vint enfin ce moment que je demandais au ciel avec ardeur ! Pendant que je faisais une de mes instructions au bon peuple de Quassr, le Seigneur parla en même temps au cœur de

Victor ; sa parole fut un rayon de lumière, qui dissipa les ténèbres dont il était aveuglé. Le soir, il me vint trouver, et m'embrassant : — Il faut que je me rende, me dit-il, mon cher Père ; l'instruction que vous venez de faire m'a pleinement convaincu ; je me trouve comme un homme qui sort d'un cachot profond, et qui voit le jour : me voilà prêt à professer la vérité que vous m'avez enseignée, et à condamner les fausses opinions dans lesquelles j'avais été élevé, et auxquelles j'étais si fort attaché. Je laisse à penser quelle fut la joie que je ressentis dans ce moment ; je l'embrassai de bon cœur. Mais à peine imagineriez-vous, mon Père, ajouta-t-il, comment s'est opéré en moi cet heureux changement ? Pendant que vous instruisez les habitants de ce bourg, je remarquais sur leurs visages qu'ils étaient touchés de ce que vous disiez, et j'ai cru entendre une voix intérieure qui me parlait ainsi : — Toi seul as le cœur plus dur qu'une pierre. Cette parole m'a aussitôt atterré, et cette confusion a opéré mon changement. Recevez donc, avant que de sortir de ce bourg, recevez, mon Père, mon abjuration. — J'admirai la conduite de Dieu sur ce jeune artiste. Ne pouvant douter de la sincérité de ses sentiments, je lui dis, comme saint Philippe à l'Eunuque de la reine Candace : — Si vous le voulez de tout

votre cœur, je ne vois rien qui puisse mettre obstacle à votre résolution. Je lui fis faire publiquement l'abjuration de ses erreurs, et dès-lors il professa la Religion catholique romaine. Je partis avec mon nouveau disciple, bien content de mon séjour dans le bourg de Quassr. Le reste de mon voyage, j'eus tout le temps de le bien affermir dans l'état heureux où le ciel venait de le placer.»

Grâces immortelles au Dieu, Sauveur du Copte égaré ! que des actions de grâces non moins vives, soient aussi rendues au Dieu Sauveur du mauvais catholique. Jean Colombin, noble Siennois, avait occupé la dignité de Gonfalonier, la première de sa république ; alors il ne se faisait remarquer que par un entier oubli des lois de la probité, un emportement fougueux dans tous ses désirs, et une soif de l'or qui le faisait user indistinctement de toutes les voies propres à grossir sa fortune. Un jour, qu'au sortir du sénat, il ne trouva pas son dîner prêt, il s'emporta contre ses gens avec la plus grande violence : son épouse, pour lui faire prendre patience, lui donna la Vie des Saints, qu'il jeta d'abord de colère ; puis s'adoucissant tout à coup, il reprit le livre, l'ouvrit au moins pour se distraire, et trouva la pénitence de sainte Marie d'Egypte. Il en fut si touché, qu'il résolut aussitôt de se convertir : il commença dès-lors à faire des

aumônes abondantes, à fréquenter les églises, et à s'appliquer au jeûne ainsi qu'à l'oraison. Sa pieuse épouse, qui priait depuis long-temps pour sa conversion, et qui lui donnait des exemples de vertu, jusque-là sans effets, trouva en lui un maître et un modèle de la perfection évangélique. Il ne coucha plus que sur des planches, ne porta que des habits pauvres, et par-dessous un rude cilice, il fit de sa maison un hôpital pour les pèlerins et pour les malades, qu'il servait de ses mains. Colombin vola bientôt de vertus en vertus, et le ciel, qui les a couronnées, offre sa personne à nos hommages, comme celle d'un bienheureux.

PRIÈRE.

MON Dieu, je n'ai pas perdu ma foi, mais elle est languissante. Daignez la rendre pleine de ferveur; accordez-moi de la vivifier par des œuvres saintes.

Paragraphe V. — *Merveilles de la grâce sur les infidèles, et leur parfaite correspondance.*

MAÎTRE souverain des créatures, oh ! que vous êtes bien le père, l'ami incomparable de la nature humaine ! il n'y a point d'acception de personnes dans votre cœur adorable : il renferme et chérit tous les hommes. Vous manifestez, Seigneur, ce sentiment

aimable dans votre généreuse et ingénieuse pitié pour les infidèles. — Deux chrétiens, Kin et Chim, traversaient une chaîne de montagnes ; ils rencontrèrent sur le chemin un homme tout éploré ; il tenait dans ses bras un petit enfant qui était mourant, et qu'il portait à un temple d'idoles, pour y demander sa guérison. Un de ces deux chrétiens, qui était médecin, considéra attentivement l'enfant, et jugea qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre : il consola le père, et l'entretint du bonheur qu'il pouvait procurer à son fils, s'il consentait qu'on lui administrât le baptême. Pressé par les exhortations du néophyte, le père donna son consentement ; mais leur embarras fut extrême : ils étaient dans un pays aride, et fort éloigné des endroits où l'on pouvait trouver de l'eau. Tout à coup ils voient passer un homme chargé de deux seaux d'eau, et l'enfant est aussitôt baptisé. Celui qui leur avait fourni de l'eau disparut un instant après, sans qu'on pût savoir ni d'où il venait, ni à quel dessein il portait de l'eau dans un lieu aussi désert que celui-là. O providence ! comme tu veilles sur les élus ! Comment répondent à cet amour de prévenance et de préférence les infidèles appelés à la foi, entrés nouvellement dans le sein de la vérité ? Ecouteons un humble et véridique apôtre des chrétiens nouveaux : « Un jeune homme,

qui avait suivi son père à plus de trente lieues de Jartcheou, où les affaires de son commerce demandaient sa présence, vint à l'église, suivant sa coutume, dès le lendemain de son arrivée. Je savais qu'il avait employé à la prière tous ses moments de loisirs ; que, pendant le chemin, c'était son occupation ordinaire, et qu'il avait passé plus de deux mois dans un jeûne continu : je songeais à mettre des bornes à sa ferveur, lorsque, prévoyant ce que j'avais à lui dire, il me prévint, et me répétant le mot d'un saint anachorète, que j'avais rapporté dans un entretien de la retraite. — Je suis déterminé, me dit-il, à faire de la peine à celui qui m'en fait. » — Il voulait parler de son corps. Ecouteons encore l'homme de Dieu s'énonçant sur le caractère de pénitents dignes, quoique néophytes dans la foi, des jours d'or de l'Eglise : — « Dans le sacré tribunal, la plupart fondaient en pleurs, en s'accusant de leurs péchés..... il en était qui comptaient pour rien toutes leurs confessions précédentes, dans la pensée qu'en les faisant, ils n'avaient pas été pénétrés d'une assez vive douleur ; j'en sais plusieurs qui terminaient chaque méditation par de saintes rrigueurs ; j'ai été quelquefois obligé d'en renvoyer de l'église, pour les forcer à prendre un peu de repos. Un de ces servents néophytes, méditant la passion du Sauveur,

aperçut un clou qui sortait d'une planche de son oratoire : dans le dessein d'imiter Jésus-Christ souffrant, il s'appuya la tête si long-temps, et en tant d'endroits sur le clou, qu'il se fit une espèce de couronne : une vive douleur, de même qu'un grand amour, est quelquefois capable de ces sortes d'excès ¹. Je ne pouvais retenir mes larmes, quand je les voyais venir se purifier par le sacrement de la pénitence, pour des fautes très-légères et presque imperceptibles ; ils étaient inconsolables, par exemple, lorsqu'ils avaient donné entrée dans leurs cœurs à quelques légers sentiments de vanité, en expliquant les mystères de la foi à leurs parents ou à leurs amis. Un d'eux me disait avec une simplicité admirable : — On me doit et je souffre beaucoup de ce qu'on ne me paie pas ; mais je ne veux aucun mal à ces débiteurs injustes, depuis que j'ai fait la retraite, je me regarde comme un homme qui se voit déjà mort, et je ne fatigue plus ceux qui me doivent. »

Mais quoi ! des traits aussi frappants de la grâce miséricordieuse de mon Dieu seraient-ils seuls réservés aux bons néophytes dans la foi ! Ces missions nouvelles qui ont lieu sur divers points de notre France, et dans

¹ J'aime à trouver le mot de *pièux excès* ; car si ce qu'opèrent les saints amis de Dieu est toujours admirable, il n'est pas toujours également imitable.

lesquelles les hommes de la droite du Seigneur font éclater tant de zèle, présentent aussi mille preuves attendrissantes de l'inépuisable clémence du Tout-Puissant. Là, des impies insensibles à toutes les avances du Seigneur, pour les ébranler et pour les toucher, forment l'exécutable projet d'aller insulter la croix plantée à la fin des saintes instructions données dans les jours de salut : le plus audacieux s'avance ; mais à peine est-il au pied du calvaire, que, levant les yeux sur l'image du Dieu mort pour sauver les hommes, il entend cette voix secrète retentir dans son cœur : — Et toi aussi, et toi, mon fils, rejetteras-tu donc le prix de mon sang adorable ? — A ces mots atterrants, le coupable est foudroyé, il s'agenouille, pleure, et vole aux genoux d'un ministre sacré faire la paix avec le ciel. Ici, c'en est un autre qui, depuis douze ans, avait fui le tribunal de la réconciliation : il recueille en lui la parole sainte, et bientôt il est converti. Mais huit mois se sont écoulés depuis la mission, son pieux Ananie ne l'a pas encore revu. — Comment, mon fils, lui dit l'homme de Dieu (ce sont les témoins de la conversation qui nous ont raconté le trait), vous n'êtes pas venu vous confesser à Noël, comme je vous l'avais recommandé ? — Mon père, cela ne se pouvait pas. — Pourquoi donc, mon cher ami, avez-vous eu des

occupations extraordinaires ? — Non ; mon Père. — Eh bien ! mon enfant, vous avez donc eu grand tort de tarder jusqu'ici ! — Mais, mon Père, répond le villageois, simple comme les champs qui l'ont vu naître, à Noël, je n'avais pas encore fait un péché depuis la mission : comment serais-je venu ? Vous n'auriez pu me donner l'absolution. — Et l'homme de Dieu, souriant à cette naïve repartie, versa en même temps des larmes de joie.

PRIÈRE.

SEIGNEUR, accordez-moi une douleur vive et profonde, parce que je me trouve, moi, l'un des fils ainés de votre épouse, moins zélé, moins fervent que vos saints Néophytes.

—

Paragraphe VI. — *Admirables moyens de la Providence pour faire connaître aux hérétiques et aux infidèles les vérités évangéliques.*

O EGLISE ! ma tendre et vénérable mère ! vous l'organe infaillible de la vérité, vous la fidèle imitatrice de l'amour de votre adorable époux pour toutes les créatures, permettez à votre fils d'épancher son cœur dans votre sein si miséricordieux et si tendre : Ah ! combien m'afflige le triste sort de ceux qui sont assis dans l'ombre de la mort, parce

qu'ils sont nés, ou dans les communions depuis long-temps dissidentes, ou dans les pays qui n'ont pas encore reçu l'Evangile; sont-ils tous dévoués à cette perte éternelle? Sainte Eglise, permettez à votre fils d'adresser, sinon à tous vos docteurs, du moins à ceux-là qui, plus amèrement touchés des maux de leurs frères, auraient humblement présenté une opinion moins sévère, et que vous n'auriez pas frappés de vos anathèmes, la question suivante: Les membres des diverses communions séparées de l'Eglise catholique sont-ils tous également hors des voies du salut? — « Mon fils, me répondent ces amis de Dieu, ces pieux enfants de l'Eglise, plus celui qui est dans le sein de l'épouse du Verbe consubstantiel, examine et approfondit les faits qui fondent la croyance qu'il a reçue dès l'enfance, plus il se convainc et se persuade que ces faits sont vrais, incontestables. Il n'en est pas de même des communions séparées de l'Eglise catholique: les faits qui les concernent doivent les faire abandonner. Il est vrai que ces faits ne sont pas connus de tous ceux qui sont du corps de ces communions; cette connaissance étant même impossible à tous les enfants qui y sont baptisés, et qui n'ont pas encore atteint l'usage de la raison, aussi bien qu'à plusieurs personnes simples, dont Dieu sait le nombre, tous les enfants et les

personnes simples ne participent, ni à l'hérésie, ni au schisme : ils en sont excusés par leur ignorance invincible de l'état des choses, et l'on ne doit pas les regarder comme n'appartenant pas à l'Eglise, hors de laquelle il n'y a point de salut. Les enfants n'ayant pas encore perdu la grâce reçue dans le baptême, sont indubitablement de l'ame de l'Eglise; c'est-à-dire qu'ils lui sont unis par la foi, l'espérance et la charité habituelles. Il nous semble que les simples peuvent avoir conservé la même grâce ; il peuvent, dans plusieurs de ces communions, être instruits des différentes vérités de foi qu'on y a retenues ; ils peuvent les croire sincèrement ; ils peuvent, avec le secours de la grâce, mener une vie pure et innocente ; Dieu ne leur impute pas des erreurs auxquelles ils sont attachés par une ignorance invincible : ils peuvent donc appartenir aussi à l'ame de l'Eglise, avoir la foi, l'espérance, la charité. Tous ces enfants et ces simples doivent leur salut à l'Eglise catholique qu'ils ne connaissent pas : car c'est d'elle que viennent ces vérités salutaires, aussi bien que le baptême, que les sectes ont conservé en se séparant d'elle, et pourvu que, dans les cérémonies, elles l'administrent suivant ses formes essentielles, ces simples et ces enfants ont reçu de ces sectes immédiatement et le sacrement et les vérités,

et ces sectes les tenaient de l'Eglise, à qui le Verbe incarné a confié l'administration des sacrements et le dépôt de la foi. Mais si l'ignorance invincible de l'état des communions où ils vivent, excuse ces simples et ces enfants, il n'en est pas moins certain qu'un membre, quel qu'il soit, d'une communion séparée de l'Eglise catholique, ne peut venir à connaître les faits qui la concernent, et spécialement à remonter à son origine, qu'il ne soit obligé de condamner les auteurs de la séparation, comme des novateurs qui ont abandonné la foi en s'érigent sans vocation, sans mission légitime, en envoyés de Dieu, et de se hâter de se réunir au corps de l'Eglise que Jésus-Christ a fondée. »

O mère de tous les chrétiens, ces enfants qui t'appartiennent sans te connaître, doivent leur salut à tes vérités qu'ils croient, et qu'ils pratiquent; mais, hélas! comment pourraient atteindre à la connaissance de la vérité, ces peuples malheureux chez lesquels n'a pas encore pénétré la bienfaisante lumière de l'Evangile! Ici, ma mère, il me semble que, pour adoucir ma douleur, tu laisses des amis de Dieu, qui vivent sous tes lois et dans ta communion, me répondre: « Mon fils, par les opérations intimes de l'amour universel de Dieu pour le monde, opérations qui te sont cachées, ces infidèles peuvent connaître et observer la loi naturelle:

de sorte que s'ils faisaient, comme ils le peuvent, usage des grâces intrinséquement surnaturelles que leur donne, en cette vue, le père si bon, si excellent de tous les hommes, il se servirait d'autres moyens qui lui sont connus, qu'il a dans son pouvoir, pour leur manifester la révélation chrétienne. Tu dois même, cher fils, déduire de la doctrine révélée, que si quelqu'un, parmi les infidèles, se servait des moyens intrinséquement surnaturels, et mérités par Jésus-Christ, que Dieu donne pour accomplir les devoirs de la loi et de la religion naturelle, alors, par sa providence admirable en ses ressources, il lui accorderait le don de la foi, nécessaire à tous, sans exception, pour parvenir au salut. » — Bienfaiteur infini de tous les hommes, ô mon Dieu ! je ne m'étonne plus des voies admirables par lesquelles vous dessillez les yeux des infidèles. Un apôtre des chrétiens nouvelles écrit : « La Providence m'adressa un vieillard âgé de 68 ans, et qui était plein de force et de vivacité, la seule curiosité l'avait conduit à l'église : il souhaitait avec passion de voir un Européen, et, comme la porte était entr'ouverte, il cherchait à me rencontrer des yeux. Un catéchiste l'aperçut et l'invita honnêtement à entrer ; je le reçus avec amitié, et je lui laissai tout le temps de me contempler à loisir ; je l'entretins ensuite des vérités de

la Religion ; il les goûta : je sentis même qu'il avait un autre maître qui l'instruisait au fond du cœur. Il vint me revoir le lendemain ; et le troisième jour , il m'amena un de ses amis qui revenait de la campagne , auquel il voulait , me disait-il , faire part du trésor qu'il avait découvert. Mon bon vieillard , de retour à son village , en devint , pour ainsi dire , l'apôtre : il enseigna à ses concitoyens les vérités qu'il venait d'apprendre , et plusieurs ne demandent maintenant qu'à être instruits. C'est dans ces occasions que je voudrais , s'il m'était possible , me multiplier moi-même ; du moins si j'avais trois ou quatre catéchistes de plus , combien d'âmes ne gagnerais-je pas à Jésus-Christ ! ce même vieillard m'apporta quelques jours après un sac rempli d'idoles , dont quelques-unes étaient de prix : elles furent mises en pièces et jetées au feu. Je le baptisai ensuite , ainsi que plusieurs personnes qui travaillent dans sa maison , et qui ont été touchées de ses instructions et de son exemple. »

PRIÈRE.

SEIGNEUR , daignez m'accorder la grâce de comparer souvent mon sort avec celui des infidèles et des errants , afin que le contraste m'inspire le courage d'une fidélité sans bornes à votre Eglise , et le sentiment d'une inexprimable reconnaissance de vos bienfaits.

Paragraphe VII. — Que deviennent les enfants morts sans baptême ; quels beaux sentiments ce sacrement donne aux Néophytes dans la foi.

HOMMES de la droite du Très-Haut, amis d'un Dieu qui n'est que bonté, qu'amour et que miséricorde, pardonnez-moi de vous confier mes inquiétudes. Hélas ! je gémis si profondément sur le sort des enfants décédés sans baptême ! Que deviennent ces innocentes créatures ? « Mon fils, répondez-vous, il est dans l'Eglise une opinion que tout fidèle a la liberté d'adopter, et qui dissipe tout ce que cette matière pouvait offrir de trop effrayant à l'imagination. On n'est point sujet à la peine des sens à cause du seul péché d'origine ; on n'est que privé de la vision intuitive, qui est un don gratuit, surnaturel, auquel les créatures intelligentes n'ont de leur nature aucun droit. Saint Augustin s'énonce ainsi, dans l'un des ouvrages qu'il a travaillés avec le plus de soin, le cinquième de ses livres contre le dangereux sectaire Julien d'Eclane. » — « Non, je ne dis pas que les enfants morts sans baptême doivent subir une si grande peine, qu'il leur eût été plus avantageux de n'être point nés ; je n'oserais soutenir qu'il leur fût plus expédition de n'être point du tout, que d'être là où ils sont. » — « Il ne

les condamne point aux flammes éternelles ; comme les adultes réprouvés , pour qui le Sauveur , à cause de cet affreux châtiment , dit qu'il serait plus avantageux de n'avoir jamais existé. Contente-toi d'adopter cette opinion moins rigoureuse de plusieurs saints docteurs , si conforme au cœur de ton bon Maitre , et ne cherche pas à sonder ses impénétrables décrets . »

O saint baptême , bienheureux ceux qui conservent tes fruits ! Un jeune Bachelier nommé Van , du district de la ville de Fon-Gange , dans la province de Kiang-Nang , s'étant fait médecin , entend parler de la Religion chrétienne , ouvre peu à peu les yeux à la lumière , se sent le cœur touché de Dieu , reçoit le baptême et le nom de Matthieu. Une charge considérable de Mandarin vient à vaquer : quatre sujets , parmi lesquels Matthieu se trouve , sont proposés à l'empereur de la Chine. Le prince interroge Matthieu sur son âge , sur ses services , et le jeune aspirant répond avec une grande présence d'esprit. Tout à coup l'empereur change de ton , prend un air sévère , et lui dit : — « J'ai appris que tu es chrétien , cela est-il vrai ? » — Le néophyte répond sans hésiter , et le prince réplique : — « Tu as perdu l'esprit , tu ne sais ce que tu fais. — Cette loi est sainte , dit Matthieu , elle nous enseigne l'obéissance et la pratique de toutes

les vertus. » — Au sortir de l'audience , les courtisans font de grands reproches à Matthieu et lui représentent que la tête lui a tourné, qu'il vient de perdre sa fortune. « Si je ne passe aucun jour , leur répondit-il , sans vous presser d'embrasser le Christianisme , comment aurais-je pu déguiser mes sentiments et nier à l'empereur que je suis chrétien ? » — Le lendemain , on annonce à Matthieu que l'empereur l'a nommé , et il répond : — « Ne vous l'avais-je pas bien dit que le Seigneur du ciel me protégerait ; et vous ne voulez pas me croire , lorsque je vous exhorte à embrasser sa loi . »

L'apôtre d'une chrétienté nouvelle écrit : « Un négociant vint , il y a environ deux ans , chez un de nos chrétiens , bon catéchiste et très-zélé , appelé Paul Hoang. Ce négociant demeurait à sept ou huit lieues de distance , et ne faisait ce voyage que par occasion. Le Chrétien s'entretenant avec lui , et lui trouvant quelques dispositions favorables à recevoir l'Evangile , l'instruisit des choses essentielles et lui donna le petit livre des prières et un catéchisme. Comme il ne put le retenir que peu de jours , et qu'il ne le connaissait point assez , il ne lui parla ni des missionnaires , ni du baptême. Il y a quatre à cinq mois que le négociant est revenu chez la veuve de Paul Hoang , mort depuis peu. Ce jour-là même j'étais

sorti de chez cette veuve ; pour aller à huit lieues dans la chrétienté suivante. Cette femme le reconnut, et lui demanda s'il avait oublié la doctrine que son époux lui avait autrefois prêchée ? Il lui répondit que non-seulement lui, mais son père, sa mère, son épouse et ses enfants étaient tous Chrétiens ; qu'en retournant chez lui, il les avait, avec la grâce de Dieu, convertis tous à la foi. Cette Chrétienne, charmée de sa simplicité, lui parla des missionnaires, du baptême, et des autres mystères qu'on cache aux catéchumènes. Il vint en grande hâte me trouver ; ne pouvant absolument retourner sur mes pas, j'envoyai, après l'avoir baptisé, un catéchiste dans la famille, pour ondoyer les enfants, et disposer au baptême les adultes, les réservant à ma première visite. Par le zèle de ce bon négociant, et par ce qu'il m'a dit, je juge que sa famille est très-fervente. »

PRIÈRE.

O mon Dieu ! je vous demande la grâce de me rappeler et les engagements sacrés et les précieuses faveurs de mon baptême, toutes les fois qu'il s'agira d'énoncer ou de défendre ma foi.

Paragraphe VIII. — *Merveilleux effets du sacrement de baptême ; respect que doivent inspirer ceux qui l'ont reçu.*

DÉJA, mon Dieu, j'ai retracé les fruits inestimables produits par le premier de vos sacrements, par celui qui nous place dans le rang honorable de vos enfants chéris ; mais le sujet est si abondant, qu'il n'est point à craindre qu'on l'épuise : plus j'admirerai la source et le principe de vos plus grands bienfaits, plus mon cœur s'animera d'une tendre et vive gratitude. Ecouteons le récit d'un humble et fervent missionnaire ; il écrivait : « Il est impossible de n'être pas touché des miracles sensibles que la grâce opère dans certaines ames ; j'en ai fait depuis peu l'expérience ; en conférant le baptême à un pauvre artisan, homme grossier, d'un naturel dur, et qui avait je ne sais quoi de féroce. Je n'aurais jamais cru trouver tant de lumières, ni de si tendres sentiments pour Dieu, dans un homme de ce caractère. Je l'avais conduit à l'église où je le laissai seul pendant quelque temps pour se préparer à recevoir le baptême. Quand je revins pour commencer la cérémonie, il était prosterné au pied de l'autel, le visage baigné de larmes, il ne me répondit que par des paroles

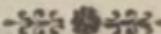
entremêlées de soupirs et de sanglots; ce spectacle m'attendrit, et les chrétiens qui m'accompagnaient en furent si frappés, qu'ils lui donnèrent le surnom de *Contrit*. Quand la cérémonie fut achevée, un d'eux l'aborda, pour le prier de lui communiquer les saintes pensées qui lui avaient fait répandre tant de larmes. Trois vues différentes, répondit-il, m'ont pénétré de douleur: la vue de mes péchés que Dieu voulait bien me pardonner; la vue des flammes de l'enfer que les eaux du baptême allaient éteindre; la vue de Jésus-Christ étendu sur une croix, qui me délivrait, par ses douleurs, des peines éternelles. J'avais compassion de moi, ajouta-t-il, j'avais compassion de Jésus-Christ. » — Il n'y a certainement que la grâce qui ait pu produire, dans le cœur de ce catéchumène, une dévotion aussi affectueuse que celle qu'il fit paraître, mais l'Esprit saint souffle où il veut, et il sait, quand il lui plaît, amollir les cœurs les plus insensibles.

C'est à cette grâce, si puissante par son onction ineffable dans les ames qui la reçoivent avec des intentions pures et saintes, que sont dus les prodiges de dévouement et d'héroïsme des anciens chrétiens, qui ne le devenaient qu'après une longue et admirable préparation. Le juge demandait aux saints martyrs, Saturnin et Datif, placés

sur le chevalet, pourquoi, malgré la défense de l'empereur, ils osaient tenir des assemblées? « C'est, répondirent-ils, que le Dimanche est, parmi nous, d'une obligation indispensable; manquer de le célébrer, serait, pour nous, un crime: nous remplissons ce devoir le mieux qu'il nous est possible. Jamais nous ne manquons à l'assemblée; enfin nous gardons les commandements de Dieu, notre fidélité dût-elle nous coûter la vie. » Faut-il donc s'étonner du profond respect qu'inspirent les chrétiens vraiment dignes de ce nom! il ne reste plus d'eux, sur la terre, que des cendres, et on leur porte une inexprimable vénération. « Les tombeaux de ceux qui ont servi Jésus-Christ, disait saint Chrysostôme, l'emportent sur les palais des rois, non par la grandeur et la magnificence des bâtiments; mais en des choses infiniment plus importantes, et nommément par la multitude de ceux que la piété y attire. L'empereur, quoique revêtu de la pourpre, vient les visiter et les honorer par un respectueux baiser. Humblement prosterné, il invoque les martyrs et les conjure de prier Dieu pour lui: enfin celui qui porte le diadème regarde comme une grande faveur du ciel, d'avoir pour protecteur un pécheur et un faiseur de tentes, et il sollicite cet avantage avec la plus vive instance. »

PRIÈRE.

O mon Dieu ! je vous en conjure, que désormais rien à mes yeux n'égale la beauté et la gloire du titre de chrétien ; que toujours je l'honneur, et par les sentiments de ma foi, et par les œuvres de ma vie.



CHAPITRE CINQUIÈME.

RESPECT POUR LES CHOSES SAINTES.

Le langage de l'Eglise n'est pas changé depuis le temps où ses fondateurs exhortaient les fidèles à ne pas croire à tout esprit, mais à considérer ceux qui viennent de Dieu, à tout examiner, et à ne retenir que ce qui est bon. L'Esprit saint loue les premiers fidèles de Bérée de leur assiduité à méditer les Ecritures, pour voir si ce qu'on leur annonçait était véritable. La loi ne doit point interdire la discussion de ses préceptes; elle doit compte de ses motifs à ceux dont elle exige l'obéissance.... mais cet examen, que la Religion permet et même recommande, a ses règles et ses bornes.... il doit être fait dans un esprit de sincérité, dans la vue de connaître la vérité, et en disposition à la suivre.... La nuée brillante qui éclaire Israël.... ne présente à l'infidèle Egyptien qu'un nuage épais.... Une autre règle essentielle de cet examen, c'est qu'il soit renfermé dans de justes bornes.... Assuré d'avoir entendu la voix divine, il ne me reste plus rien à discuter, je n'ai plus qu'à croire.... La raison me conduit au point où finit son domaine, et où commence celui de la révélation.... De nouveaux cieux, une nouvelle terre s'offrent à mes regards. Je vois descendre du haut du ciel une cité resplendissante d'éclat.... c'est la clarté de Dieu même, qui illumine ce séjour : je contemple avec transport ce qu'il

m'est accordé d'en voir; j'adore avec respect ce que mes yeux trop faibles ne peuvent en découvrir; elles me seront montrées un jour ces merveilles maintenant cachées à ma foi. » (*Explication des Evangiles des Dimanches, par Mgr. l'Evêque de Langres, tome second.*)

—

Paragraphe I. — Respecter, adorer et suivre la parole divine.

QU'ILS sont à plaindre, ô mon Dieu ! qu'ils sont malheureux, autant qu'égarés, ces esprits superbes qui, après avoir bu à la source des eaux de votre grâce, viennent se souiller et périr dans les eaux empoisonnées de l'erreur ! Le comte Julien, oncle de l'empereur Julien l'apostat, par une lâche complaisance pour le prince, était devenu apostat lui-même et persécuteur. Il eut un sort effrayant : tout son corps ne parut qu'un ulcère ; l'endroit du siège éprouva une corruption plus profonde, et jetait une si grande quantité de vers qu'on ne pouvait l'épuiser. Pendant quarante jours qu'il vécut en cet état, on lui appliqua des oiseaux cherchés à grands frais, pour attirer au-dehors les insectes dévorants ; mais ils s'enfonçaient d'autant plus, et lui causaient des douleurs affreuses, en lui rongeant les chairs vives. Les excréments lui sortaient par la bouche, et il se faisait horreur à

lui-même. Son épouse, fervente chrétienne, et dont la piété s'était même accrue par la tentation, lui fit reconnaître, dans ce châtiment, la puissance divine de Jésus-Christ, et l'exhorta avec les plus vives instances à se repentir. Touché de ses discours, et plus encore de ses propres souffrances, le malade pria l'empereur de rendre aux fidèles l'église d'Antioche ; mais il ne s'attira que des railleries, et il mourut peu de temps après.

Mon Dieu, la destinée de ce persécuteur de vos amis, ses épouvantables souffrances, son tardif, et peut-être bien lâche repentir, m'inspirent la plus juste frayeur. Pour être inviolablement fidèle à la foi, mon cœur aura une docilité parfaite et tendre à votre ineffable parole ; non-seulement à celle que nos livres sacrés contiennent, mais encore à celle que l'Eglise, ma vénérable mère, a conservée et me présente comme le fruit d'une tradition infaillible. Frères séparés, que je déplore votre sort, et qu'il me coûte de larmes ! Prosterné à vos pieds, je vous conjure d'écouter avec fruit le trait suivant, langage simple et naïf de la vérité. — « Un jour, raconte un religieux écrivain, je me trouvais avec un protestant qui combattait fort éloquemment la nécessité et l'existence d'une tradition divine, telle que l'admet l'Eglise catholique. — Monsieur ne croit donc pas à l'Ecriture sainte, lui dis-je ? —

Eh ! qu'a de commun , me répondit-il , ce livre divin , avec votre fabuleuse tradition ? — Donnez-moi , ajoutai-je , une Ecriture sainte , et je vous montrerai l'essentielle connexion de l'une avec l'autre. — Mon adversaire accepte le défi , et me présente un volume contenant l'Ancien et le Nouveau Testament : je l'ouvre , je le feuillette , j'en parcours rapidement les titres et les matières ; et , le lui rendant avec une indignation simulée : — Je vous demande , Monsieur , lui dis-je , l'Ecriture sainte , et non le livre fabuleux que vous me présentez. — Le livre que je vous présente , réplique le protestant scandalisé de mon propos , est le grand livre des chrétiens , le livre qui renferme l'ancienne et la nouvelle alliance de Dieu avec les hommes. — Et d'où savez-vous , Monsieur , repartis-je à mon tour , que ce livre est l'ouvrage divin dont vous me parlez , et non quelque ouvrage fabuleux , fabriqué anciennement dans la Palestine ou dans la Grèce , à Rome ou à Constantinople ? — D'où je le sais ? réplique le protestant , je le sais par le témoignage infaillible de nos pères qui , de siècle en siècle , nous ont transmis ce livre comme un livre divin. — Eh ! vous admettez donc , lui dis-je , une tradition infaillible , vous qui protestez tout à l'heure contre la nécessité , et contre l'existence d'une tradition infaillible ; vous voyez main-

tenant sur quoi est fondée la conduite de l'Eglise catholique, qui ne reconnaît pour livres divins que ceux qu'elle a reçus comme tels par la tradition, et qui n'explique les livres divins que conformément à la tradition »

PRIÈRE.

O MON Dieu ! mon aimable et adorable Sauveur, l'Eglise me porte dans ses bras, me presse sur son sein, comme une tendre mère, que je vive et que je meure fidèle à la tradition qu'elle m'enseigne, à la divine parole qu'elle me conserve comme un trésor !

—
Paragraphe II. — Respect que doivent nous inspirer et le saint nom de Dieu et les préceptes de l'Eglise.

QUEL profond chagrin, mon Dieu ! accable mon ame, quand j'entends blasphémer votre adorable nom. Quoi ! l'ouvrage de vos mains, votre créature tant aimée, l'homme, formé à votre auguste image, ose bien outrager votre nom, qui pénètre d'effroi les puissances des ténèbres, en même temps qu'il ravit et transporte les fortunés citoyens de la Jérusalem céleste. O cieux ! soyez dans la plus vive surprise ; le seul être véritable, celui qui est le Dieu des dieux, le Tout-Puissant insulté par celui qu'il tira du néant ?

Blasphème abominable ! qui pourrait te bannir à jamais de la bouche et de la pensée des hommes ? Un jour que la reine mère, alors régente, entendit jurer son fils, le jeune Louis XIV, elle le fit mettre en prison dans une chambre, où il fut deux jours sans voir personne. La princesse lui fit tant d'horreur d'un crime qui va insulter Dieu jusques dans le ciel, qu'il n'y est presque jamais retombé depuis ; et, qu'à son exemple, le blasphème a été aboli parmi les courtisans, qui en faisaient alors vanité.

Mais, Seigneur, pour être un vil et odieux blasphémateur, il n'est pas nécessaire d'attaquer votre nom redoutable. Ceux-là ne méritent-ils pas cette infâme dénomination, qui méprisent hautement, qui foulent aux pieds les préceptes solennels, et les grandes observances du Christianisme ? Infortunés, que l'exemple admirable d'une pauvre femme catéchumène, dans les nouvelles chrétientés de la Chine, puisse vous inspirer une confusion salutaire. Écoutons l'homme de Dieu qui arrosait de ses sueurs ce nouveau champ du père de famille, et qui nous raconte le trait avec une naïveté, une candeur si propre à nous donner *confiance*, *assurance* même de la véracité de son récit. — « Il y a quelque temps qu'un jeune enfant orphelin fut obligé de passer plusieurs jours chez des infidèles, dans un endroit où il

n'y a jamais eu de chrétiens : une voisine de cette famille idolâtre, femme de plus de cinquante ans, étant entrée, aperçut cet enfant retiré dans un coin, occupé à réciter ses prières dont elle entendit quelques mots. Quand il eut terminé, elle lui dit qu'elle savait les mêmes prières, et qu'elle était chrétienne. Le petit chrétien fort surpris, lui demande quel est son nom de baptême, et quel missionnaire l'a baptisée ? La pauvre femme ne comprend pas la demande, et des infidèles survenant, en empêchent l'explication. L'enfant étant venu se confesser, me dit ensuite le nom chinois de cette femme, que je ne trouvai point sur mes divers catalogues; alors je le déterminai, en lui promettant quelque objet de piété, à m'amener cette étrangère. Elle me dit qu'à l'âge de quatorze ans, elle avait rencontré, chez son père, un chrétien, qui pendant quelques jours lui avait appris à connaître Dieu et à l'adorer, à réciter les prières, et à retenir de mémoire le petit catéchisme qu'on donne aux cathécumènes. Elle ajouta que, peu de temps après, ayant passé dans la famille de son mari, elle n'avait jamais manqué de réciter, soir et matin, ses prières; qu'elle pensait sans cesse à son créateur, et l'adorait intérieurement. Ce chrétien lui avait parlé de l'abstinence du Vendredi et du Samedi ; se croyant déjà chrétienne, elle

avait jugé cette abstinence comme étant une obligation pour elle : aussi n'y avait-elle jamais manqué ; mais , après le départ du chrétien , s'étant trompée dans son calcul des jours de la semaine , elle gardait deux jours d'abstinence dans l'espace de sept jours. Peut-être qu'à ce compte , son Vendredi ou son Samedi tombait le Dimanche ; mais je crois que Dieu était bien autant honoré de sa simplicité , que de nos jeûnes les plus réguliers. Dans la crainte d'oublier son petit catéchisme , elle l'avait depuis quarante ans récité tous les jours , et n'avait jamais manqué , pendant tout ce temps , à observer , de la loi de Dieu , ce qu'elle en savait. Charmé de son récit , je la fis disposer au baptême , et lui conférai , avec une grande consolation , un sacrement auquel elle avait apporté une disposition si sainte. »

PRIÈRE.

L'INEFFABLE nom de mon Dieu , les augustes préceptes du Christianisme , les vénérables ordonnances de l'Eglise ma mère , voilà trois objets sacrés sur lesquels je vous présente humblement trois demandes , ô mon Seigneur ! Donnez-moi un respectueux amour , pour le premier ; une docilité pleine de foi , pour le second ; un zèle et une ardeur toujours nouvelle , pour le troisième.

Paragraphe III. — *Beaux sentiments qu'inspire au guerrier l'auguste nom du vrai Dieu, qu'inspire au grand du monde un profond respect pour la divinité.*

PARMI VOS généreux disciples, ô mon Dieu ! il n'en est pas un seul qui ne sente le bonheur de vous appartenir, qui n'apprécie la dignité de chrétien, qui ne porte un souverain respect au divin auteur de la loi de grâce et d'amour. Tel fut, chez nos pères, cet illustre guerrier, ce Bayard, que je pourrais nommer le mortel ennemi du jurement, comme il était surnommé *le chevalier sans Peur et sans Reproche*. Il ne jurait jamais, tout accréditée que fût de son temps l'habitude contraire, et il ne souffrait pas qu'on jurât en sa présence. Sur cet article, il semblait oublier la douceur de mœurs, et l'aménité de naturel qui le faisaient rechercher de tout le monde. Ayant un jour entendu deux pages qui profanaient le nom de Dieu, il leur fit une réprimande si forte, qu'un autre officier lui dit, que c'était là peu de chose pour tant de sévérité. — « Qu'appelez-vous peu de chose, reprit Bayard ? non, certes, ce n'est pas peu de chose qu'une telle habitude à cet âge. » — Il était plein de respect pour tout ce qui concernait la religion ; il empêchait de tout son pouvoir qu'on ne profanât les églises, qu'on n'insultât les

prêtres et les religieux. En commençant une expédition, il ne manquait jamais d'implorer les secours du ciel. Après la victoire, ou il se mettait à genoux sur le champ de bataille, ou il se transportait incontinent à l'église, pour remercier Dieu. Dans la chaleur même de l'action, il exhortait les blessés à prendre des sentiments de repentir avant que d'expirer. Après un rude et périlleux combat contre un seigneur espagnol, nommé Alonze de Soto-Mayor, qu'enfin il renversa d'un coup de lance. — « Beau Sire, lui dit-il au même instant, criez merci à Dieu, votre créateur et votre rédempteur, et demandez miséricorde pour vos péchés. » Sa religion et sa bonté d'âme se signalaient principalement à l'égard des pauvres, mais sans nulle ostentation, et souvent même changeant d'habits, afin qu'on ne le reconnût pas, quand il faisait ses aumônes les plus considérables. Il usait principalement de ce pieux artifice, et de toute l'étendue de sa générosité en faveur de ceux qu'un nom connu, et une misère ignorée rendaient plus sensibles à la honte de l'indigence.

Frères bien-aimés, il vous touche et vous intéresse bien sans doute ce vaillant guerrier, plus recommandable encore par ses sentiments religieux que par sa bravoure : mais, hélas ! cette belle âme ne fut pas sans tache ; elle nous présente de grandes fai-

blesses, sur lesquelles l'Eglise doit pleurer. Cherchons parmi les grands du monde un autre modèle dans un homme, dont toutes les pensées, les sentiments, les discours et les œuvres n'aient eu pour but que la gloire de Dieu; et nous le trouvons dans la personne de saint Aelred. Quelle vie fut jamais plus pure! Qui fut plus circonspect dans ses conversations! Les paroles qui sortaient de sa bouche avaient la douceur du miel; son corps était faible et languissant, mais son ame était forte et vigoureuse. Semblable à l'épouse des cantiques, il languissait dans l'attente des biens éternels: son cœur était comme un autel sacré, sur lequel il offrait continuellement à Dieu le feu de son amour, la mortification de sa chair, et l'ardeur de ses désirs: de là cette joie ineffable avec laquelle il louait Dieu..... Il souffrait patiemment ceux qui l'importunaient, et ne se rendait jamais importun à personne. Il écoutait volontiers les autres, et ne se pressait point trop de répondre à ceux qui le consultaient. On ne le vit jamais en colère; ses paroles et ses actions portaient la douce empreinte de l'onction de la grâce et de la paix dont son ame était remplie.

PRIÈRE.

DAIGNEZ, mon Seigneur et mon Dieu, regarder en pitié les besoins de mon ame. Que cette ame,

l'ouvrage cheri de vos mains, n'ait pas seulement un profond respect pour votre auguste nom, qu'elle nourrisse encore en soi un tendre et inviolable amour pour son adorable auteur et son bienfaiteur infini.

—

Paragraphe IV. — *Fruits précieux que produit la dévotion au Très-Saint-Sacrement de l'autel.*

PARMI les choses saintes, ô mon Dieu! dans cette suite de merveilles que votre amour infini pour l'homme a répandues sur la terre, combien je bénis, combien j'adore ce prodige inoui par lequel votre divinité, avec tous ses trésors, repose sur nos autels et dans nos tabernacles. Oh! je ne m'étonne pas, Seigneur, que ceux-là qui reconnaissent le mieux ce trait inconcevable, le dirai-je? de votre miséricordieuse prodigalité, deviennent vos confidents, vos favoris les plus intimes.

Un saint et célèbre religieux avait coutume de venir adorer le Très-Saint-Sacrement, dans toutes les affaires importantes et difficiles qu'on lui confiait: c'était en consultant le grand oracle des chrétiens, qu'il apprenait le moyen de surmonter les obstacles et d'assurer le succès de ses pieuses entreprises. « *Eamus ad consilium: allons au conseil,* » disait-il ordinairement, lorsqu'il

allait célébrer le saint sacrifice de la messe, pour faire descendre sur lui la lumière du ciel ; et il est vrai que Dieu lui manifestait souvent à l'autel le secret des cœurs, et les plus pressants besoins de ceux qu'il avait sous sa conduite. De même que saint Bonaventure montra son crucifix à saint Thomas d'Aquin, lorsque celui-ci demanda où étaient ses livres, combien d'âmes saintes pourraient de même indiquer l'auguste Sacrement de l'autel, comme la principale source où elles puissent également la science et la vertu. Le délicieux sentiment de l'amour pour la divine Eucharistie remplissait votre ame, ô Sainte Paule ! illustre dame romaine, qui abandonnâtes la ville de Rome pour vous retirer à Bethléem. — « En entrant dans la grotte où notre Rédempteur a voulu naître, Paule, dit saint Jérôme, assurait en ma présence qu'elle voyait, des yeux de la foi, l'enfant Jésus nouvellement enveloppé de langes dans la crèche, et les Mages qui l'adoraient. Versant, dans l'allégresse qu'elle ressentait, des larmes de joie, elle disait : Je vous salue, Béthléem, maison de paix, où naquit le pain vivant qui est descendu du ciel. »

PRIÈRE.

O MON Dieu ! accordez-moi deux grâces signalées : l'une, de ne quitter qu'avec douleur le pied de

vos tabernacles, l'autre, de n'y revenir qu'avec délices.

Paragraphe V. — *Comment se persuader aisément la vérité du Christianisme ? Comment s'animer d'un tendre respect pour le Crucifix ?*

MON Seigneur et mon Dieu, pour affermir ma croyance à votre saint Evangile, pour mieux sentir que le Christianisme est le chef-d'œuvre de votre amour, je m'instruirai par la voie simple de la parabole. Cette forme vous était familière dans vos touchantes prédications. — « Un ancien roi, très-versé dans la médecine, en suivait exactement les lois dans sa manière de vivre extrêmement sobre et frugale. Pour se conserver une excellente santé il n'usait, dans ses repas, que de boissons saines et de viandes légères. Ce monarque avait élevé un fils, le tendre objet de tous ses soins, dans cette tempérance sévère, et ce fils, après son éducation, demanda et obtint de voyager. Son père, craignant pour sa complexion délicate, le fit accompagner par un médecin habile, chargé de veiller sur sa conduite, et de le maintenir dans le régime auquel il était accoutumé. Au départ du jeune prince, il lui dit : Mon fils, tant que

vous suivrez les avis du médecin que je place auprès de votre personne, votre santé sera bonne, et nul accident ne pourra altérer votre tempérament. — Pendant le voyage, l'auguste élève suivit avec exactitude les avis de son mentor ; mais, arrivé dans une contrée étrangère, il forma des liaisons avec des hommes de mœurs bien différentes des siennes. L'imprudent, familiarisé avec ces nouveaux amis, voulut être de leurs festins, prit goût à leurs mets, et devint sourd aux tendres reproches du médecin, qui lui remontrait que ce plan nuisait à la faiblesse de son tempérament. L'homme de l'art s'éloigna, et le jeune indiscret tomba malade de ses excès. D'indignes courtisans, chassés de la cour de son père, devenus ennemis du monarque et de son héritier, entrent chez celui-ci pourachever sa perte. Un d'eux lui dit : — Le roi votre père, instruit de votre maladie, m'a envoyé vers vous avec cette recette et cette lettre : lisez l'une et l'autre, vous y trouverez des remèdes, dont il vous faut user, pour guérir. Un autre se présente ensuite, et dit au prince : — Le roi votre père a su que vous étiez malade ; il vous envoie cette lettre et cette recette : usez du remède, et vous guérirez ; mais n'allez pas employer celui qu'apportait l'homme qui m'a précédé, c'est un imposteur, ne le croyez pas, je suis le

seul envoyé du roi. Celui-ci étant parti, un troisième se présente avec une lettre et une recette, et parle comme les autres, ajoutant qu'ils sont des faussaires, et que lui seul a la confiance du monarque. Enfin, un quatrième remplit le même message, et donne au jeune malade une lettre du roi son père, dans laquelle il prévient son fils de ne pas ajouter foi aux lettres et aux recettes des trois autres, et lui ordonne de placer sa confiance dans le dernier envoyé. Le prince ayant ouvert les quatre lettres, voit qu'elles ne s'accordent pas entre elles; les avis en sont entièrement opposés. Etonné, embarrassé, il ne sait quel remède appliquer à son mal, et se repent d'avoir éloigné son médecin, en méprisant ses avis: lui seul connaît parfaitement l'écriture du roi. Au moment où le jeune imprudent déplore son absence, le médecin regretté paraît tout à coup, et reçoit, avec l'accueil le plus tendre, l'annonce de l'embarras où le malade se trouve. Vous m'avez laissé, lui dit ce médecin, vous avez sui ma présence, que pouvais-je faire autre chose que de vous livrer à votre mauvais sort, et que de m'éloigner? Il est vrai, reprit le prince, que j'en ai mal agi avec vous; vous me donniez de bons avis, je les ai rejetés; je n'ai pas rendu justice à votre mérite, je me suis égaré en perdant un si bon guide; mais

j'espère encore de votre ancienne amitié, que vous me ferez discerner entre les quatre lettres, celle qui est de l'écriture de mon père, et quelle est sa recette. Le médecin les examine avec une grande attention : — Cette première lettre, dit-il, n'est point du roi votre père; ce qu'elle contient est bien opposé à sa manière de penser et à son naturel; elle est l'ouvrage d'un ennemi de votre auguste famille; vous étiez perdu, si vous aviez fait ce qu'elle prescrit. Il passa à l'examen de la seconde lettre; celle-ci, poursuit-il, n'est point non plus de la main du monarque; elle ne renferme rien qui convienne à votre tempérament. Les remèdes indiqués ont pu vous être appliqués par l'auteur de vos jours, lorsque vous étiez dans l'enfance; à l'âge où vous êtes parvenu, ils vous seraient nuisibles. A la lecture de la troisième lettre: celle-ci, ajouta-t-il, n'est encore, ni de la plume, ni du cœur de celui que vous honorez le plus: elle renferme des principes entièrement opposés à ceux qu'il professe; gardez-vous bien d'en faire usage. Pour celle-ci, poursuivit-il, examinant la quatrième lettre, elle est conforme à ses principes et à ses sentiments, je reconnaiss son écriture: ayez confiance dans les remèdes qu'il vous prescrit; si vous les employez, il est sûr que vous guérirez. » — Le roi de cette parabole, c'est Dieu; le fils du roi,

c'est l'homme; le départ de celui-ci pour voyager, désigne l'éloignement de Dieu où se place le coupable, par ses péchés et par sa désobéissance; le médecin, ce sont la raison et l'esprit, donnés à l'homme pour l'éclairer et le diriger. La négligence du prince et sa séparation d'avec son médecin annoncent les passions, par lesquelles le pécheur se laisse entraîner, jusqu'à oublier Dieu et le méconnaître. Les aliments nuisibles que le jeune insensé se permet, marquent les plaisirs du monde et les délices de cette vie périssable, qui n'entraînent après eux que des regrets. La maladie du prince figure la maladie spirituelle dont l'âme est affligée par le péché; les ennemis du roi et de son fils, sont les démons continuellement occupés des moyens de faire tomber l'homme dans l'égarement. Les lettres adressées au malade, sont l'emblème des principales religions suivies dans le monde. Son incertitude et son embarras, sont l'étude et l'application de l'esprit qui cherche, par la voie du raisonnement et par les rapports d'un principe à un autre, où se trouve la vérité; qui examine et pèse attentivement si la religion proposée est conforme aux vues de l'Etre-suprême, si elle s'accorde avec la nature divine, si elle ordonne l'exercice des bonnes œuvres et des vertus, si elle défend et réprime toute espèce de crime.

L'esprit et le jugement remplissent la fonction du médecin, et décident qu'une religion, revêtue de ces caractères, est la seule véritable. Telle se démontre par la force seule du raisonnement, la Religion des chrétiens, la seule qu'on distingue à des traits divins, la seule contre laquelle on ne saurait former un doute raisonnable.

Mais dans cet auguste don du ciel, dans ce divin système, dans ce plan admirable dressé pour le bonheur des hommes, quels souvenirs me rappelle, quels sentiments doit m'inspirer le crucifix! Recourons encore à la voie instructive de la parabole. « Un homme de qualité possédait toutes les vertus dans un degré éminent : il était noble, généreux, bienfaisant, porté à obliger tout le monde. Il avait un esclave, qu'il honorait de toute sa confiance ; il l'avait comblé de bontés, l'avait enrichi de ses propres biens, et enfin l'avait élevé à la plus haute faveur auprès de sa personne. Cet état de grandeur donne à ce fils adoptif des sentiments d'orgueil ; il oublie tout ce qu'a fait son bon maître, ne veut plus dépendre de lui, l'abandonne, se livre aveuglément à ses penchants, et devient la victime de honteuses voluptés. Dans sa funeste indépendance, il s'associe à de vils libertins, qui, sous le voile de l'amitié et de la franchise, n'avaient d'autre dessein que de le

faire périr. Ils tiennent conseil entre eux ; se saisissent de cet esclave , et l'enferment dans un cachot, où bientôt ils vont le faire mourir. Là , privé de toute ressource , l'infortuné désespère de la vie ; mais son bon maître est instruit de sa destinée. Aussitôt il a résolu de tout sacrifier , jusqu'à sa propre vie , pour conserver celle du coupable : il quitte ses riches vêtements , se revêt des plus simples habits , et s'introduit dans la prison. Secrètement parvenu aux derniers réduits du cachot , il trouve son esclave plongé dans une inexprimable douleur. A cette vue , son cœur est profondément attendri : d'abord il essuie ses larmes , le console , ensuite lui donne ses propres habits , se revêt des siens , et demeure volontairement à la place du criminel. En le faisant évader , il lui adresse ces paroles : Voilà que je me sacrifie pour vous ; je vais , de tout mon sang , payer votre salut. Echappé aux bourreaux , l'esclave ne pouvait revenir de sa surprise : il réfléchissait à l'extrême bonté de son maître , quoiqu'il s'en fût rendu trop indigne. Cependant on fit subir au maître le supplice qu'avait mérité son esclave ; il fut tourmenté , crucifié , mis à mort. L'ingrat avait assisté à ce déchirant spectacle ; et , lorsqu'il vit son maître sur la croix , il s'écria : ô mon bon maître ! que puis-je faire en reconnaissance de la bonté

et de la miséricorde que vous avez exercées envers moi? Que vous sachiez, répondit son sauveur, vous ressouvenir éternellement de cette bonté et de cette miséricorde dont je viens de vous donner des marques; que vous portiez sur vous le signe de ma mort, l'instrument de mon supplice, en mémoire de moi, et que vous annonciez dans tout l'univers ce que j'ai fait pour vous. »

PRIÈRE.

La lettre mystérieuse, le remède salutaire sont les trésors de sagesse et d'amour que renferme le Christianisme; le bon maître qui s'immole, c'est vous, adorable Jésus, et je suis votre indigne esclave: accordez-moi donc cette grâce que, tenant l'Evangile d'une main, le crucifix de l'autre, je brave le monde, et que j'expire dans votre sein.

Paragraphe VI. — *Ce que le vrai chrétien éprouve à la vue de la croix; ce que l'impie doit redouter dans la profanation des reliques.*

CROIX sainte, objet touchant et sacré de ma vénération et de mon amour, deviens le sujet de mes méditations continues; aimable croix, je voudrais m'attacher à toi, et demeurer uni à toi le reste de ma vie. Quels seront les philosophes, les savants qui me formeront à l'amour de Dieu

crucifié , qui m'apprendront à visiter le calvaire , à y puiser les beaux sentiments que produit une tendre reconnaissance ? Un néophyte dans la foi va nous instruire ; prêtons l'oreille à l'humble missionnaire qui évangélisait une chrétienté nouvelle ; voici ce qu'il raconte avec une apostolique simplicité : — « Un des exercices qui m'a paru faire le plus d'impression , c'est l'adoration de la croix : comme ce fut durant la Semaine sainte que je donnai la première retraite , cette cérémonie s'y trouva naturellement , et je m'aperçus que les cœurs étant beaucoup mieux disposés qu'à l'ordinaire , les sentiments de douleur et de componction étaient aussi beaucoup plus vifs. En se prosternant au pied du crucifix , pour l'adorer , les nouveaux Chrétiens l'arrosaient d'un torrent de larmes ; l'église retentissait de soupirs et de sanglots. Ce spectacle me toucha tant , que je fus constraint d'interrompre de temps en temps l'office du Vendredi saint , j'eus même de la peine à l'achever. C'est ce qui m'a fait prendre la résolution de ne jamais omettre cette cérémonie , en quelque temps que se donne la retraite. Je place l'adoration à la fin de la méditation qui se fait sur la passion du Sauveur. »

Merveilleux effets de l'amour de la croix , de la tendre vénération à ce signe auguste , à ce solennel monument du sacrifice héroï-

que de notre Sauveur! Mais hélas! pour mieux nous instruire du respect affectueux que nous devons, et au crucifix et aux reliques des Saints, apprenons comme le ciel en punit, souvent même dès cette vie, la profanation sacrilége. On lit le trait suivant dans les *Annales religieuses*, ouvrage périodique, qui retrace le règne de la terreur en France, le triomphe momentané des impies, la noble constance de tant de généreux confesseurs.

« *De saint Claude, le 25 Vendémiaire, An IV* ¹. — Notre pays, comme le reste de la France, n'a pas échappé à la persécution. *Le Jeune*, qui y fut envoyé lors de la terreur, faisait, au milieu des orgies qu'il renouvelait chaque jour avec la plus vile canaille, incarcérer les prêtres, piller, profaner, détruire tous les objets relatifs au culte. Il se fit apporter un soir la relique de saint Claude, dont le corps s'était conservé depuis plus de dix siècles. Après avoir satisfait, par toutes sortes d'infamies et de mutilations, son humeur cannibale sur ces restes précieux à la piété des fidèles, il eut, avec sa horde impie, le barbare courage de les couper par morceaux, et de les brûler dans sa chambre. A cette nouvelle, le peuple, saisi d'horreur, se prosterna contre terre;

¹ Le 17 Octobre 1795.

et supplia le Dieu des vengeances de ne pas laisser cet attentat impuni. Bientôt on connaît l'effet de la main de Dieu, par les châtiments prompts dont les profanateurs furent frappés. Un d'eux, nommé Cler, natif d'Orgelet, prêtre apostat, fut, huit jours après, traduit pour friponnerie dans les prisons, où il a fini malheureusement. Un autre, nommé Joseph Nillet, fut frappé subitement de douleurs excessives dans tout le corps, et d'une paralysie à la langue, qui lui fit connaître la main qui l'atteignait. Deux autres, nommés David et Miqui, viennent de commettre en plein jour un assassinat, qui les conduira, sans doute, au dernier supplice. Le Jeune, leur chef, est perclus de tous les membres depuis long-temps. C'est ainsi que la justice divine poursuit déjà les impies dès cette vie : exemple terrible pour tous les profanateurs, qu'un pareil sort menace. »

PRIÈRE.

PUISSANT auteur du Christianisme, accordez-moi la grâce de sentir le bonheur d'être l'enfant de votre Eglise ; qu'entre ses bras j'expire plein de confiance, tenant le crucifix sur mes lèvres, et les précieuses reliques de vos saints amis sur mon cœur.

CHAPITRE SIXIÈME.

SUR LA CRAINTE DU SEIGNEUR.

« CONSERVONS cette crainte précieuse, qui est une partie de notre amour; celle d'un fils qui, craignant d'offenser le tendre père qu'il chérit, se tient vis-à-vis de lui dans une continue circonspection. Soyons frappés de la terreur des jugements de Dieu; que la pensée de ses épouvantables châtiments nous éloigne de ce qui les attire. Craignous-le, mais ne craignons que lui. Un des effets de la crainte de Dieu, est de faire disparaître toutes les autres. Plus nous le craindrons, moins nous aurons à redouter le démon et ses embûches, le monde et ses séductions, nos passions et leurs illusions. C'était la crainte de Dieu qui inspirait à tant de Saints le courage de braver tous les maux, et qui rendait les Martyrs intrépides devant le tyran. Pénétrons-nous intimement de cette vérité, qu'il n'y a qu'un malheur réel dans le monde, celui de déplaire à Dieu, et nous nous rendrons supérieurs à tous les autres. Alors nous défierons toutes les créatures de nous nuire. Le Seigneur est mon aide, disait David, je ne crains point ce que les hommes peuvent me faire. » (*Explication des Evangiles par Mgr. l'Évêque de Langres.*)

Paragraphe I. — *Quelle est la crainte condamnable ? Les disgrâces temporelles autorisent-elles une crainte démesurée.*

Lors même, disait saint Augustin, qu'on exécute ce qui est commandé, si on le fait par une crainte servile, qui, en renonçant au mal, regrette de ne pouvoir le commettre impunément, cette obéissance n'est pas digne d'en porter le nom; elle mérite des châtiments, et non des récompenses, car il n'est point de fruit qui ne provienne de la racine de la Charité. » — Comment a-t-on pu abuser de ces expressions du saint Evêque ? Ce grand homme ne réprouve pas la crainte en général. Elle ne surmonte pas, à la vérité, la concupiscence, sans le secours de l'espérance; mais elle ne la favorise pas non plus; et quoique imparfaite, elle n'est pas mauvaise, à moins qu'elle ne soit jointe à l'affection actuelle et libre du péché; c'est-à-dire, à moins qu'elle ne nous détourne de l'acte extérieur du péché, et non de la volonté de le commettre. Par la Charité, le docteur de la grâce n'entend pas seulement la Charité habituelle et l'amour dominant, il entend encore tout amour actuel de Dieu, toute bonne volonté, tout amour du vrai bien, en quelque degré qu'il puisse être. Mais de longues disgrâces, d'affreuses calamités temporelles, ne doivent-

elles pas me glacer d'effroi, en m'annonçant, dès cette vie, le commencement du châtiment de mes iniquités? Non, cher infortuné, mon frère, mon ami, les maux temporels ne sont pas toujours en cette vie des peines du péché. Les adversités furent pour Job l'épreuve de sa vertu. Indépendamment des fautes que commettent les hommes les plus justes, et des peines temporelles qu'ils méritent par là, le Seigneur a voulu que les biens et les maux de cette vie fussent communs aux bons et aux méchants, parce qu'il a préparé pour l'avenir des biens et des maux qui feront le bonheur des uns et le malheur des autres. Economie sage, qui nous instruit en même temps du mépris que Dieu fait et qu'on doit faire des biens de cette vie, par l'indignité de ceux à qui il les abandonne. C'est ainsi qu'il n'a pas voulu exposer les hommes à se précipiter dans un malheur sans mesure et sans fin, par la crainte de ce qu'ils appellent des maux, et qu'il accorde ordinairement à ses amis, comme ses plus précieuses faveurs. S'il ne punissait ici-bas aucun péché d'une manière sensible, on pourrait imaginer qu'il n'y a point de Providence; et si tout péché y était puni, on se persuaderait que rien n'est réservé au dernier jugement. Il en est de même des biens apparents de cette vie: si Dieu n'en faisait part à aucun de ses

serviteurs, il semblerait que ces biens ne dépendissent pas de lui; et s'il les donnait à tous ses adorateurs fidèles, nous croirions ne le devoir servir que pour ces sortes de récompenses. Ainsi la piété n'aurait plus d'autre aiguillon que la cupidité; ou du moins, l'esprit bas et charnel de la loi de servitude reprendrait la place de la loi de l'esprit, et de l'amour des biens invisibles. Prenons donc garde de relever avec plus de zèle que de lumière, les revers des ennemis de l'Eglise, comme autant de punitions divines, et le succès de ses défenseurs, comme des preuves incontestables de la vérité: ces promesses et ces menaces peuvent en imposer quelque temps aux simples; mais quand ils les voient sans effet, comme il arrive le plus souvent dans la conduite presque toujours impénétrable de la Providence, alors ce qui devait faire l'appui de la foi, en devient le scandale. Frères bien-aimés, pour nous affranchir d'une crainte servile, pour ne nous abattre, et ne nous décourager jamais dans les calamités temporelles, cherchons-nous un modèle de paix, de résignation, de joie, même au sein des persécutions suscitées par les méchants contre la personne du juste: c'est toi que je contemple, avec amour et respect, illustre archevêque de Constantinople, si tranquille et si grand dans tes revers. Lisez les lettres écrites par

ce saint orateur, du lieu de son exil. Vous y verrez que la continuité du péril et des souffrances, l'acharnement de ses persécuteurs, l'attachement plus grand encore de ses amis, et le concours de mille circonstances attendrissantes, rendirent à son style le feu et les grâces de son plus bel âge. Ce grand homme avait puisé, dans l'étude des divines Ecritures, l'héroïque dévouement qui l'élevait si haut. Qui ignore que saint Chrysostôme occupe, entre les Pères grecs, le même rang que saint Jérôme entre les Latins? Mais quand il expose la sublimité de la morale, et des maximes de perfection de l'apôtre saint Paul, on doit avouer, qu'entre tous les interprètes de tous les temps et de toutes les langues, seul et incontestablement il occupe la première place. Il semble souvent que l'esprit de Paul s'exprime par la bouche de Chrysostôme, dont l'admiration pour cet Apôtre allait jusqu'au transport et au plus saint enthousiasme. On assure qu'en écrivant, il en avait toujours le portrait sous les yeux; qu'en le regardant fixement, et en l'interrogeant de l'œil, il montait son génie sur celui de son modèle, et volait, pour ainsi dire, avec lui jusqu'au troisième ciel. C'est ainsi que le plus éloquent des Apôtres a formé le plus éloquent des Pères de l'Eglise: c'est ainsi, surtout, que le cœur de Paul; embrasé d'amour,

s'unissant à celui de Chrysostôme, lui communiquant son feu, ses transports, l'a garanti de tout abattement dans ses maux, et de toute crainte de Dieu qui n'eût pas été une crainte filiale et amoureuse.

PRIÈRE.

MON Dieu, permettez-moi désormais de vous prier, prosterné entre votre Paul et votre Chrysostôme, afin que mon ame se nourrisse des beaux sentiments de confiance qu'avaient en vous ces deux hommes de votre droite.

Paragraphe II. — *Moyens touchants de bannir la crainte servile, et de nourrir une crainte amoureuse.*

O LE plus tendre et le meilleur des pères ! Laissez-moi aborder votre trône de clémence et de grâce ; laissez-moi m'affranchir d'une crainte pénible et douloureuse ; laissez-moi vous ouvrir mon cœur. Il me semble que mon ame se délassé et se repose, en considérant quelle sera sa joie, si votre miséricorde la rend assez heureuse pour qu'elle vous possède un jour ; mais je voudrais qu'auparavant elle vous servît, puisque ce fut en daignant la servir vous-même, que vous lui avez acquis le bonheur dont elle se promet de jouir. Que ferai-je, mon Dieu, que ferai-je ? Que j'ai attendu tard à

m'enflammer du désir de vous aimer ! Que vous vous êtes hâté , au contraire , de me favoriser de vos grâces , et de m'appeler à vous , afin que je m'engageasse entièrement à vous obéir et à vous complaire ! vous ne rejetterez pas un pauvre mendiant , lorsqu'il vient se donner à vous . Votre grandeur est-elle limitée ? Votre magnificence a-t-elle des bornes ? Mon Dieu et ma miséricorde , comment pouvez-vous mieux manifester ce que vous êtes , qu'en faisant grâce à votre serviteur ? Souverain Maître , signalez votre toute-puissance ; donnez-en une juste idée à mon ame , en lui faisant regagner dans un moment , par l'ardeur de son amour , tout le temps qu'elle a perdu en manquant de vous aimer .

O Dieu ! mon espérance unique , quand je considère ce que vous dites dans vos Ecritures , que vos délices sont d'être avec les enfants des hommes , mon ame est comblée d'une extrême joie . Que ces paroles sont puissantes , ô Seigneur du ciel et de la terre ! pour empêcher les plus grands pécheurs de perdre l'espoir de leur salut . Quoi ! n'avez-vous pas d'autres créatures en qui vous puissiez prendre vos délices ? Etes-vous réduit à venir chercher un ver de terre , une créature aussi misérable que je le suis ! Lorsque Jésus-Christ , votre fils , fut baptisé , vous déclarâtes , du haut des cieux ,

que vous preniez en lui vos délices. Hélas ! Seigneur, sommes-nous donc égaux à cet adorable Sauveur, pour que vous vous plaisiez en nous comme en lui ? Quelle immense, quelle infinie distance de l'Homme-Dieu à l'homme pécheur, du fils de Dieu, par sa nature, aux pécheurs enfants adoptifs ! Miséricorde incompréhensible, faveur infiniment élevée au-dessus de nos mérites ! ô ingratITUDE des mortels ! nous oublions ces grâces et ces faveurs inouies. O Dieu, qui savez tout, souvenez-vous d'une si extrême misère ; regardez avec compassion notre lâcheté et notre faiblesse. Vous nous avez vous-même donné l'espoir que cette prière est exaucée : vous avez voulu détruire en nous toute crainte, réveiller notre indifférence, et prévenir nos objections. Vous nous demandez notre amour, pour nous engager à aller vers vous ; car quel besoin avez-vous de notre amour ? Pourquoi le désireriez-vous ? Quel avantage vous en revient-il ? Soyez à jamais bénis dans les siècles des siècles : que toutes choses vous louent, et qu'elles vous louent éternellement comme vous subsistez éternellement. Quel motif admirable de consolation ! Quel sujet d'allégresse. Pour suppléer à l'insuffisance de notre amour, un être aime mon Dieu comme il le mérite ; un être saisit sa bonté, son excellence ; un être ici-bas, notre

généreux Rédempteur, connaît son père aussi parfaitement qu'il est connu dans le ciel. Adorable Majesté, puisque vous vous plaisez avec moi, puissé-je n'être jamais privé de la joie de penser à vos grandeurs, de considérer comment vous méritez d'être aimé et loué, et de répéter sans cesse : Mon ame glorifie et loue le Seigneur.

Souverain créateur ! mon Dieu et mes délices, jusqu'à quand vivrai-je ainsi dans l'attente de vous voir un jour ? Quel remède donnez-vous à l'ame qui n'en trouve point sur la terre, et qui ne peut prendre de repos qu'en vous ? Vie longue, vie pénible, vie qui n'est point une vie ! solitude profonde ! Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand ? Que ferai-je, ô mon bien unique, infini ! Mon ame est dans une prison trop pénible pour ne pas désirer sa liberté ; mais en même-temps, elle ne voudrait pas, pour obtenir ce qu'elle désire, s'éloigner d'un seul point de ce que vous avez arrêté sur sa destinée. Ordonnez donc, mon Dieu, s'il vous plaît, ou que sa peine croisse en vous aimant ici davantage, ou qu'elle cesse entièrement en jouissant de vous dans le ciel. O mort ! ô mort ! je ne sais qui peut te craindre, puisque c'est en toi que nous devons trouver la vie ! Mais quel est mon désir, quelle est ma demande lorsque je souhaite de mourir, sinon peut-être de

souffrir pour mes péchés la peine que j'ai si justement méritée ! Ne le permettez pas, aimable Sauveur, puisque ma rançon vous a tant coûté. Mon ame ne désire pas de jouir sans avoir souffert ; mais je ne saurais faire ce que je promets, ô mon Dieu ! si votre main toute-puissante ne me soutient, si la grandeur de votre miséricorde ne m'assiste : avec elle je puis tout.

PRIÈRE.

BANNISSEZ, du cœur de votre fils, une crainte basse et servile, aimable et puissant Rédempteur ; pénétrez-moi d'une crainte amoureuse ; que, frappé des charmes de votre ineffable beauté que je tremble de ne pas posséder, je fasse tout pour obtenir de voir à jamais le Dieu, source unique de toute amabilité et de tout amour.

—
Paragraphe III. — *Tout ici-bas inspire au chrétien la crainte du Seigneur, mais une crainte filiale et confiante.*

MON Seigneur et mon Dieu ! les incommodités de la vie, les infirmités du corps, et surtout les misères de mon ame, me jettent dans l'impatience et le découragement. O mon Père ! n'avez-vous point pour votre fils des paroles de consolation ? — Mon fils, le remède à tous les maux est dans ce peu de mots : Vous aurez la vie éternelle : parce

que les hommes que j'ai tant aimés, et pour lesquels j'ai tout fait, sont jaloux de vivre, je leur ai promis la vie, et parce qu'ils craignent beaucoup de mourir, je leur ai promis la vie éternelle. Qu'aimes-tu ? La vie; tu l'auras. Que crains-tu ? De mourir; tu vivras éternellement. Telle est ta consolation, tel est l'appui de ta faiblesse. — Quoi que cendre et poussière, je continuerai de parler à mon Père céleste : L'affreuse image de mes iniquités passées m'alarme et m'épouvante. — Enfant chéri, je t'offre le remède à ces cruelles angoisses; conserve toujours pour père, celui qui peut et veut te décharger de tes péchés; pour mère la componction, dont le propre est de laver les taches de l'âme; pour frère, quiconque t'instruira de la route du ciel; pour épouse, la pensée continue de la mort; pour enfant, les gémissements du cœur; pour esclave, ton corps; pour amis, les saints anges qui te recevront au sortir de cette vie. Telle est, mon bien-aimé, la famille de ceux qui cherchent ton Seigneur et ton Dieu. — Mais, s'il n'y a point de crime commis par un homme, que tout autre homme ne puisse commettre, quand la main qui a fait l'homme cesse de le soutenir, oh ! quel sujet de frayeur ! Je ne m'étonne plus des conseils sévères de ce fameux solitaire, saint Ammonas votre serviteur. Selon lui, tout vrai

Chrétien fait une violence continuelle à ses pensées, à ses désirs. Il répondit à un Frère qui lui demandait quelques paroles instructives : « Vivez comme un criminel qui , enfermé dans un cachot, attend à tout moment le juge qui le doit condamner , et dites-vous à vous-même : Malheureux que je suis! pourrai-je soutenir la vue de Jésus-Christ assis sur son tribunal ? Que pourrai-je répondre ? qu'aurai-je à alléguer pour ma défense ? » Comment , après une telle leçon , mon Seigneur et mon Dieu, ne pas sécher de frayeur ? — Mon fils, pour régler et modérer ta frayeur, prends deux voies sages : la première , de m'étudier dans mes œuvres , la seconde , de te former à la bonté de l'esprit , à la droiture de l'intelligence. La beauté du ciel , le cours régulier des astres , t'apprend à ne pas fixer tes pensées et tes inclinations sur les petits objets de cette vie. La mer , tantôt furieuse et tantôt calme , mais toujours renfermée dans ses bornes , t'apprend à réprimer la fougue de tes passions. Les plantes qui paraissent sans vie dans l'hiver , et qui se revêtent au printemps de feuilles et de fleurs, pour produire ensuite des fruits , t'avertissent du renouvellement qui doit se faire en toi , au temps de la résurrection des corps. Les oiseaux que ton Père céleste nourrit , sans qu'ils prennent soin de semer ni de planter , te rappellent les soins paternels de

la providence, et dissipent tes inquiétudes sur les moyens de subvenir aux besoins de la vie. Aussi tu n'auras plus qu'une crainte douce et filiale, quand, à l'école de mon serviteur David, doué, comme lui, de la bonté de l'esprit, de la droiture de l'intelligence, tu t'occuperas à m'honorer de toute l'étendue de ton cœur, à admirer les œuvres de ma puissance et de ma sagesse, à reconnaître l'importance de ma loi, à conserver la crainte de mon saint nom, à redouter mes jugements. Prends pour modèle ce prince inspiré, cet homme de ma droite; dans ses cantiques sacrés, il ne parle ni des ressorts de la politique, ni du talent de faire fortune, ni des recherches de la science, ni des entreprises de l'ambition, ni des ressources de l'éloquence, ni de l'étude du monde, ni des systèmes de la philosophie. Admirable silence qui t'apprend, mon fils, à rectifier tes idées sur celles de mon esprit qui guidait la plume de mon serviteur. Alors métamorphosé, à cette sublime école, dans un homme nouveau, unissant, dans ton ame et dans ta conduite, le sentiment de l'amour à celui de la crainte, chaque jour diminuant les nuances de celle-ci par celles de la confiance, que te manquera-t-il pour être heureux du bonheur de mes amis? Toujours guidé par la vertu, dans quel abaissement ne seras-tu pas puissant? dans quel

État de pauvreté ne seras-tu pas riche? dans quelle obscurité ne seras-tu pas brillant? dans quelle inaction ne seras-tu pas labo-rieux? dans quelle infirmité ne seras-tu pas plein de vigueur? dans quelle faiblesse ne seras-tu pas plein de force? dans quelle solitude ne seras-tu pas accompagné? Mon fils, tu auras pour compagne l'espérance de la vie bienheureuse, pour vêtement la grâce du Très-Haut, pour ornement les promesses de la gloire.

PRIÈRE.

MON Dieu, que désormais je demeure convaincu de cette vérité consolante, qu'il est bien doux de vous craindre, avec l'ame d'un vrai chrétien, parce qu'alors on vous aime en fils tendre et bien-aimé.

Paragraphe IV. — *Moyens qu'a le chrétien de ressentir tout à la fois la crainte et le bonheur.*

EFFRAYÉ des justices de mon souverain Maître, atterré par mon néant, mes misères et sa majesté infinie, j'ai pu jusqu'ici méconnaître, ou du moins négliger de saisir et de pénétrer une vérité bien douce et bien consolante. Vous l'avez révélée, Seigneur; mille fois vos paroles sacrées ont été sur mes lèvres. Hélas! comment ne s'insinuaient-elles pas dans mon cœur, pour le rafraîchir,

l'animer, le vivifier? mais désormais, je la proclamerai de toute mon ame cette ravissante maxime; oui, je répéterai: *Bienheureux l'homme qui travaille à son salut avec crainte!* Vous permettez souvent, ô mon Dieu! que des ames pieuses tombent dans des doutes accablants sur leurs dispositions intérieures; et que ceux d'entre vos amis dont elles prennent avis, ou n'osent, ou ne peuvent leur donner aucune assurance. La croix de l'incertitude, dans une affaire d'une aussi grande importance, est, il faut l'avouer, une des plus pesantes croix de la vie spirituelle: mais, bonté infinie! miséricorde ineffable! que n'opérez-vous pas ici, par votre vertu toute-puissante, qui fait jaillir la lumière du sein des ténèbres en faveur de vos créatures, et qui fait admirablement servir toutes choses à leur salut, c'est une des croix les plus propres à faire mourir l'ame à tous ses intérêts, et à l'épurer. L'humble servante du Très-Haut qui se sent agitée de craintes si pénibles, s'attache d'autant plus fortement à son bon Maitre, que ses anxiétés sont plus amères, ses troubles plus violents. Avec Job, elle s'écrie, du sein de ses inquiétudes et des obscurités de sa foi: *J'espérerai en vos divines miséricordes, ô mon Dieu, du centre de la mort, de l'abîme de mon néant et de mes misères.* Traitez-moi comme il vous plaira; je me

remets uniquement et entièrement entre vos mains : si je me trompe ici, mon Seigneur et mon Dieu, daignez relever votre enfant, lui tendre une main secourable, et éclairer ses pas par vos divines lumières. — Mon fils, admire l'infini bienfaiteur de tout ce qui respire, apprends comment, dans le cœur qui m'outragea long-temps, s'unissent, au souvenir de ses iniquités, une mer d'amertumes et un océan de délices ; ce pécheur tant aimé a de la consolation d'être désolé pour ses péchés, parce qu'il en espère le pardon avec plus d'assurance. Je me plais à parler moi-même dans l'intérieur, et à donner une secrète joie qui marque et ma présence et mon secours ; j'agis en père et je témoigne par mes caresses, que le retour de l'enfant prodigue me plaît beaucoup. Ma bonté est grande pour un pécheur sincèrement converti ; ma miséricorde est aimable ; elle sait rendre bien doux les châtiments dont je punis ce criminel toujours chéri. Je lui fais concevoir que son bien consiste alors à souffrir quelques maux pour effacer ses péchés, et pour payer la peine qu'il doit à ma justice. Les nouvelles connaissances qu'il a des mystères de ma religion, bannissent ses anciennes ignorances, il entre dans un jour tout divin, en sortant des épaisses ténèbres qui lui cachaient mes grandeurs. C'est ainsi, mon cher fils, que tout fait

couler dans l'ame pénitente des torrents inépuisables de délices surnaturelles , qui la portent dans mon sein , pour y vivre comme les bienheureux vivent dans mon paradis. — Bon Maître , j'ai prêté une oreille attentive à vos divines paroles , et je suis ravi de l'état que vous venez de dépeindre : je ne puis , au pied de mon crucifix , et dans le secret de ma solitude , que m'écrier : Oh ! que les pécheurs ont grand tort de se prostituer aux emportements de leurs passions et aux attraits des créatures , et de se persuader que c'est là qu'ils se rassasieront de plaisirs , et qu'ils s'établiront dans la félicité qu'ils désirent ! ils sont abusés par les apparences de la volupté , pendant qu'ils se privent eux-mêmes de la véritable béatitude ! ils sont dignes de compassion , de se repaître de tant de chimères , et de refuser à leur ame la nourriture dont Dieu rassasie les gens de bien ! Mes frères , ouvrez les yeux , reconnaisssez votre misère ; dilatez votre cœur , recevez-y votre Dieu , retournez à votre Créateur : c'est l'unique source du bonheur que vous souhaitez si ardemment ; venez boire à cette fontaine céleste , qui , étanchant votre soif , remplira la capacité de votre ame . Croyez-en ma triste expérience : je fus abusé comme vous l'êtes ; mais je suis heureusement détrompé : le seul service de mon Dieu me contente ; combien il vous sera plus

agréable que toutes les créatures ! Bien-aimés, efforçons-nous de vivre comme ce saint, nommé Julien, dont les livres étaient couverts de taches partout où se trouvaient le nom de Dieu et celui de Jésus-Christ. Saint Ephrem lui en demandant la raison, l'humble pénitent répondit : « A l'exemple de la pécheresse qui arrosa de ses larmes les pieds de Jésus-Christ, j'arrose des miennes le nom de Dieu, partout où il se présente à mes yeux. »

PRIÈRE.

SEIGNEUR, je vous en conjure, ne mettez point de bornes à la douleur dont m'accable le souvenir de mes iniquités : que mes yeux s'éteignent à force de pleurer. Ces larmes amères seront accompagnées d'une grande douceur, si je les verse dans votre sein.

—

Paragraphe V. — *Les soucis, les remords affreux, la crainte meurtrière sont pour le pécheur : l'aimable paix et la douce joie, pour le pénitent.*

MES anciens et malheureux amis, mes rivaux dans la voie riante des passions, pécheurs, daignez m'entendre ! je fus trop long-temps un des vôtres ; ma voix ne vous est pas inconnue : aveugles volontaires, que cherchez-vous ? des plaisirs ; Dieu en a établi

d'éternels dans le ciel. Préférez-vous toujours les joies fausses et trompeuses de ce monde, aux biens infinis de l'autre ? Levez les yeux au ciel, voyez les citoyens de cette bienheureuse patrie ! Ils ont mangé autrefois leur pain avec la cendre ; à l'eau dont ils se désaltéraient, ils ont mêlé leurs larmes ; on les a vus accablés de maux, obscurs, méprisés, gémissant sans cesse, passant les nuits en prières, et privés de toute consolation : ce fut par les tourments et les supplices qu'ils parvinrent à cette félicité que rien ne troublera jamais. Voyez les enfers, et un nombre infini de malheureux ensevelis dans une profonde nuit. Ceux-ci se sont livrés aux vaines joies du monde, et aux plaisirs des sens ; hélas ! qu'ils connaissent bien aujourd'hui le poison de la volupté ! Chers amis, considérez et tremblez ; le plaisir est court, la peine, éternelle : si les plaisirs ont sur vous tant de pouvoir, que n'en choisissez-vous de solides, de purs, de vrais et de constants, tels que sont ceux que donne un esprit tranquille et un cœur sans tache. La volupté des sens est fausse et passagère, elle s'entretient mollement dans le vin et dans les parfums, elle craint le grand jour, et n'habite que des lieux obscurs et notés d'infamie. Si elle brille quelquefois au-dehors, au fond elle est misérable : elle commence et finit au même instant ; l'usage

qu'on en fait, la détruit et la consume. Il n'en est pas ainsi de la volupté de l'ame; elle est douce, paisible, courageuse, élevée, elle est solide et durable: comme elle ne donne jamais de dégoûts, elle n'est suivie d'aucuns remords. On en jouit sans honte, elle ne laisse point de chagrins après elle. Amis, si vous la voulez posséder cette volupté si pure, il faut que vous renonciez à celle des sens. Le véritable plaisir consiste à craindre, à fuir tous les plaisirs: il n'y a de remords affreux, de craintes meurtrières que pour le pécheur: mais toi, cœur humble et pénitent, que pourrais-tu craindre ici-bas? Mes vrais et honorables amis, enfants de la croix, disciples de Béthléem et du Calvaire, n'oublions jamais quelle est la condition des hommes; songeons que nous sommes dans un corps fragile, sujet à mille infirmités, condamné à la mort; disons-nous à nous-mêmes: je sais que je suis menacé de bien des maux; mais après tout qu'ai-je à craindre? La maladie? Elle pourra contribuer au salut de mon ame. La pauvreté? Elle conduit à une vie innocente et tranquille: en perdant les richesses, je perdrai une source d'ennuis et de soins, et je serai exposé à moins de dangers. On me fera endurer des affronts? Je les ai mérités, je m'en prendrai à moi-même; et si l'on m'insulte sans raison, content du témoignage de ma conscience,

je me consolerai en secret. J'aurai à essuyer des refus ? Les rois mêmes n'ont pas ce qu'ils souhaitent. On m'exilera loin de ma patrie ? J'irai volontiers, je suis citoyen de l'univers. Je deviendrai aveugle ? La coupable convoitise n'entrera plus par mes yeux, et j'aurai moins de désirs. Les hommes diront du mal de moi ? Ils ne feront en cela que suivre leur penchant en me rendant justice. Je mourrai ? Je ne suis dans ce monde qu'à condition d'en sortir. Je finirai mes jours dans une terre étrangère ? Celui qui n'a point ici-bas de demeure assurée, est de tous les pays. Je mourrai dans la fleur de mon âge ? Je ne dois pas me plaindre que Dieu brise de bonne heure les liens qui m'attachent à la vie : ni la mort, ni la douleur ne sont des maux ; ce sont des apanages de notre nature ; on ne doit pas craindre ce qu'on ne peut éviter. Bien-aimés, imitons le noble et admirable dévouement de deux illustres amis, saint Alexandre et saint Epipode martyrisés après saint Pothin, évêque de Lyon. Epipode était à la fleur de l'âge, et le juge l'exhortait à ne pas sacrifier les plaisirs de la jeunesse à la religion d'un homme crucifié, qui, condamnant les plaisirs, commandait les jeûnes et la chasteté. « Votre compassion, répond le Saint, est une cruauté véritable : vivre avec vous, c'est mourir éternellement. Recevoir la mort de votre

main , c'est un avantage et une gloire. » Le juge irrité le fait frapper sur le visage à coups de poing ; mais Epipode devenu plus courageux par la douleur et par la vue de son sang. « Je confesse , dit-il , que Jésus-Christ est Dieu avec le Père et le Saint-Esprit : n'est-il pas juste de remettre mon ame à celui qui en a été le Créateur et le Sauveur ! Ce n'est pas perdre la vie , mais l'échanger pour une meilleure ; qu'importe de quelle manière se fasse la dissolution de ce corps infirme , pourvu que l'ame , s'en-volant au ciel , retourne à celui qui l'a créée. » Saint Alexandre uni à saint Epipode par les liens de la piété et de l'amitié , souffrit quelques jours après lui. Le juge , pour ébranler son courage , lui dit qu'on avait fait une recherche si exacte des chrétiens , qu'il ne restait peut-être plus que lui seul. « Je remercie Dieu , répondit le saint , de ce qu'en me représentant les souffrances et les triomphes des martyrs , vous m'animiez à les imiter. Les supplices n'éteignent pas le nom chrétien , ils l'étendent , et c'est à eux qu'il doit son accroissement. »

A côté de ces morts héroïques , plaçons la fin trop désastreuse du pécheur impénitent. Au premier mars 1816 , on écrivait de la capitale d'une ancienne province de France : « Une mort affreuse vient d'arriver dans une petite ville à quelques lieues d'ici , (S. H. D. H.) ,

c'est celle d'une femme qui s'était oubliée jusqu'à devenir la déesse de la raison dans la révolution ; et, montée sur l'autel, avait offert sa main au plus forcené jacobin. Après s'être souillée par mille horribles excès, la religion lui était devenue tellement odieuse, qu'elle ne pouvait voir une église sans frémir. Au retour du Roi, en 1815, elle tomba malade ; les médecins ne concevaient rien d'abord à sa maladie, et finirent par déclarer que c'était une fièvre de dépit et d'indignation ; elle a langui long-temps dans cet état. Son mari, un peu moins dépravé, voyant qu'elle déclinait sensiblement, lui proposa d'appeler un prêtre, ce qu'elle refusa avec des imprécations abominables ; lorsqu'elle le sut dans la maison, elle redoubla ses fureurs ; et, malgré son extrême faiblesse, appela sa servante qui vint à l'instant, saisit cette fille à la gorge, la déchira et la tint si fortement, qu'elle eut beaucoup de peine à s'arracher de ses mains. Au même moment elle cria d'une voix épouvantable et qui fut entendue de la rue : *J'aperçois le plus grand des malheurs, l'enfer est ouvert sous mes pas*, elle mourut en prononçant ces paroles. »

PRIÈRE.

Mon adorable Maître, daignez me garantir à jamais de cette crainte servile et criminelle, l'apanage des démons et de leurs victimes ; donnez-moi

l'apprehension raisonnable et continue de vos redoutables jugements, qui est le partage de vos enfants bien-aimés.

Paragraphe VI. — *Sommes-nous heureux sur la terre? Notre excessive timidité n'est-elle pas un obstacle au bonheur?*

Qui pourrait, ô mon Dieu! s'il est doué d'une ame tendre, d'un cœur bon et sensible, qui pourrait ici-bas éléver le plus léger doute, sur les moyens que vous nous donnez de parvenir au bonheur? Hélas! insensés que nous sommes! en abusant de ces moyens, nous nous rendons coupables envers vous, puisque nous détournons vos faveurs à d'autres fins que celles que vous leur aviez destinées; nous nous rendons coupables envers nous-mêmes, puisque nous nous privons du bonheur auquel nous devions aspirer; nous vous outrageons aussi, vous qui nous avez créés pour être heureux. Quand, par la bouche de vos prophètes, vous reprochez aux nations leur idolâtrie, ou leurs autres crimes, vous ne pouvez renoncer au droit essentiel que vous avez de les punir; mais en les punissant, ô le meilleur des pères! vous rendez vos créatures malheureuses, et cela contrarie le dessein que vous avez de les conduire à la félicité. Voilà pourquoi, dans les livres saints, vous pressez, vous sollicitez,

vous menacez, vous faites des promesses : Jugez; daignez-vous dire, entre moi et ces prévaricateurs; qu'ai-je dû faire pour leur bonheur que je n'aie pas fait? Hélas, j'entends blasphémer votre aimable providence. On dit que les hommes, tels que nous les voyons sur la terre, sont malheureux, quelque moyen qu'ils prennent pour se procurer le bonheur : on le dit et l'on en murmure. Mais qu'il est aisé de confondre ces criminels murmurateurs. Premièrement, le juste, sur la terre, parvient à éprouver moins de maux qu'il ne goûte de biens; et cela se vérifie dans les conditions, d'ailleurs les plus laborieuses et les plus infortunées en apparence. Frères bien-aimés, sachons-le pour ne l'oublier jamais, le bonheur dépend du sentiment de l'âme; et le juste s'établit, par un très-grand bienfait de la Providence, dans un état de paix qui le rend heureux, malgré toutes les traverses de la vie. Hommes coupables et vicieux, vous n'aurez jamais droit de réclamer contre une vérité confirmée par l'expérience de tous les âges. En second lieu, quand on supposerait ce juste toujours privé du bonheur en cette vie, il en attend un autre qui doit le dédommager infiniment des maux passagers qu'il éprouve. Dans l'affreux et absurde système de l'anéantissement total de l'homme au moment de la mort, on ne conçoit plus rien dans les décrets de

Dieu ; et ce jugement qu'il établit lui-même ; se tournerait tout entier contre lui : mais aussi cet horrible système, ce système des viles et infâmes passions fut toujours démenti par la raison , comme il est exécré par nos écrivains sacrés qui nous parlent sans cesse de la vie future. O chrétien ! si tu n'es pas heureux , c'est donc que tu ne veux pas l'être ; si tu crains excessivement , si par là , tu resserres ton cœur , tu le fermes au délicieux sentiment de l'amour , n'est-ce pas ta faute ? Mon Seigneur et mon Dieu , combien je m'étonne que , dans le sein de la Religion révélée , depuis que Jésus-Christ s'est manifesté au monde , les hommes soient encore si timides ! long-temps avant la venue de votre adorable Messie , David disait : « le Seigneur (Ps. 26) est l'auteur de mon salut ; qui craindrai-je ? Le Seigneur est le protecteur de ma vie , qui me fera trembler ? » Et nous , indignes chrétiens , nous qui avons Jésus-Christ non-seulement pour sauveur et pour protecteur , mais pour frère et pour chef , nous redoutons ce qui ne peut nous nuire , comme le monde et ses préjugés , ses discours , ses calomnies , ses railleries. Nous affectons une fausse intrépidité dans les dangers , parce que nous ne voulons pas que le monde nous méprise : nous craignons le monde , parce que nous n'avons pas le courage de bien vivre. Quand nous pensons

à la vie future , nous l'appréhendons parce que nous sommes trop lâches pour nous détacher des amusements de la vie présente. Malheureux ! nous ne craignons point Dieu, mais nous en avons peur , parce que notre ame rampante ne sait pas s'élever à son amour. Enfin toutes nos terreurs ne viennent que de ce que nous n'avons jamais médié ce mot du prophète , ou plutôt de Dieu même : « Ne craignez point, car je suis avec vous. » Mais pourquoi n'est-il pas avec nous ? Hélas ! c'est que nous négligeons d'être avec lui. Dieu est toujours près de nous, et nous nous en éloignons sans cesse ; il nous recherche, et nous le fuyons : il est notre ami , et quel ami ! mais nous n'avons pour lui que de l'indifférence. Qu'arrivera-t-il donc ? Mes infortunés et criminels amis, je gémis de le dire , je tremble et pour vous et pour moi ! Qu'arrivera-t-il ? nous le trouverons un jour malgré nous , et nous serons éternellement séparés de lui , malgré le désir que nous aurons de le posséder.

Généreuse martyre , admirable servante du Seigneur , sainte Afre , obtiens-moi tes beaux sentiments : alors au regret profond de mes péchés , s'unira la plus douce et la plus aimable confiance en mon Dieu. Cette Sainte , de la ville d'Ausbourg en Allemagne , n'était connue que par ses dérèglements , lorsque Dieu l'appela à la foi chrétienne et à

la gloire du martyre ; le juge voyant qu'elle refusait de sacrifier aux idoles : « Une femme perdue comme vous , lui dit-il , ne peut avoir part avec le Dieu des chrétiens , ni porter le nom de chrétienne. Il est vrai , répondit-elle , mais ce nom que je ne mérite pas de porter , la miséricorde de Dieu me le donne. Comment le savez-vous , reprit le juge ? Elle répliqua : L'honneur que j'ai de confesser son saint nom m'est un gage qu'il m'accorde le pardon que je lui demande. » On la menaça de lui faire souffrir un supplice honteux , en présence même de ceux qui avaient eu part à ses déréglements. « La turpitude de mes péchés , répondit-elle , est la seule qui puisse me faire rougir. »

PRIÈRE.

MON Dieu , bannissez de mon esprit la fausse idée qu'on ne peut goûter de douce paix sur la terre ; bannissez de mon cœur cette excessive timidité , qui , en le resserrant , le comprimant , l'abattant , l'empêcherait de s'élancer par un trait de confiance et d'amour dans le sein de son bon Maître.

Paragraphe VII. — A la vue de la profondeur des conseils de Dieu , une religieuse frayeur nous abat , mais sans autoriser ni la lâcheté coupable , ni la crainte démesurée de ne pas persévéérer.

MON Seigneur et mon Dieu , j'ai parcouru ,

pour animer ma foi , soutenir mon courage ;
 et enflammer mon cœur , les annales si glo-
 rieuses de l'Église ma mère. Hélas ! autant est
 vive et profonde la joie que me donnent ses
 triomphes , autant ses pertes ont déchiré mon
 cœur. J'ai fixé mes regards sur la contrée du
 Japon , sur la manière effrayante dont la foi
 s'y est éteinte , sur les persécutions inouïes
 qui ont banni le Christianisme de cette im-
 mense région. Tous les missionnaires devin-
 rent successivement les victimes d'atrocies
 cruautes ; il y eut plus de cent cinquante
 martyrs de la compagnie de Jésus , et autant ,
 à proportion , parmi les religieux de saint
 Augustin , de saint Dominique , de saint Fran-
 çois , qui n'étaient pas venus au Japon en
 aussi grand nombre. Les simples fidèles , qui
 montaient à deux millions , firent éclater une
 constance semblable à celle de leurs institu-
 teurs. Mais (ô malheur affreux ! ô incalcula-
 ble calamité !) les pasteurs et les ouailles de
 la première génération étant une fois exter-
 minés , la dispersion se mit dans le reste du
 troupeau , et bientôt la défection devint
 générale. Le gouvernement avait aboli jus-
 qu'aux moindres vestiges du Christianisme ;
 chaque Japonais était obligé de porter sur soi
 à découvert quelque figure idolâtrique , en
 témoignage de la religion qu'il professait.
 Ceux qui avaient eu des parents chrétiens ,
 quoiqu'ils fussent eux-mêmes idolâtres ,

furent contraints d'abandonner le pays, et de se réfugier chez l'étranger. L'entrée du Japon fut interdite à tous les Européens, excepté aux seuls Hollandais, qui furent encore obligés de n'y laisser paraître aucune marque du Christianisme. Police barbare, et si barbarament observée, que des ambassadeurs venus de Macao, au nom du Roi Catholique, furent arrêtés contre le droit des gens, et mis à mort, avec soixante personnes de leur suite, pour avoir refusé de renier Jésus-Christ. Après leur mort, on éleva, au lieu de leur supplice, une colonne qui portait cette inscription : *Tant que le soleil éclairera le monde, que nul étranger n'ait l'audace d'entrer au Japon, même en qualité d'ambassadeur, sinon ceux à qui le commerce sera permis par les lois.* Les négociants mêmes ne peuvent aborder qu'au seul port de Nangazaqui, d'où, sitôt qu'on découvre leur navire, un vaisseau bien armé va le reconnaître en pleine mer, et le visite avec la plus grande rigueur. Le moindre signe du Christianisme suffit pour lui fermer le port ; et la découverte d'un prêtre, pour le faire confisquer.

Depuis l'extinction du Christianisme au Japon, les malheureux Japonais sont plongés dans un aveuglement dont il n'est plus humainement possible de les tirer. Cette terre cultivée avec tant de soins, si féconde en vertus éminentes, arrosée des sueurs de tant

d'apôtres, et du sang de tant de martyrs, serait-elle frappée d'un anathème éternel ? Le sang des martyrs, qui, dans toutes les autres églises, a été le germe le plus heureux du Christianisme, n'aurait-il servi au Japon qu'à le ruiner sans ressource ? Cette chrétienté si brillante dès sa naissance, ayant donné à la Jérusalem céleste, en moins de cent ans, plus de citoyens que la plupart des autres églises pendant une longue suite de siècles, présumerons-nous que le nombre des élus, compté pour elle comme pour chacune des autres, ait été rempli dès-lors ? A Dieu ne plaise que nous mettions des bornes à la miséricorde du plus tendre et du meilleur des pères, ou que nous entreprenions de sonder les voies de sa justice ! O profondeur des conseils et des jugements du Très-Haut, nous écrierons-nous, en voyant que la nation la plus propre, en apparence, au royaume de Dieu, en paraît exclue sans retour ! Mais du moins que le tableau de la mort triomphante de ces admirables Japonais, si dignes de leurs intrépides apôtres, produise sur nous une impression salutaire ; qu'il nous fasse reconnaître combien il serait inexcusable, que le respect humain nous fit céder à la crainte des hommes.

Frères bien-aimés, quand c'est le zèle qui nous anime, quand c'est la charité qui nous presse, quand c'est la foi qui nous conduit,

ne consultons point les timides ménagements de la prudence humaine ; mettons toute notre sagesse à ne pas laisser passer les moments de la grâce , à ne pas perdre l'occasion de faire le bien. Tendres amis , réservons toutes nos frayeurs pour le mal. Il règne dans le monde une aversion pour la vertu , qui lui fait souhaiter tout ce qui est condamné , ou mépriser ce qu'il n'a pas le courage d'imiter. Mais quelle coupable lâcheté de céder à cette crainte injuste , qui étouffe en nous les bons désirs , nous fait omettre les meilleures œuvres , sacrifier la Religion aux bienséances , et le devoir à un faux honneur ; indigne sentiment , qui nous rend aussi réservés pour le bien , que nous devrions l'être pour le mal ! Nous ne saurions en effet concevoir trop de honte de celui-ci , ni craindre trop ce que les hommes en diront. Mais quand il s'agit de satisfaire aux mouvements de la piété , et d'exercer des œuvres de justice et de charité , ne consultons que notre zèle et notre devoir : examinons plus ce que la foi des bons qui sont édifiés , demande de nous , que ce que l'aveuglement des méchants qui se scandalisent , nous reprochera ; et soyons plus effrayés du châtiment des timides , que du scandale des pécheurs.

En nous pénétrant d'une frayeur religieuse à la vue de la profondeur des desseins de Dieu , en bannissant aussi de nos coeurs l'em-

pire d'un lâche et criminel respect humain , sachons ce qui nous manque pour persévérer dans l'amour et dans la pratique des vertus. Nous nous faisons une très-fausse idée de ce qui s'appelle un état vraiment chrétien , et des moyens de persévérer. C'est aussi pour cela qu'on voit si peu de constance dans le bien parmi ceux qui avaient montré d'ailleurs d'heureux commencements , et que l'affermissement dans la grâce est si rare , parce qu'on ne comprend que fort peu les conditions nécessaires pour y parvenir. La vertu trouve trop d'oppositions au-dedans de nous , et trop d'obstacles au-dehors , pour s'y affermir sans travail et sans violence. C'est ce qu'il faut d'abord supposer ; mais on doit bien se convaincre aussi que le travail ne se soutient que par l'intérêt qu'on y prend , et qu'il faut l'aimer pour ne point se décourager de sa longueur. Il est vrai qu'avec l'application la plus vive , et les soins les plus assidus , il nous restera toujours quelques imperfections ; Dieu nous les pardonne aisément ; quand nous ne les aimons pas , et quand les efforts que nous faisons pour nous réformer sont sincères. C'est être , et recueillons avidement une aussi douce vérité , c'est être en quelque sorte irrépréhensible à ses yeux , que de souhaiter ardemment de l'être , et de se déplaire à soi-même , de haïr son injustice , et de s'y opposer. C'est ce qui fait

ici-bas presque toute notre justice , et elle consiste plus à repousser des vices , qu'à posséder de grandes vertus. Nous sommes sans cesse aux prises avec nous-mêmes , avec le monde , avec toutes les créatures qui nous environnent ; nous disputons , et la victoire ne sera complète qu'au moment de notre mort. Chers amis , ne nous lassons pas , résistons dès le premier instant , résistons toute notre vie , puisque l'on ne combat comme il faut , que quand on combat jusqu'à la fin.

Désormais , dans tous les assauts que me livrera l'ennemi du salut , j'aimerai à me rappeler les belles paroles que tu prononçais , généreux Abibe , sur le théâtre de ton supplice , ou plutôt sur le char de ton triomphe. Ce saint ayant été pris dans une persécution , on le suspendit par le bras , et on lui déchira les côtes avec des ongles de fer. Sa patience , plus qu'humaine , étonnant le juge : « Quel avantage trouves-tu dans les supplices , lui dit-il ? » — « Nous jetons les yeux , non sur les maux présents , lui répondit le saint , mais sur la gloire à venir , une gloire que rien n'égale , et qui est infiniment au-dessus de tout ce qu'il peut en coûter pour l'acquérir. »

PRIÈRE.

Ô aimable Sauveur , vous êtes le modèle des

pensées, des sentiments, des discours et des œuvres de celui qui est votre vrai serviteur. Qu'à votre exemple j'adore et bénisse en silence les volontés, en apparence les plus rigoureuses du Père céleste, mais qu'en même-temps je ne me fasse jamais une idée pénible de la loi si douce de l'Evangile.



CHAPITRE SEPTIÈME.

LA CONFIANCE EN DIEU.

« Quel tableau que celui de l'humiliation du lépreux de l'Evangile ! quel tableau que celui de la prière qu'il adresse à Jésus-Christ ! Elle est courte ; mais combien de sentiments elle renferme ! et la foi la plus absolue dans la souveraine puissance, et la confiance la plus entière dans la bonté infinie, et l'aveu que la guérison ne lui est pas due, et la crainte de n'en être pas digne : voilà les sentiments dans lesquels nous devons approcher du tribunal sacré, en contemplant la puissance et la miséricorde infinie de notre juge, pour ne pas tomber dans le désespoir en considérant l'énormité de nos offenses, et la disproportion de notre repentir, pour ne pas nous laisser emporter par la présomption. L'un nous éloignerait de la pénitence, l'autre la rendrait vaine et infructueuse..... Entre ces deux écueils, l'espérance et l'humilité nous dirigent, et nous empêchent d'aller nous y briser..... Ces deux précieuses vertus, combinant leurs effets, conduisent l'âme, la poussent vers son but par une ligne qui leur est commune, et l'empêchent de s'écartez, soit de l'un, soit de l'autre côté ; l'espérance nous y soutient, l'humilité nous y guide ; l'espérance nous présente le terme, l'humilité nous le fait atteindre. — *Exploration des Evangiles des Dimanches, par Monseigneur l'Evêque de Langres, Tome I. Breslau, 1800.*

Paragraphe I. — *Ne désespérer jamais de la bonté de Dieu ; lui parler avec une douce et respectueuse familiarité.*

MON Seigneur et mon Dieu, lorsque j'ai lu dans les annales de l'Église les funestes systèmes des novateurs, j'ai frémi surtout des principes de ce rigorisme outré qui ne peut inspirer que le désespoir ; mais que lui opposer ? — Mon fils, les paroles d'un de mes bons serviteurs ! le pape saint Célestin : « Nous avons appris, disait-il, qu'on refusait la pénitence à des mourants, et qu'on ne secondait pas les vœux des pécheurs qui, aux approches de la mort, demandent ce remède pour le soulagement de leur ame : je le déclare hautement, je ne regarde qu'avec horreur une impiété assez cruelle pour désespérer de la bonté divine, comme si elle ne pouvait secourir celui qui recourt à elle, en quelque temps que ce soit, ni soustraire l'homme en péril, au poids des péchés sous lesquels il désire ne pas gémir plus long-temps. N'est-ce pas ajouter une seconde mort à la première ; et, mettant le comble à la cruauté, tuer à jamais une ame, en refusant de lui rendre la vie ? »

Désormais la doctrine pleine d'amour de ce chef des pontifes, doctrine qui est celle de l'Église ma mère, sera ma règle et mon flambeau ; je ne me découragerai, je ne me

désespérerai jamais. Illustre vierge d'Avila ; j'emprunterai vos beaux sentiments et votre aimable langage, indices certains de la confiance qui reposait en votre ame. Que je me plais à lire , à méditer une de vos plaintes touchantes ! « O mon Dieu ! je sais que je dois rester dans cette misérable vie , que je dois , pour votre amour , souffrir d'y demeurer au milieu d'occupations et d'embarras temporels qui m'empêchent de jouir pleinement de vous , et qui me sont si pénibles ? Mais du moins , si vous vous cachez aux yeux de mon ame , quelles consolations vous me prodiguez , dans ces moments où vous vous donnez à moi ? Ah ! mettez le comble à l'amour que vous me portez ; découvrez-vous tout entier à mon ame ravie ; ne tardez plus à m'appeler à vous ! Si je pouvais me cacher de vous , comme vous vous cachez de moi , le souffririez-vous , mon Sauveur ? Non , certes , puisque je vous suis toujours présente , et que vous me voyez toujours. Je vous conjure , Seigneur , de ne plus traiter avec une aussi grande rigueur une personne qui vous aime tant. » — Généreux martyr , saint Andronique , obtenez-moi de partager la belle idée que vous aviez de la bonté divine. Andronique était jeune et de qualité. « Votre jeunesse me touche et me retient , lui dit le juge : sachez qu'on vous prépare les plus grands supplices. Je suis jeune , répondit

Andronique, il est vrai, mais un chrétien est homme parfait, et pour l'ame et pour le reste. » On lui demanda qui lui avait enseigné cette religion ? « La parole qui vivifie. » répondit-il. Il souffrit divers supplices, après quoi on le conduisit en prison. Le juge voulant l'interroger une seconde fois, le fit amener ; et surpris de voir ses plaies parfaitement guéries, il se mit en colère contre ses soldats, comme s'ils avaient donné à Andronique la liberté d'avoir un médecin et des remèdes. « O insensé ! lui dit le saint martyr, vous ne savez pas quelle est la bonté du médecin des chrétiens, qui, sans le secours des remèdes, et par l'efficace de sa parole, guérit tous ceux qui recourent à lui avec confiance ? »

PRIÈRE.

O ADMIRABLE et divin législateur des chrétiens !.... accordez-moi la grâce de goûter mieux, de jour en jour, les attraits de votre sublime doctrine : que j'en saisisse si bien l'esprit, qu'étranger à tout principe de rigorisme outré, je ne perde jamais la confiance qui distingue les véritables enfants de Dieu.

Paragraphe II. — *Erreur des ames pusillanimes et découragées.*

DEPUIS le jour heureux où j'ai goûté, Seigneur, l'inestimable avantage de vous servir et de m'unir inviolablement à vous comme au plus excellent des maîtres, comme au

meilleur de tous les pères , j'ai vu des chrétiens bien à plaindre ! Considérant sans cesse leur propre faiblesse , ils sont , dit saint Bernard , comme accablés et abîmés dans la pusillanimité et le découragement ! ils habitent, non dans le secours du Très-Haut et la protection du Dieu du ciel , mais dans eux-mêmes , dans leurs défiances et leurs peines. Ils sont tout occupés de leurs maladies et de leurs langueurs , et toujours portés à narrer au long et d'un ton lamentable , ce qui leur arrive et ce qu'ils souffrent ; ils sont dans l'inquiétude jour et nuit , ils se tourmentent et des maux qu'ils sentent , et encore plus de ceux qui ne sont point encore. Infortunés ! vous ne voulez donc point , selon la belle règle de l'Évangile , qu'à chaque jour suffise sa peine ; mais vous vous accablez encore par la crainte des choses qui n'arriveront peut-être jamais. Ah ! mes frères , y a-t-il un tourment plus grand que celui-là ? y a-t-il un enfer plus insupportable ? Mais que faire , direz-vous sans doute , au milieu de ces tempêtes qui ne sont que trop fréquentes dans la pratique des vertus chrétiennes ? Que faire ? précisément le contraire de ce que vous faites. Lorsque vous vous croyez abandonnés de Dieu , vous lui demandez , comme cette Sion affligée , s'il ne se souvient plus d'une ame qui comptait être à lui sans partage : votre plainte est tendre et

filiale ; mais , après qu'elle s'est échappée de vos cœurs désolés , vous les laissez noyés dans une mer d'amertume ; vous ne voyez pas les affectueuses avances de votre Dieu : c'est là qu'est votre erreur. Eh ! n'entendez-vous pas cet oracle de sa charité : « Ma fille , mon épouse , ame fortifiée par un sang divin , ne crains point ; j'ai pour toi plus de tendresse , que la plus compatissante des mères n'en a pour son enfant. Si tu doutes de mon amour , regarde mes mains percées de clous ; c'est le monument de l'alliance que j'ai contractée avec toi : cet acte éternel de ma compassion pour les hommes te répond de mes bienfaits. Tu travailles à l'édifice de ton salut ; je ne perds point de vue tes travaux : ils doivent se soutenir malgré les contradictions et les orages. C'est ainsi que j'ai conduit les amis de mon père et les miens au terme d'un bonheur inaltérable. »

Voilà le fondement de ma confiance dans la miséricorde divine , confiance qui adoucit la frayeur qu'inspirent les jugements du Seigneur : je dois donc gémir et trembler , parce que j'ai péché ; je dois me consoler et espérer , parce que Dieu est compatissant , et que sa compassion ne respire qu'amour envers nous. Il n'était donc pas répréhensible ce religieux , rencontré par saint Jean Climaque dans un monastère , près d'Alexandrie : c'était un cuisinier qui se trouvait extrême-

ment occupé, parce que chaque jour il devait apprêter à manger pour deux cent trente religieux, sans compter les survenants ; et cependant il ne laissait pas d'être toujours recueilli, et de répandre beaucoup de larmes. Saint Jean lui en marquant son étonnement : — Je me suis toujours figuré, répondit ce saint, que c'était Dieu que je servais et non pas les hommes : c'est pourquoi j'ai cru ne devoir me donner aucun repos; et la vue de ce feu matériel me fournit une continue source de larmes, en me remettant sans cesse devant les yeux la violence du feu éternel dont nous sommes menacés.

Je dirai donc aux ames pusillanimes et découragées. Lisez ce que rapporte d'édiifiant et de consolant *l'Ami de la Religion et du Roi*, dans son numéro du 12 Avril 1817.

« Plusieurs militaires ont approché de la sainte table le jour de Pâques. On les voit avec plaisir ne pas attendre l'extrémité de la vie pour se réconcilier avec Dieu, ou bien profiter de leur convalescence pour faire avec plus de fruit ce qu'ils n'avaient peut-être pas fait avec assez de connaissance et de maturité pendant la violence de la maladie. Après s'être déclarés ainsi franchement chrétiens, ils soutiendront cette première démarche, et ne retourneront point en arrière : un bon soldat, une fois engagé dans le service de Dieu, n'y doit pas plus reculer que dans celui

du Roi. L'hôpital du Val-de-Grâce présente à cet égard des exemples consolants. Un jeune militaire, qui y est retenu depuis quelques années par une blessure grave, pourrait être cité comme un modèle de vertu et de piété. Il ne se contente pas de pratiquer la Religion avec ferveur, d'assister, toutes les fois qu'il le peut, à la messe, d'approcher des Sacrements, et de donner l'exemple de la patience dans ses maux; il est encore le consolateur de ses camarades, il leur parle de Dieu à propos, et sachant plusieurs langues, en profite pour gagner ses camarades par sa douceur et par ses complaisances: il est pour plusieurs l'instrument de la grâce. Dieu bénit les soins de sa charité, et ses manières engageantes prêtent un nouvel attrait à ses insinuations. Ainsi, la Providence se ménage partout des apôtres qui répandent autour d'eux la bonne odeur de Jésus-Christ, et qui opposent leurs vertus à la contagion des scandales, et leur pieuse adresse aux efforts du démon pour perdre les ames. De tels traits ne sont-ils pas plus touchants encore dans un état exposé à tant de dangers? Nous savons que l'hôpital du Val-de-Grâce offrirait d'autres faits non moins précieux; nous avons ouï parler d'un vieux soldat qui, s'étant donné à Dieu, le fit avec une ardeur admirable, et ne craignait pas de montrer hautement et son repentir de ses fautes, et son amour pour le Maître qui

avait daigné le rappeler à lui ; il vécut assez long-temps pour manifester la constance de ses sentiments. Un autre , qui avait malheureusement pris part aux excès de la révolution , voulut expier en faisant précéder sa confession de l'aveu de cette partie de sa vie, qui n'était pas la moins pénible à révéler ; etc' était un spectacle étonnant , et un triomphe pour la Religion , que de voir un homme qui s'était signalé par sa haine furieuse contre les prêtres , s'humilier alors aux pieds d'un de ces ministres qu'il avait autrefois maudits et frappés , et solliciter avec larmes son pardon , comme ces bourreaux des premiers chrétiens qui tombaient aux pieds de leurs victimes , et qui imploraient leurs prières après leur avoir fait subir des tourments. Ces prodiges de la grâce sont encore moins rares qu'on ne pense , et Dieu s'est réservé dans tous les états des serviteurs long-temps infidèles et ingrats , dont le retour vers lui atteste et sa puissance et sa bonté. Un militaire plein d'honneur et de loyauté est quelquefois moins loin du royaume de Dieu qu'il ne se l'imagine lui-même , et les secours spirituels que la piété du Roi a mé-nagés à ses troupes dans la nouvelle organisation de l'armée , rappelleront peut-être un grand nombre de soldats à ces sentiments religieux qui fortifient la discipline , soutiennent le courage , et ennoblissent encore un état si périlleux. »

On a fait lire au jeune apôtre l'article du journal que nous venons de rapporter ; il s'en est profondément humilié , a déclaré qu'il ne faisait rien , qu'il n'était capable de rien faire ; il a même adressé à son vénérable Ananie de doux reproches d'avoir décélé les faibles services , ainsi qu'il les nomme , qu'il est assez heureux pour rendre à ses compagnons d'infortunes. Témoin de ses regrets et de ses sentiments , l'auteur de ses jours a voulu lire le même article ; et , en le lisant , il fondait en larmes. Heureux père , de sentir le bonheur de posséder , au moins pour quelques jours encore , un si bon fils ! Plus heureux le fils , qui , élevé tout à coup aux héroïques dispositions que la foi lui donne , se prépare à terminer une vie languissante et douloureuse , par la mort des prédestinés !

PRIÈRE.

O MON Dieu ! je vous demande la grâce de partager la juste terreur que vos saints pénitents ont conçue de votre souveraine justice ; mais accordez-moi d'unir à ce sentiment une confiance assez vive pour étouffer une lâche pusillanimité , et pour prévenir un découragement condamnable.

—
Paragraphe III. — *Les ames défiantes se forment du divin Maître une idée fausse et dangereuse ; comment s'en garantir ?*

BIENFAITEUR ineffable , vos grâces répan-

dues avec profusion sur les créatures que vous avez formées à votre image , devraient sans doute ouvrir leurs cœurs à tout l'épanchement de la confiance et de l'amour ! Mais, hélas ! que vous êtes méconnu ! qu'on sent peu , dans le monde , la beauté de vos aimables attributs ! Frères chéris, amis malheureux , esprits pleins de défiance , quelle idée vous vous faites de l'éternel amant de vos ames ! Ah ! vous ne connaissez donc pas celui qui n'est que clémence, miséricorde , amour. Tous ceux , dits saint Bernard , qui ne veulent pas se convertir à Dieu , ou qui , étant déjà convertis , n'espèrent point en sa miséricorde , ne le connaissent point ; car ils ne demeurent dans cette défiance que parce qu'ils se représentent Dieu comme rude et sévère , tandis qu'il est la bonté même ; comme dur et inexorable , tandis qu'il est plein de miséricorde ; comme cruel et terrible , tandis qu'il est doux et infiniment aimable : ainsi l'iniquité , selon la parole du prophète , ment à elle-même , et se forme à la place de Dieu une idole qui n'est point Dieu. Mais , diront ici les pusillanimes et les défiants , comment ne pas frémir du tableau de nos misères ? D'après le sentiment de l'Ange de Clairvaux , nous pourrions donc innocemment aimer jusqu'à nos faiblesses ? — Non , ce ne sont pas nos faiblesses ; mais bien le sentiment et la conviction de nos fai-

blesses, que nous pouvons aimer : cette humble conviction est une grâce dont nous ne pouvons trop estimer le prix, ni assez remercier le Seigneur. Sans cette grâce, nous ne serions point touchés et humiliés de nos infirmités spirituelles : nous sommes trop misérables, pour être bien persuadés de tous nos maux par nous-mêmes. Plus nous sommes faibles et pauvres, plus nous sommes orgueilleux ; et c'est déjà être très-fort et très-riche, que d'être bien touché de sa misère, de sa faiblesse et de sa pauvreté. Nous devons regarder ce vif sentiment et cet aveu sincère de toutes nos fautes, comme un très-grand effet de la bonté divine, et comme un nouveau motif de confiance. Plus nous voyons en nous de maladies, plus nous avons droit de nous approcher de Jésus-Christ, puisqu'il nous a déclaré lui-même qu'il n'y a que les malades qui aient besoin de médecin, et qu'il n'est point venu pour appeler les justes, mais les pécheurs. N'en doutons pas ; plus il nous fait sentir que nous sommes pauvres, plus il nous presse de recourir au trésor infini de ses mérites ; et ceux-là qui connaissent plus sincèrement le fond de leur indigence, sont les brebis que le bon Pasteur distingue et traite avec plus de soin. Chères et malheureuses victimes de vos inquiétudes, cessez d'envisager la difformité de votre ame : imitez l'illustre pénitent d'Hyppône. — Mon

ame est toute difforme, je ne veux pas la regarder, disait saint Augustin, je ne veux point arrêter ma vue sur sa laideur. C'est vous que je veux contempler, ô justice ! ô innocence ! qui avez une beauté, un éclat et des charmes dont on ne peut jamais se rassasier, qui rendez belle toute ame qui vous aime. — Mon aimable et céleste Père, ne me condamnez pas, si mon cœur et mon amour s'occupent toujours de vos miséricordes : je n'en sens pas moins l'obligation de redouter votre souveraine justice ; et je vous bénis également pour les voies opposées par lesquelles vous rappelez les pécheurs à la pénitence.

En effet, l'expérience et les jugements des maîtres de la vie spirituelle nous donnent la certitude que la voie de la confiance et celle de la crainte nous conduisent au salut. Deux solitaires, se laissant aller aux suggestions du démon, quittèrent le désert, retournèrent dans le siècle, et y prirent des engagements contraires à la sainteté de leur premier état ; enfin la grâce leur ayant ouvert les yeux, ils allèrent trouver les plus anciens des solitaires, confessèrent leurs fautes, et demandèrent d'être admis à la pénitence. Leur prière fut écoutée, et ils furent enfermés pendant un an, n'ayant qu'un peu de pain et d'eau pour nourriture. Ce terme étant expiré, on fut fort surpris que l'un eût con-

servé sa gaieté et son embonpoint, au lieu que l'autre avait un visage pâle, triste et décharné. On leur demanda quelle avait été leur occupation dans leurs cellules : l'un dit, que plein de reconnaissance pour les miséricordes de Dieu, il se laissait aller à des mouvements de joie ; l'autre déclara que sa chair séchait de frayeur à la vue des supplices qu'il avait mérités, et qui avaient toujours été présents à son esprit. Alors les pères portèrent ce jugement : ces frères, par différentes voies, sont parvenus à un même degré de mérite.

PRIÈRE.

Mon adorable Maître, accordez-moi, dans l'étude et la pratique de vos saints commandements, un esprits de simplicité et de candeur, qui vous offre toujours à moi sous l'aspect du père le plus tendre, le plus indulgent et le plus miséricordieux.

—

Paragraphe IV. — *Comment le vrai chrétien se relève, lorsqu'il est découragé.*

CHER et tendre Maître, mille sujets de frayeur m'assiègent, mille objets lugubres m'environnent. Dans les jours écoulés de ma déplorable vie, je n'aperçois qu'erreurs, qu'infidélités, que chutes, que rechutes : quelles angoisses, quelles amertumes ne doit pas répandre dans mon ame la vue de cet

affligeant tableau ? — Bien-aimé , garde-toi de désespérer jamais de tes destinées éternnelles. Quand tu te trouveras dans une crise pareille à celle que tu viens de dépeindre , lève vers moi tes yeux mouillés de larmes , et que tes lèvres prononcent ces consolantes paroles : O mon unique refuge , mon seul espoir , donnez-moi cet amour qui me manque , et n'achevez point , en me repoussant , d'accabler mon cœur qui se meurt de tristesse. Tout m'abandonne , tout me fuit , il ne me reste que mes pleurs , ma douleur et votre pitié. Vous voyez en moi tous les maux et tous les besoins ; que je trouve en vous toutes les ressources et tous les biens : vous êtes Dieu , vous m'aimez et je périrais ?..... Non , non , ce serait outrager votre amour , que de ne pas concevoir de meilleures espérances : vous justifierez mon abandon , vous rendrez la vie et la joie à mon ame abattue ; la fable publierai hautement votre force ! et la reconnaissance célébrera à jamais vos bontés ; dites-lui donc , dès à présent , que vous voulez être son salut et sa joie , mais dites-lui de manière que sa tristesse l'entende. Répandez sur mon cœur toute l'onction de votre esprit , que la douleur qui m'afflige ne soit pas un châtiment de votre colère et une juste punition de mes fautes , mais qu'elle soit plutôt l'effet et la peine inséparable de l'enfantement du nouvel homme.

cette attendrissante supplique j'unirai, dans les temps d'orages et de tempêtes, les doux épanchements de cœur de saint François de Sales. Après lui, je dirai, dans son style naïf et plein de charmes. — « Enfin nous sommes entièrement à Dieu sans réserve, sans division, sans exception quelconque, et sans d'autres prétentions que l'honneur de lui appartenir. Si nous avions un seul filet d'affection en notre cœur qui ne fût pas à lui, et de lui, ô Dieu ! nous l'arracherions tout soudainement. Demeurons donc en paix, et disons avec le grand amoureux de la croix : Au demeurant, que nul ne me vienne inquiéter ; car, quant à moi, je porte en mon cœur les stigmates de mon Jésus : oui, si nous avions un seul point de notre cœur qui ne fût pas marqué au coin du crucifix, nous ne le voudrions pas garder un seul moment : à quel propos s'inquiéter ? Mon ame, espère en Dieu ! pourquoi es-tu triste, et pourquoi me troubles-tu ; puisque Dieu est mon Dieu, et que mon cœur est tout à lui ? » Seigneur, aidé de votre grâce, j'aurai désormais pour mes misères spirituelles, la même confiance que vos amis vous ont si constamment montrée pour les besoins de la vie. La ville d'Oxirinque ne comptait guère pour habitants que des solitaires d'une éminente austérité ; des Grecs qui y portaient des aumônes furent conduits dans la cellule d'une veuve chargée

de plusieurs enfants : ils y trouvèrent une petite fille vêtue de quelques misérables haillons : la mère était allée blanchir du linge. En son absence, ces Grecs présentèrent à la petite fille un habit et de l'argent; mais elle refusa l'un et l'autre, ajoutant : Ma mère est venue, et m'a dit d'avoir confiance, parce que Dieu Lui avait fait trouver aujourd'hui de quoi gagner du pain, et pour elle et pour nous. La mère arrive, ils la pressent de recevoir et les habits et l'argent. Quoi ! leur répondit-elle, Dieu même veut bien s'appliquer à pourvoir à mes besoins, voudriez-vous me priver d'un avantage si glorieux.

PRIÈRE.

Quoiqu'il m'arrive de malheureux ou de prospère, que je sois pauvre ou riche, plein de santé ou attaqué de maladies, Seigneur, accordez-moi la paix, la résignation, la confiance et la joie.

Paragraphe V. — *Dieu est toujours aussi puissant.*

O l'unique bienfaiteur de tout ce qui respire ! loin de nous ce langage blasphématoire, que le bras du Seigneur est raccourci de nos jours : n'avez-vous pas toujours la puissance de délivrer ceux qui ont recours à vous ? Faut-il des miracles pour opérer cette

délivrance ? Faut-il ouvrir le sein des mers ; couvrir les cieux de ténèbres ? Non ; et mon Dieu ne fait point ces prodiges , parce qu'ils ne sont pas nécessaires ; les prodiges ont été employés pour un peuple qui avait des promesses temporelles , ou pour appeler les peuples à la foi : mais ces preuves de la puissance divine nous seraient inutiles à nous qui croyons en Jésus-Christ. Dans les maux temporels , nous avons , pour nous soutenir , les leçons de Jésus-Christ , sa grâce , ses exemples ; ces maux sont pour nous le germe du bonheur ; c'est dans ces épines que nous cueillons des couronnes. Contre les maux spirituels qui sont le péché , l'inclination au mal , les tentations du démon , nous avons tous les secours du salut , plus surprenants en eux-mêmes et plus propres à manifester la puissance de Dieu , que tous les miracles qui ont changé ou suspendu les lois de la nature. Hélas ! si nous n'avons point de foi , ou si nous n'avons qu'une foi languissante , nous serons assez ingrats pour croire le bras de Dieu raccourci , parce que les secours qu'il nous donne pour le salut , sont tout intérieurs , et qu'ils ne frappent point nos sens : mais si nous sommes doués d'une foi vive , nous serons dans l'admiration continue des effets que sa main toute-puissante opère. Nous les reconnaîtrons , nous les bénirons ces effets touchants , dans les saints qui

nous ont précédés, dans nous-mêmes et dans ceux avec qui nous vivons. Chose étrange ! nous sommes chrétiens, et nous oublions sans cesse que notre état est l'état de la foi ; que c'est une manière d'être toute spirituelle ; que Dieu ne se communique qu'à ceux qui le servent en esprit. Entraînés par nos sens, nous sortons de la belle route que Jésus-Christ nous a tracée. Il faut donc que les présents ineffables de la grâce nous soient offerts avec une abondance prodigieuse, puisque Jésus-Christ connaît l'empire que les sens ont sur nous, et qu'il a néanmoins établi pour nous un royaume tout spirituel. Prodigé d'amour et de bonté ! aimable grâce, combien tu es puissante ! Il faut que tu commences par subjuger nos sens, et que tu substitutes à leur action les opérations intérieures, la vie de l'esprit ; il faut que tu sois offerte à tous, puisque l'adorable auteur de la loi nouvelle exige de tous un culte en esprit et en vérité : ô miracle qui surpassé tous les miracles extérieurs dont parle l'Écriture !

Ces leçons auront pour nous tout leur prix, si nous les méditons à l'école des élus. Un saint prêtre est injustement persécuté], saint Grégoire de Nazianze lui écrit : « Que peut-il, après tout, nous arriver de mal ? nous n'avons qu'une chose à craindre ; c'est de nous mettre, par notre faute, dans le

danger de perdre Dieu et la vertu : laissons aller les autres choses comme il plaira au Seigneur : il est le maître de notre vie , et il sait la raison de tout ce qui nous arrive. Craignons seulement d'agir d'une manière indigne de notre piété. Nous avons nourri les pauvres , servi nos frères , chanté des psaumes à la louange de Dieu ; s'il ne nous est plus permis de continuer les mêmes exercices , employons - nous à quelque autre chose. La grâce n'est pas stérile ; elle ouvre différentes voies qui toutes conduisent au ciel. Vivons dans la retraite , vaquons à la contemplation , purifions nos ames par la lumière de Dieu : cela n'est peut-être pas moins relevé que tout ce que nous pourrions faire. »

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant , tous les jours de nouvelles faveurs , répandues sur les hommes , attestent que votre charité pour nous est toujours aussi tendre et secourable , et les opérations secrètes et miraculeuses de votre grâce , sont des prodiges non moins frappants que ceux qui ont étonné et convaincu nos pères. Faites que mon cœur professe , et que ma bouche proclame à jamais cette vérité , que Dieu est aujourd'hui comme il était hier , et comme il sera dans tous les siècles.

Paragraphe VI. — *Obligation et moyens de conserver la paix, quand le cœur est atterré de ses chutes fréquentes.*

MON Dieu, je n'ai pu sonder sans alarmes, sans une secrète terreur, l'état désolant de mon ame. Je ne suis point à vous autant que je le voudrais ; mille objets m'enchaînent, mille inclinations chéries me retiennent, mille habitudes me lient encore. Que ferai-je, Seigneur, pour être tout à vous ? — Mon bien-aimé, ne t'étonne jamais de voir en toi tant de langueur, tant de misères, tant de défauts, après bien des années employées à me servir ; ne perds pas courage ; tu montrerais que tu n'as point fait de progrès dans la connaissance de ta faiblesse et de ta corruption, dans le mépris de toi-même, dans la manière de te relever de tes fautes et d'en profiter ; tu ferais voir que tu es encore bien éloigné de rendre à ma bonté et à la grâce que t'a méritée Jésus-Christ, toute la louange que tu leur dois. Quand tu as le malheur de tomber, pense à ton Dieu, et non aux hommes ; rends gloire à la vérité et à la justice, confesse humblement devant moi, que c'est ce que tu devais attendre de ta corruption ; rends-moi grâces de ce que je t'ai empêché d'aller plus loin ; tiens-toi sur tes gardes contre les ruses et la malice de ton ennemi, qui s'efforce de te faire tomber encore plus

bas par le dépit, le chagrin et la mauvaise honte. Relève-toi avec paix ; regarde l'indignation et la colère dont tu es alors tenté contre toi-même, comme un mal plus grand que celui que tu déplores. Un enfant affligé d'avoir dit ou commis quelque chose qui a offensé sa mère, lui ferait injure de douter qu'elle lui pardonnera ; ou si, pour cette faute, elle ne le déshériterait point. Une telle pensée offenserait plus sa mère, que la faute dont il se serait rendu coupable. Bien-aimé, persuade-toi donc aussi, que le découragement, la défiance de ma bonté et de mon secours, soit pour obtenir le pardon, soit pour te relever de tes chutes, me déshonorent plus, et me font une injure plus grande que les péchés qui y ont donné lieu. Crains que, si tes fautes ordinaires ne font qu'aigrir ton orgueil, dont elles devraient être le remède, je ne permette que tu tombes dans des fautes plus considérables, qui seraient le châtiment de ton orgueil, de ta défiance et de ta négligence à profiter de tes fautes ordinaires. — Mon unique soutien, vos paroles, plus douces à mon cœur que le miel ne le serait à mes lèvres, m'animent envers vous de la plus douce confiance ; je m'écrierai avec un de vos dignes amis, l'ange de Clairvaux : « Nous vivons en ce monde dans l'attente et dans l'espérance des jours célestes ; de ces jours qui n'auront jamais de

fin. Cette attente n'est point vaine, ni cette espérance incertaine, parce qu'elle est appuyée sur les promesses de l'éternelle vérité. Il y a trois choses, dit ailleurs saint Bernard, qui me fortifient et qui me rassurent au point que, ni la vue de ma pauvreté spirituelle, ou le défaut de mérites, ni la considération de mon indignité, ni la haute idée que j'ai de la bénédiction céleste, ne sont capables de m'abattre, ni de donner la moindre atteinte à la fermeté de l'espérance, dans laquelle mon cœur est fortement enraciné. Ces trois choses, dans lesquelles consiste toute mon espérance, sont l'amour que Dieu m'a témoigné, en m'appelant à la grâce de l'adoption de ses enfants, la vérité de ses promesses, et sa toute-puissance à les accomplir. » Il veut, cet excellent Maître, le meilleur de tous les pères, il veut me sauver : il en connaît les moyens, il peut et veut me les procurer, je m'abandonne avec confiance à lui, je demeurerai ferme et inébranlable dans la profession que j'ai faite d'espérer. Puisque celui qui a promis est fidèle dans ses promesses, désormais, mon céleste père, mes défauts et mes chutes mêmes ne m'ôteront point la confiance : pour l'animer en moi, pour lui donner un nouveau feu, je contemplerai le magnanimité courage de vos plus saints amis. Dans une persécution excitée à Damas contre les chrétiens en 1351,

plusieurs eurent le malheur de renier Jésus-Christ ; mais il y en eut vingt-deux qui méritèrent , par leur fidélité , d'être attachés à des croix , et qui soutinrent durant trois jours ce tourment , répondant à ceux de leurs parents qui , ayant abandonné la Religion , les exhortaient à les imiter : « Vous voulez nous enlever les biens de la vie éternelle , à laquelle vous avez renoncé si lâchement par la crainte des peines de cette vie ; mais nous regardons comme une grâce singulière et un avantage , de pouvoir mourir sur la croix , à l'exemple de notre Sauveur Jésus-Christ. »

PRIÈRE.

SEIGNEUR , accordez-moi , dans la douce et fréquente pensée de la mort , un remède à la pusillanimité ; que , toute ma vie , votre crainte , la confiance en vous , une sincère humilité soient pour moi comme l'air que je respire et qui me fait vivre .

—
Paragraphe VII. — Comment il faut se parler à soi-même , et puis parler à Dieu , pour acquérir le doux sentiment de la confiance.

MON aimable et infini bienfaiteur , qui me donnera de vous recevoir dans mon cœur , afin que vous l'enivriez du vin céleste de votre amour ; et que , perdant le souvenir de mes

maux, je vous embrasse de toutes les puissances de mon ame, comme mon seul et unique bien. O mon ame ! jetez-vous entre les bras de la miséricorde de celui qui est seul capable de vous purifier. Jetez-vous-y avec confiance ; il vous recevra avec amour, et il vous sauvera. Pourquoi pensez-vous que Jésus-Christ s'est si fort affaibli et humilié, sinon afin que vous puissiez vous appuyer sur sa faiblesse apparente, et qu'en se relevant par sa propre force, il vous relève aussi en même temps ? Penchez-vous donc sur lui ; et, en lui embrassant les pieds avec confiance et avec amour, souvenez-vous de ce qu'il est, et oubliez pour quelques moments ce que vous êtes. La vue de vos misères, sans celle de sa puissance et de sa bonté, est inutile, et même dangereuse : sans sa grâce, elle ne peut pas vous humilier, et elle peut entretenir votre orgueil. Ame infortunée, vous devez croire que si vous êtes si misérable, la connaissance même de votre misère, et la peinture que vous en faites aux autres, peut satisfaire votre vanité. Il importe peu à l'orgueil de l'homme que ce soit en bien ou en mal qu'il s'occupe de soi-même, pourvu qu'il s'en occupe. Il aime mieux se voir misérable que de ne se point voir ; et c'est pour lui une espèce de consolation que de pouvoir au moins exciter la pitié. Hélas ! il y a une telle corruption dans

notre cœur, que nous trouvons du plaisir à exagérer nos imperfections et nos infidélités, nos tentations et nos faiblesses. Nous voulons exceller au moins en quelque chose, nous sommes contents que l'on pense que notre mal est unique et singulier ; qu'il y a quelque chose de surprenant et d'extraordinaire dans nos maladies, et que les remèdes qui peuvent guérir les autres ne nous suffisent pas. Mon Dieu ! ne permettez jamais que je perde de vue, un seul instant, la vérité que vous m'avez montrée en m'ouvrant les yeux sur les erreurs et les vanités du siècle. Ah ! je le reconnais, les exemples, les situations, nos propres penchants forment sans cesse tant de nuages autour de notre cœur, qu'à moins que vous n'y portiez continuellement la lumière, nous courons risque de retomber dans nos premières ténèbres ; et alors, grand Dieu, n'étant plus éclairés par votre vérité, nous marchons au hasard, et chaque pas devient une chute. Que cette vérité éternelle, qui m'a découvert les biens véritables et seuls dignes de mon amour, me guide sans jamais m'abandonner pendant les jours de mon pélerinage ; que cette nuée lumineuse me précède toujours dans les routes dangereuses de ce désert, jusqu'à ce que j'arrive dans la terre promise à mes pères ! Ne vous éloignez pas de moi, car vous êtes vous-même la vérité qui éclaire tous les hom-

mes qui ne ferment pas les yeux pour ne pas la voir. Vous êtes devenu doublement mon Sauveur , et je vous appartiens à tant de titres ! Que tous ces titres que vous avez sur moi vous assurent pour toujours votre créature , qu'ils vous rendent plus jaloux de conserver l'ouvrage de votre miséricorde. Dans cette confiance , je ne me laisse point abattre par ces moments d'orage et de dégoût , où vous paraissez vous éloigner de moi. Je vous attends , bon Maître , avec une foi constante , persuadé que votre absence ne sera pas longue , et qu'après m'avoir laissé quelque temps en proie à ma langueur , à mes ténèbres et à mon ennui , vous reviendrez à moi avec toutes les lumières et les consolations de votre grâce. Vous m'écoutez , ô tendre père ! sans rebuter votre enfant : eh ! à qui pourrais-je exposer mes misères , mes nécessités et les désirs de mon cœur , si ce n'est à vous ? De qui puis-je attendre des secours , si ce n'est d'un père tel que vous ? Non , mon Dieu , tant que vous me permettrez de vous appeler de ce doux nom , mon indigence ne m'inquiétera point. A quelque extrémité que je me trouve réduit , de quelque malheur que je sois menacé , quelque lieu que j'habite , durant le jour et pendant la nuit , inspirez-moi de vous prier sans cesse ; et , soit que vous m'accordiez ou que vous me refusiez ce que je vous aurai demandé , je ne douterai point que vous ne

m'ayez écouté pour mon salut ; mes prières seront toujours suivies d'actions de grâces. Donnez-moi votre esprit , ô vertueux solitaires ! Apollon , Aquilas , et mon cœur sera rempli de la plus douce confiance. Le premier s'étant autrefois souillé de plusieurs crimes , les lavait jour et nuit dans les larmes de la pénitence. Il adressait sans cesse à Dieu ces paroles admirables : « J'ai péché parce que je suis homme ; mais que votre colère s'apaise , parce que vous êtes Dieu. » Si on demandait Apollon pour travailler à quelque ouvrage , il s'y rendait gaiement , disant : « Aujourd'hui j'aurai l'avantage de travailler avec Jésus-Christ , et pour le salut de mon ame. » Trois vieillards , dont le dernier n'avait pas la réputation d'homme vertueux , allèrent rendre visite au solitaire Aquilas , et lui demandèrent chacun quelque petite grâce. Mais il n'écouta que la demande du troisième. Les deux premiers s'en étaient plaints : « Il fallait , leur dit-il , soutenir un peu l'esprit de ce pécheur , et ne lui pas causer une peine qui aurait pu être l'occasion de sa perte. »

PRIÈRE.

SEIGNEUR , quand je serai dans la peine , donnez-moi des paroles de paix , pour encourager et ranimer mon ame abattue : ensuite daignez parler vous-même , ô mon Père , à cette fille , que la douleur de vous avoir déplu , rend si malheureuse.

CHAPITRE HUITIÈME.

CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Le Centurion de l'Evangile témoigne une confiance bien touchante, dans la puissance et dans la bonté du Sauveur, ainsi qu'une conformité parfaite à ses volontés adorables. Il semble qu'il ne lui demande rien; il se contente de lui exposer le triste état où languit son serviteur; il connaît cette bienfaisance infinie, à qui il suffit de présenter des maux, pour qu'elle s'empresse de les soulager; et c'est là le sentiment qui doit nous conduire aux pieds de Jésus-Christ, et avec lequel nous devons lui exposer les infirmités, les langueurs et les plaies de notre ame. Croyons, avec une foi ferme, qu'il peut nous guérir; soyons également assurés qu'il le veut: sûrs de ces dispositions, ne craignons que les nôtres, c'est le seul obstacle qui puisse arrêter sa bonté. »

— (*Explication des Evangiles des Dimanches, par Monseigneur l'Evêque de Langres.*) Tome I.

Paragraphe I. — Tableau d'une ame résignée à la volonté de Dieu.

Mon infaillible et ineffable docteur, ô Dieu de lumière et de grâces! rendez-moi conforme en tout à votre bon plaisir; et pour me frayer cette route nouvelle de bonheur et de salut; oh! ne refusez pas de

m'animer par le tableau d'une ame résignée en tout à vos saintes volontés. — Mon fils, cette ame bien-aimée se perd dans les desseins de son Père céleste qui la gouverne ; elle est certaine que la soumission parfaite et aveugle qu'il exige d'elle, ne peut être imprudence : elle s'interdit sur ce qui lui arrive, toute réflexion et tout raisonnement. Dussé-je la placer sur la croix, elle y demeurerait, comme moi, dans le silence ; elle attendrait, comme moi, pour la quitter, les ordres de celui qui l'y aurait placée : elle ne tient à elle-même, ni par l'espérance, ni par la crainte, ni par les désirs, ni par une prévoyance inquiète de l'avenir, ni par une joie excessive du bien, ni par une sensibilité trop vive dans le mal, ni, en un mot, par aucun acte de sa volonté qui cesserait dès-lors d'être la même que la volonté de son Dieu. Santé ou maladie, vie ou mort, bon ou mauvais succès, mépris ou honneur, paix ou tentations, aridités ou plénitudes, goût ou répugnance, consolations ou sécheresses, rien dans l'ordre de la nature ou de la grâce, à la réserve du péché et de la damnation éternelle (auxquels il n'est jamais permis de consentir, sous prétexte de se conformer à ma volonté), rien, mon fils, qui ne paraisse bon à cette ame bienheureuse, dès qu'il vient de moi. — Cher et tendre Maître ; la peinture est alarmante

pour ma lâche et coupable faiblesse : cependant, dès que je la rapproche de la vie de vos saints, elle est frappante de vérité. Qu'importe de souffrir ou de jouir, disait sainte Chantal, pourvu que la volonté divine s'accomplisse? Ne faut-il pas être également en repos dans la tribulation comme dans la consolation? La vraie vertu est de s'accoutumer à négliger beaucoup de choses, et à en vouloir peu. Une digne fille de notre bon Père, ajoutait-elle, est une ame entièrement abandonnée à la céleste providence, une ame qui est inébranlable à toute sorte d'événements, qui ne veut que Dieu, ne voit que Dieu, ne s'attache qu'à Dieu, qui est enfin toute à Dieu. — Saint Grégoire, évêque de Nazianze, se promenant un jour sur le rivage de la mer, comme il le racontait ensuite à son peuple, remarqua que les vagues y laissaient des coquillages, et que d'autres flots les emmenaient avec eux alternativement : en même temps il admira, près de là, la stabilité des rochers contre lesquels la mer venait battre impétueusement. Il pensa que c'était là précisément, d'un côté, l'image des ames faibles et superficielles qui se laissent emporter tantôt à la joie et tantôt à la tristesse, cédant indifféremment aux mouvements divers de la vie, et la peinture des ames généreuses et constantes, que rien n'est capable d'ébranler.

Puis son cœur , profitant de cette pensée ; s'éleva à Dieu , et lui fit dire comme au roi prophète : O Seigneur ! sauvez-moi , car les eaux ont pénétré jusqu'à mon ame , la tempête m'a précipité au fond de la mer. — Homme de Dieu ! illustre pontife , combien cette réflexion et ce sentiment convenaient à la situation de ton ame ! Alors tu souffrais , avec une douleur pleine de résignation , que Maxime usurpât ton évêché .

PRIÈRE.

AIMABLE Sauveur , modèle accompli de résignation aux volontés si rigoureuses de votre Père , accordez-moi , je vous en conjure , de participer après vous à une vertu si admirable et si peu connue , si peu goûtée sur la terre .

—
Paragraphe II. — *Le beau langage qu'a produit dans les Saints leur conformité parfaite aux volontés divines.*

MON Dieu , pour connaître le mérite inestimable attaché à la conformité parfaite à vos volontés saintes , il suffit d'écouter les conseils de vos amis : ce touchant langage leur est dicté par votre ineffable sagesse . Le supérieur de la laure de Saint-Sabas , près de Jérusalem , disait à saint Jean Damascène : « Vous ne devez jamais faire votre propre volonté ; exercez-vous à mourir à

vous-même en toutes choses, afin de bannir de votre cœur tout attachement aux créatures; offrez à Dieu vos actions, vos peines. vos prières. Ne vous enorgueillissez point de votre savoir, ni de quelque avantage que ce soit; mais convainquez-vous fortement que, de votre propre fonds, vous n'êtes qu'ignorance et faiblesse. Renoncez à toute vanité, défiez-vous de vos lumières, et ne désirez jamais d'avoir des visions et des faveurs extraordinaire. Eloignez de votre esprit tout ce qui pourrait vous rappeler l'idée du monde; gardez exactement le silence, et souvenez-vous que l'on peut pécher, même en disant de bonnes choses, lorsqu'il n'y a point de nécessité. » Ah! je le confesse, ô mon Dieu ! la fidélité à ces avis du pieux solitaire conduit infailliblement à une soumission parfaite à vos volontés. Le conseil de l'illustre évêque de Nazianze ne sera pas moins salutaire: « Ne regardons jamais, disait-il, l'adversité ou la prospérité comme des choses réelles, et de quelque importance. Elevons-nous jusqu'au ciel, et pensons qu'il n'y a de mal, que le péché; et de bien, que la vertu qui nous unit à Dieu; offrons-nous à lui, sans restriction, afin que nous nous retrouvions en lui parfaitement. Les vraies, les solides richesses consistent à être dénué des biens terrestres, pour l'amour de celui qui, par amour pour

nous, a bien voulu souffrir la pauvreté. » Hélas ! Seigneur, comment ai-je pu résister, jusqu'à ce jour, à l'empire enchanteur de votre volonté ? Une de vos illustres servantes, Madeleine de Pazzi, aurait dû m'arracher à ma funeste erreur. « La volonté de Dieu, disait ordinairement cette sainte, est toujours très-aimable. Que notre bonheur est grand ! Nous traitons avec Dieu, et toujours à notre avantage, lorsque nous agissons dans la vue de lui plaire et de l'honorer. Venez, disait-elle encore, venez et aimez votre Dieu qui vous aime tant : ô amour ! je meurs de douleur, quand je vous vois si peu connu et si peu aimé : ô amour ! amour ! si vous ne savez où reposer, venez à moi et je vous recueillerai ; ô ames créées par l'amour ! pourquoi n'aimez-vous pas ? » Ces bienheureux, ô grand Dieu ! ne m'apprennent point cependant à chérir, à bénir, à embrasser vos volontés d'une manière aussi efficace que le fait l'ange de Genève, dans son style plein de naïveté et de charmes. Il écrivait à une sainte femme, liée par des vœux de religion : « Ah ! que bienheureux est le cœur qui aime et chérit la volonté de Dieu en toute circonstance ! Oh ! si une fois nous avons notre cœur bien engagé à cette sainte et bienheureuse éternité, allez, dirons-nous à tous nos amis, allez, chers amis, allez en cet Etre éternel, à l'heure

que le Roi de gloire vous a marquée : nous irons aussi après vous ; et puisque le temps ne nous est donné que pour cela , et que le monde ne se peuple que pour peupler le ciel , quand nous allons là , nous faisons tout ce que nous avons à faire : voilà pourquoi , ma Mère , les anciens ont tant admiré le sacrifice d'Abraham. Quel cœur de père ! Et votre sainte compatriote , la mère de saint Symphorien.... O Dieu ! laissons nos enfants à la miséricorde de Dieu , qui a laissé son fils à cette miséricorde : offrons-lui la vie des nôtres , puisqu'il a donné la vie du sien pour nous. En somme , il faut tenir les yeux fixés sur la providence céleste , à la conduite de laquelle nous devons acquiescer de toute l'humilité de notre cœur ; il faut être ferme et constant auprès de la croix , et sur la croix même , s'il plaît à Dieu de nous y mettre. Bienheureux seront les crucifiés , car ils seront glorifiés : or , notre partage , en ce monde , est dans la croix ; et en l'autre , il sera dans la gloire. Mon Dieu ! ma Mère , que je vous souhaite de perfection , et que de courage et d'espérance j'ai maintenant en cette souveraine bonté , et en sa sainte mère , que notre vie sera toute resserrée en Dieu , avec Jésus-Christ , pour parler avec notre Seigneur ! Dieu vous bénisse et marque votre cœur du signe éternel de son pur amour. Il faut

devenir très-humblement saints, et répandre partout la bonne et suave odeur de notre charité. Dieu nous fasse brûler de son saint amour, et mépriser tout pour cela : notre Seigneur soit le repos de notre cœur et de notre corps. Tous les jours j'apprends à ne point faire ma volonté, et à faire ce que je ne veux pas ; demeurez en paix entre les bras de la divine Providence, et dans le sein de la protection de Notre-Dame. »

PRIÈRE.

Ecouter vos Saints, ô mon Dieu ! c'est vous écouter vous-même, puisqu'ils ne s'énoncent que par votre esprit : accordez-moi donc une oreille attentive, un esprit docile, un cœur de feu, pour devenir, à l'école de vos élus, un chrétien fidèle à correspondre à vos volontés.

Paragraphe III. — *La conduite héroïque qu'a produite dans les Saints leur fidèle correspondance aux volontés du Très-Haut.*

MON divin Maître, il est beau d'écouter vos saints amis ; mais il est plus beau, il est plus admirable encore de les étudier dans le cours de leur carrière. Leurs actions les plus simples nous sont une leçon éloquente sur la parfaite conformité que nous devons à vos volontés adorables. La bienheureuse vierge d'Avila n'aurait jamais fait la moindre

chose qu'elle eût cru opposée à la volonté de Dieu ; et, lorsqu'elle avait commencé quelque action, s'il lui était venu dans la pensée qu'elle était contre la volonté du Seigneur, elle l'aurait cessée à l'instant, quand même, disait-elle, il aurait dû m'en coûter la vie. Le saint Abbé Paphnuce, ayant supplié le Seigneur de lui faire connaître s'il était agréable à ses yeux, le Seigneur lui révéla qu'il égalait en vertu un gentilhomme, baron d'une terre qu'il lui nomma : le solitaire se hâta d'aller visiter ce Seigneur, qui l'accueillit avec beaucoup de charité. Le repas étant terminé, il prie instamment le maître de la maison de dire quelle était son genre de vie : après quelques instances, celui-ci se rend aux prières du saint Abbé : « Je m'attache, lui dit-il, à bien remplir les devoirs de mon état, pour plaire à Dieu ; j'exerce l'hospitalité, je ne méprise point les pauvres, et je les soulage suivant leurs besoins ; je fais administrer la justice avec équité, je travaille à maintenir la paix autour de moi, je fais en sorte que personne ne puisse se plaindre de moi, ni daucun des miens. » Saint François de Sales nous parle d'une femme de basse condition, qui se sanctifia en menant une vie commune d'une manière non commune. Une sainte personne disait : Le bien qui ne vient pas par la voie de la volonté divine, ne me parait

pas être un bien : je choisirais de n'avoir aucun don, hors celui de l'abandon parfait de ma volonté et de mes désirs entre les mains de Dieu, plutôt que d'avoir quelque don par ma volonté propre. Un autre ami de la vertu disait : Le pire des maux dans ceux qui ont une bonne volonté, c'est de vouloir être ce qu'ils ne peuvent être, et de ne pas vouloir être ce qu'ils doivent nécessairement être. Ils désirent faire de grandes choses qui ne sont pas en leur pouvoir, et négligent les petites choses qu'ils ont occasion d'opérer : c'est en faisant sans cesse de petits gains qu'on s'enrichit beaucoup. Ne laissons échapper désormais aucune occasion de pratiquer la charité, la mortification et la patience. — Ainsi, mon Dieu, se rendirent aimables à vos yeux ces deux femmes si dignes d'être citées comme des modèles accomplis de conformité à vos volontés. Saint Macaire était en prière, lorsqu'il lui vint dans l'esprit qu'il avait déjà fait beaucoup de progrès dans la vertu ; il crut alors entendre ces paroles : Macaire, sache que ta vertu n'égale pas celle de deux femmes qui demeurent dans telle ville. C'étaient deux personnes mariées : pendant quinze ans qu'elles avaient habité ensemble, elles avaient vécu dans une parfaite union, sans que la charité eût été légèrement altérée, ni par leurs paroles, ni par leurs actions ; le saint ravi d'admiration,

avoue qu'elles étaient meilleures et plus parfaites que lui, quoique la bonté divine l'eût doué de beaucoup de faveurs extraordinaires. Retenez bien, ô mon ame ! ce que dit saint François de Sales : Le chrétien le plus assuré d'être en grâce avec Dieu, n'est pas celui qui a les sentiments d'amour les plus tendres ; mais c'est celui qui s'abandonne plus parfaitement entre les mains de Dieu, et qui est dans la ferme disposition de ne jamais consentir à aucun péché. Entrez aussi, mon ame, dans les sentiments de sainte Catherine de Gênes ; elle disait : « Je n'ai rien à moi, j'ai fait donation de tout à mon Dieu ; je ne suis plus à moi ; soit que je vive, soit que je meure, je suis à mon Sauveur. » Une généreuse servante de Jésus-Christ endurait les plus vives douleurs ; dans le temps qu'elle souffrait davantage, elle adressait à Dieu cette prière : — O mon aimable Seigneur ! souvenez-vous que je suis une créature qui vous appartient ; faites de moi tout ce qui vous est agréable, maintenant et pendant l'éternité : je m'abandonne à vous, et je suis prête à souffrir tous les tourments que vous voulez que j'endure.

PRIÈRE.

SEIGNEUR, vous nous offrez des exemples dans les œuvres de vos amis, afin qu'en les imitant nous arri-

vions plus facilement à la céleste patrie : la conformité à votre volonté est de leurs vertus , celle qui a brillé d'un plus vif éclat; faites aussi que ce soit celle que je pratique le plus fidèlement dans tout le cours de ma vie.

—

Paragraphe IV. — *Comment se conformer à la volonté divine, soit dans la douleur, soit dans la privation d'une vertu.*

INEFFABLE auteur de tous les dons, pour acquérir la belle vertu de conformité à vos volontés suprêmes, d'abord je ne cesserai de vous la demander. Je croirai donné pour mon ame , cet avis que votre grâce inspirait à l'une de vos saintes : qu'en récitant l'oraison dominicale, elle insistât particulièrement sur ces mots : *Que votre volonté se fasse sur la terre, comme dans le ciel.* Je me propose aussi de m'attacher , comme sainte Gertrude, à demander souvent que le bon plaisir de mon divin Maître s'accomplisse en toutes ses créatures. Mais , ô mon Dieu ! dans les souffrances corporelles, comment me rapprocher par une aimable résignation de mon divin modèle ? — Mon fils , contemple et étudie mes meilleurs amis : sainte Claire , ma généreuse servante, fut, pendant vingt-huit ans, tourmentée de diverses maladies très-aiguës. Loin de se plaindre et de murmurer de ses maux, elle m'en rendait des

actions de grâces continues. Dans sa dernière maladie, où elle fut dix-sept jours sans pouvoir rien prendre, le guide de sa conscience s'efforçoit de la consoler, et l'exhortait à souffrir patiemment un si long martyre. « Depuis, répondit ingénument la vierge d'Assise, que, par le moyen du grand saint François, j'ai connu la grâce de Jésus-Christ mon Sauveur, je n'ai plus rien trouvé de fâcheux dans les maladies, rien d'insupportable dans les douleurs, rien de pénible dans la pratique de la pénitence. » La vie de sainte Ludivine, mon fils, est aussi, sur ce point, d'un exemple admirable : de trente-huit ans que cette sainte fut malade, avec des douleurs très-vives, elle en demeura trente sur son lit, sans pouvoir mettre un moment les pieds à terre; et elle supporta ses maux avec tant de patience et d'humilité, qu'elle mérita, par là, que je lui accordasse tous les jours quelque faveur signalée. — Permettez à votre bien-aimé, mon adorable Maître, d'épancher une secrète inquiétude dans votre cœur. Ah! je voudrais être à jamais conforme, en tous les points, à vos volontés adorables. Mais comment demeurer en paix, rester humblement résigné, quand je vois que telle ou telle vertu me manque. — Mon fils, il y en a plusieurs que la privation d'une vertu qu'ils désirent, rend plus fervents à me servir qu'ils ne le seraient

s'ils la possédaient ; car, ne l'ayant pas , ils sont humbles , ardents , soigneux , s'efforcent toujours de se perfectionner , et ont continuellement recours à moi. Qui t'a dit que s'ils l'avaient acquise , ils n'en concevraient pas de l'orgueil , ou ne se relâcheraient et ne deviendraient point plus tièdes à me servir ? Es-tu donc assuré que , s'imaginant qu'il ne leur manquerait plus rien , ils s'efforceraient néanmoins de m'offrir de nouveaux progrès ? Cher fils , tu dois , de ton côté , faire tout ce qui dépend de toi pour tâcher d'acquérir la perfection , mais ensuite sois content de ce que je t'accorde , et ne t'afflige pas ; ne te plains pas de ce qu'il y a des choses qu'il n'est pas en ton pouvoir d'acquérir. Car ce serait , disait mon serviteur Avila , comme si l'on se chagrinait de ce que l'on n'a pas reçu des ailes pour voler. — C'en est fait , ô mon Dieu ! désormais , quoiqu'il m'arrive , je serai toujours content , pourvu que je vous serve , et que je ne manque jamais à chercher tous les moyens d'avancer dans la vertu. Je prendrai pour mon modèle un solitaire de la Montagne de Nitrie , Benjamin , célèbre par sa vertu et par ses miracles. A l'âge de quatre-vingts ans , il fut attaqué d'une hydropisie qui le rendait d'une grosseur énorme. Quelques étrangers étant allés le visiter : « Mes enfants , leur dit-il , demandez

à Dieu qu'il préserve mon ame de l'hydro-pisie spirituelle ; car pour ce corps, ses différents états de santé et de maladie ne m'ont jamais fait ni bien ni mal. »

PRIÈRE.

Mon adorable Maître, j'ose solliciter deux faveurs insignes de votre infinie bonté : la première, c'est de me rendre également paisible et content dans la santé et dans la maladie ; la seconde, de me conserver dans la confiance, quoique je ne réussisse qu'avec lenteur, soit à me corriger de mes défauts, soit à conquérir des vertus.

—
Paragraphe V. — Combien Dieu se plaît à récompenser une conformité parfaite à ses volontés saintes !

J'OUVRE les annales de l'histoire, et fixant mes regards sur une époque du règne de François premier, roi de France, je vois une guerre violente, et l'empereur Charles Quint, à la faveur d'une trahison commise par le marquis de Saluces, faisant irruption dans la Provence. Pour comble d'afflictions, le monarque apprend la mort du Dauphin empoisonné par Montécuculli son échanson. À ce coup accablant, le roi pousse un profond soupir, et, levant les mains au ciel : « Mon Dieu, s'écria-t-il, je dois sans doute souffrir patiemment tout ce qui vient de

otre main toute-puissante ; mais aussi de qui dois-je attendre , sinon de vous-même , le courage qui m'est nécessaire pour ne pas succomber ? Déjà vous aviez permis qu'on déchirât ma réputation , de tous les biens le plus estimable ; il vous a plu d'ajouter à cette épreuve la mort de mon fils ; que vous reste-t-il à faire , sinon de m'anéantir absolument aux yeux des hommes ? O vous ! qui êtes assez puissant pour fortifier la faiblesse même , donnez-moi du moins la force d'adorer sans murmure vos arrêts terribles . » Seigneur , vous accordâtes à votre serviteur plus qu'il ne demandait , en forçant ses ennemis à renoncer à leurs entreprises , et à évacuer ses états .

Ce fut à une suite de sacrifices toujours payés de nouvelles faveurs , par votre infinie libéralité , qu'un de vos plus grands serviteurs , ô mon Dieu , dut sa conformité parfaite à vos volontés saintes ! En examinant tout ce qui pourrait altérer la paix de son ame , il ne découvrit autre chose , après bien des recherches , que la peine qu'il aurait de voir la ferveur se ralentir dans son Ordre ; encore reconnut-il d'abord , que quelques moments de réflexion suffiraient pour le faire rentrer dans sa tranquillité ordinaire , et dans les sentiments d'une conformité entière aux secrètes dispositions de votre Providence . O mon céleste Père ! vous comblâtes

de nouvelles grâces une pareille générosité. Que ferai-je donc pour l'imiter, et pour vous intéresser ainsi plus tendrement à moi? — Mon bien-aimé, tu feras des progrès sensibles dans la vertu de conformité à mon bon plaisir, pourvu qu'en agissant, tu distingues l'empressement de la ferveur, pour embrasser celle-ci et rejeter celui-là. La ferveur, mon fils, est un mouvement pieux que la charité excite, que la raison règle et que la paix accompagne. L'empressement, au contraire, est un mouvement naturel et précipité, qui a pour principe l'amour-propre, et qui traîne à sa suite le trouble et la chagrin. Ainsi, tu dois toujours agir avec ferveur, mais jamais avec empressement. Je recommande l'une en toutes choses, et je condamne l'autre dans les services même qu'on rend. — Illustre saint Pambon, je vous choisis parmi les bons serviteurs de mon Dieu, pour être mon maître et mon docteur. Ce saint fut consulté par quatre solitaires qui lui exposèrent les vertus les uns des autres, chacun d'eux se retirant, lorsqu'on avait à parler de lui. L'un s'exerçoit au jeûne, le second excellait dans la pauvreté, le troisième dans la charité, et le dernier dans l'obéissance. C'est par votre choix, dit-il aux trois premiers, que chacun de vous s'est appliqué à une vertu plutôt qu'à une autre. Mais le dernier a fait un sacrifice

de sa propre volonté à celle d'autrui ; et, on peut dire de ceux qui ont le bonheur de persévérer jusqu'à la fin dans cette disposition, qu'ils s'élèvent au rang des Confesseurs.

PRIÈRE.

SEIGNEUR, c'est avec la plus tendre confiance que je sollicite de vous la faveur de n'oublier jamais qu'il n'y a point, dans la vie du chrétien, un seul trait de conformité à votre volonté, qui ne soit payé par un nouveau trait de votre bonté infinie.

Paragraphe VI. — *Que d'avantages nous procure la conformité à la volonté divine, ou dans l'absence des consolations spirituelles, ou dans les tentations, ou dans les autres épreuves de la vie.*

MON adorable Maître, j'aime à revenir souvent à l'école si instructive et si éloquente de vos bienheureux amis; les écouter, ce sera vous entendre vous-même. Leurs touchantes leçons, c'est dans votre cœur inef-fable qu'ils les ont puisées. Sainte Catherine de Sienne fut privée, pendant plusieurs jours, de toute consolation spirituelle; elle n'avait plus sa serveur accoutumée; et, cruellement inquiétée d'une infinité de pensées impures, elle ne pouvait s'en dégager. Cependant cette vierge ne laissait pas de faire assidument son oraison, et s'y parlait à elle-

même de cette manière : Eh quoi ! misérable pécheresse , méritez-vous quelque consolation ? ne seriez-vous pas trop heureuse de passer toute votre vie dans les ténèbres et dans l'affliction où vous êtes , pourvu que vous ne fussiez point damnée. Vous ne vous êtes pas mise au service de Dieu pour avoir des douceurs dans cette vie, mais pour jouir éternellement de lui dans le ciel. Prenez donc courage , continuez vos exercices , et persévérez dans la fidélité que vous devez à votre souverain Maître. — La même sainte , si parfaitement soumise en tout aux volontés de son Dieu , employait les réflexions suivantes , pour se délivrer des tentations du démon , lorsque , pour lui ôter son courage , il s'efforçait de lui faire croire que toute sa vie n'avait été que déguisement ; elle s'élevait à la considération de la miséricorde de Dieu , et disait : « Je confesse à mon Créateur que toute ma vie n'a été que ténèbres ; mais je me cacherai dans les plaies de Jésus crucifié ; je me baignerai dans son sang , qui lavera tous mes péchés , et je me réjouirai dans mon Créateur et dans mon Dieu. Vous me laverez , Seigneur , et je deviendrai plus blanche que la neige. » Si , par une tentation contraire , le démon essayait de lui inspirer de l'orgueil , en lui représentant qu'elle était déjà parfaite , et qu'elle n'avait plus besoin de pleurer ses fautes et de s'affliger ; elle

s'humiliait profondément, et se disait à elle-même : « Eh quoi ! malheureuse que je suis, saint Jean-Baptiste n'a jamais péché, il avait été sanctifié dès le sein de sa mère, et il n'a pas laissé cependant de faire une pénitence si rude ! Que dois-je donc faire, moi qui ai commis tant de péchés, et qui ne les ai jamais ni reconnus ni pleurés comme je le devais ! » Alors le démon plein de rage de voir tant d'humilité, d'un côté, et tant de confiance en Dieu, de l'autre : « Maudite soyez-vous, lui disait-il, et maudits ceux qui vous ont si bien instruite ; je ne sais par où vous attaquer : si je vous abaisse pour vous faire perdre courage, vous vous élévez dans la vue de la miséricorde de Dieu ; et si je vous élève pour vous donner de la vanité, vous vous abaissez par votre humilité jusqu'au fond de l'enfer, et vous me persécuterez jusque dans l'enfer même. » Après cela, il la laissait en repos, voyant qu'il sortait toujours avec honte de tous les assauts qu'il lui livrait.

Voilà la conduite que tient celui qui est donné d'une entière conformité au bon plaisir du Seigneur. On ressent d'un côté beaucoup de crainte et de défiance de soi-même, de l'autre beaucoup de joie et de confiance en Dieu. Tous les jours, ô Maître chéri ! vous donnez à vos élus ces deux leçons : l'une de considérer leurs fautes, l'autre de considérer

votre infinie bonté, qui les leur pardonne avec tant d'amour. Tels avaient été sans doute tes sentiments, illustre François de Borgia, depuis ton entrée dans les voies sublimes de la sainteté; et de là, sans doute, découlait ta parfaite conformité aux volontés de notre souverain Maître. Un jour, étant parti fort tard de Valladolid, par une grande neige et par un vent très-froid, pour aller à Simanque où était la maison du noviciat, saint François arriva dans le temps que la nuit était déjà bien avancée, et que les novices reposaient. Il fut long-temps à heurter; la neige tombait sur lui à gros flocons; et comme chacun était dans son premier sommeil, et que la porte était éloignée du corps du logis, personne ne répondait. Enfin on vint lui ouvrir. Les novices étaient très-fâchés d'avoir fait attendre leur père, et de le voir tout tremblant et tout transi de froid, il leur dit avec un air riant: « Ne vous affligez point, mes frères, je vous assure que Dieu m'a extrêmement consolé pendant tout le temps que j'ai attendu, car je songeais que c'était lui qui faisait tomber la neige sur moi, et souffler le vent; que tout ce qu'il fait, il le fait avec une satisfaction infinie, et que par conséquent je devais me réjouir de celle qu'il avait à me mortifier, et me faire un plaisir du sien; puisque pour celui d'un prince, on met bien quelquefois

en pièces des lions et des taureaux. » Ainsi, mon Dieu, je dois recevoir toutes les occasions de mortification, en me composant une sainte joie de l'accomplissement de vos volontés sur moi.

PRIÈRE.

DIEU de force, de miséricorde et d'amour, garantissez-moi de découragement au milieu de mes fautes habituelles, d'ennui et de dégoût dans les peines salutaires dont la vie de l'homme est semée. O vous qui êtes le conservateur de vos créatures, daignez me préserver de toute plainte et de tout murmure, dans les épreuves ménagées pour mon bien, par votre aimable providence.

Paragraphe VII. — *Combien il est rare, mais pour un chrétien, combien il est beau d'offrir une conformité parfaite aux volontés du Seigneur !*

« JE tremble, disait Sainte Thérèse à ses filles spirituelles, quand je réfléchis aux caractères que doit avoir, d'après l'Ecriture sainte, l'union de notre volonté à celle de Dieu : il ne suffit pas de parler des choses spirituelles comme les anges, ni de connaître et de pénétrer tous les mystères de la piété, ni de faire des miracles jusqu'à transporter des montagnes, ni de distribuer tout son bien pour la nourriture des pauvres, ni

de livrer même son corps pour être brûlé. Que manque-t-il, après tout cela, me direz-vous, sans doute, mes chères sœurs, à une ame qui aspire à la pureté de l'amour et à une sincère union avec la volonté divine? C'est que, d'un côté, la vue de notre néant, de notre misère, de notre indignité, et de l'autre, celle de la grandeur infinie de Dieu détruisent en nous tout sentiment de propre intérêt, de propre désir et de complaisance, pour y laisser régner souverainement la sage et adorable volonté de l'Etre-suprême : de plus, le caractère de l'amour qui nous unit sincèrement avec Dieu, est qu'il soit accompagné d'un amour pur et sincère envers le prochain, plein de douceur et de patience, animé d'un zèle véritable qui nous porte à le servir sans envie, sans témérité, sans orgueil, à chercher ses intérêts plutôt que les nôtres, à compatisir à ses maux, à se réjouir de ses avantages; qui ne s'aigrisse et ne se pique de rien, qui tolère tout, qui espère tout, qui souffre tout; en un mot, qui nous inspire de le regarder en tout, non-seulement comme l'ouvrage et l'image du Créateur, mais comme l'objet de son infinie miséricorde, qui, dans les conseils adorables de sa sagesse, a daigné livrer son fils unique à la mort, pour l'amour de lui. »

Mon Dieu, je sens tout le prix des lumières de la vierge d'Avila; je reconnais qu'en vous

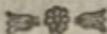
aimant, et qu'en chérissant mes frères avec l'entièrre abnégation que demande l'accomplissement de ce devoir essentiel, je parviendrais par là même à me conformer en tout à vos volontés suprêmes; mais s'il est permis à l'enfant de s'épancher dans le sein du plus tendre des pères, n'ai-je pas quelque droit de me plaindre? Je vous prie, mon bon Maitre, et vous ne m'exauciez pas toujours. — Fils bien-aimé, sache que, lorsque tu me pries, ce sont des grâces que tu demandes, et non des dettes que tu exiges: qu'as-tu donc à te plaindre, quand il ne me plaît pas de t'écouter? ne suis-je pas maître de mes grâces? Etrange témérité de l'homme, qu'il se fasse une matière de scandale, de ce que je n'ai pas exaucé ses prières! Il est vrai que mon fils a fait entendre que tout ce que vous demanderez en son nom, je vous l'accorderai; mais cette promesse, toute générale et toute absolue qu'elle paraît, est néanmoins conditionnelle; c'est-à-dire qu'elle suppose que vous demanderez ce qu'il convient de demander, et que vous le demanderez comme il convient de le demander, soit par rapport à ma gloire, soit par rapport aux vues de ma providence, soit par rapport à vous-même et à votre salut. J'ajoute comme il convient de le demander, c'est-à-dire que votre prière soit accompagnée de toutes les dispositions intérieures et

extérieures de l'esprit et du cœur, d'où dépend son efficacité. Qu'une de ces deux conditions vienne à manquer, la parole de mon fils n'est plus engagée pour vous; enfants des hommes, elle ne vous regarde plus. — Réveillé, par vos tendres avis, de mon coupable assoupiissement, désormais, mon Dieu, je prierai; mais après m'être dégagé de tout goût particulier, de toute volonté propre; mais après m'être immolé sans réserve à votre bon plaisir. Je m'efforcerai d'être aussi résigné à vos ordres divins, que ce vertueux solitaire, qui nous prêche éloquemment l'aimable conformité au bon plaisir de Dieu! Césaire rapporte que le ciel avait si abondamment communiqué le don des miracles à un religieux, que les malades guérissaient en touchant seulement ses habits ou sa ceinture. L'Abbé du monastère, ne voyant éclater dans ce religieux aucune marque particulière de sainteté, le prit à part, et le pressa de lui dire d'où il pouvait procéder que Dieu, par sa personne, opérât tant de merveilles. « Je n'en sais rien, répondit-il; je ne fais pas plus de jeûnes, et je ne pratique pas plus d'austérités que les autres; je ne travaille et ne veille pas davantage; je ne donne pas plus de temps qu'eux à la méditation et à la prière: tout ce que je puis dire de moi, c'est que ni la prospérité ne m'élève, ni l'adversité ne

m'abat; que, quoiqu'il arrive, rien ne me trouble ni ne m'inquiète; et que dans les divers accidents de la vie, soit qu'ils me regardent personnellement, soit qu'ils regardent mes frères, je conserve toujours une égale tranquillité d'âme. — Mais ne sentitez-vous point l'autre jour quelque légère émotion, répliqua l'Abbé, lorsqu'un de nos ennemis mit le feu à notre grange et la brûla? — Nullement, cela ne me donna aucun trouble, parce qu'il y a long-temps que j'ai tout remis entre les mains de Dieu; tout ce qui arrive d'agréable ou de fâcheux, et les petites choses comme les grandes, je reçois tout avec d'égales actions de grâces, et comme venant de la main du Tout-Puissant.» Alors l'Abbé reconnut que cette résignation était sans doute la cause de tant de merveilles que Dieu opérait par ce bon religieux.

PRIÈRE.

Bienfaiteur ineffable de tous les instants de ma vie, vous m'avez fait chrétien; faites-moi maintenant un chrétien résigné, pour que je sente toute la paix, toutes les douceurs célestes que votre loi procure à qui se confie à vous sans réserve. Sous l'empire ravissant de votre volonté, mon âme jouira d'un bonheur inaltérable.



CHAPITRE NEUVIÈME.

ABANDON SANS RÉSERVE A LA DIVINE PROVIDENCE.

« Au moindre coup affligeant nous nous répandons en plaintes, en murmures... La mort a-t-elle moissonné un tendre rejeton, l'espoir d'une famille, la douleur seule trouve une libre entrée dans notre cœur. Bienséance, Religion, rien n'est écouté ; et, comme Jacob, on pleure toute sa vie son cher Joseph. Un ami, un protecteur viennent-ils à nous manquer, que de soupirs, que de gémissements ! Comme David, on ne cesse de regretter son cher Jonathas. Une épouse vient d'être enlevée des bras de son époux désespéré ; il se livre à tout ce que le chagrin inspire de plus triste, il ne veut plus vivre ; emporté jusqu'à la fureur, il ose accuser Dieu d'injustice, ou plutôt il semble qu'il n'ait plus de Dieu. Ah ! jetons les yeux sur Marie (au jour de la Purification), elle sanctifie ses larmes ; elle pleure la victime, mais elle adore le sacrificeur. Comme elle, soumettons-nous ; et comme elle, nous trouverons dans le sein de notre Dieu un dédommagement toujours prêt, une ressource toujours ouverte. Soumettons-nous comme Marie ; et, comme elle, après avoir rendu à Dieu, par une résignation parfaite à sa volonté, par une soumission fidèle à sa loi, l'hommage et le culte qui lui conviennent, nous pourrons prétendre au bonheur qu'il nous destine dans le ciel. O Vierge sainte ! qui sacrifiez aujourd'hui tout au

Seigneur, votre honneur, votre liberté, votre fils même, et qui nous en montrez par là le prix et l'excellence, au secours puissant de vos exemples, ajoutez encore celui de votre intercession, afin que, marchant sur vos pas dans les sentiers de la justice, nous puissions arriver à la gloire éternelle. » — (*Les Grandeur de Marie, par M. l'Abbé du Quesne, 4.^e Méditation.*)

—

Paragraphe I. — *S'attacher à connaître Dieu ; le voir dans l'avenir, renoncer à toute recherche inquiète.*

ELLE est belle, elle est attendrissante, ô mon Dieu ! cette conformité à vos volontés saintes, dont je viens d'esquisser les traits ; mais, avec votre grâce, ne peut-on point aller plus avant ? Avec cet adorable appui qui fait tant de prodiges, pourquoi ne pourrais-je pas parvenir à m'abandonner sans retour aux décrets de votre Providence ? Pour en venir là que ferai-je ? — Cher fils, tu commenceras par me bien connaître ; puis, en me voyant dans l'avenir, tu ne voudras voir autre chose, persuadé que chaque jour porte avec soi sa peine, et qu'il faut s'y arrêter. Mais me connaître, mon bien-aimé, la science n'en est pas facile ; dans le chrétien, me connaître ce n'est pas raisonner à perte de vue sur mon essence et mes perfections, comme un géomètre raisonne sur les pro-

priétés du triangle et du cercle : beaucoup de philosophes et de théologiens qui ont eu de belles et grandes idées de ma nature, n'en ont été pour cela ni plus vertueux, ni plus saints. Me connaître, c'est connaître ce que moi-même ai révélé de la Trinité des trois personnes, ce que chacune d'elles a opéré dans la création, dans la rédemption et dans la sanctification du monde. C'est connaître mon souverain domaine sur les créatures, ma providence, ma sainteté, ma bonté, ma justice, ma miséricorde ; c'est connaître la multitude et l'étendue de mes bienfaits, les merveilleuses opérations de ma grâce, la magnificence de mes promesses et de mes récompenses, la terreur de mes menaces, la rigueur de mes châtiments ; c'est connaître enfin le culte que j'exige de toutes mes créatures intelligentes, les préceptes que je leur impose, les vertus dont je leur fais un devoir, les motifs par lesquels je les invite à les pratiquer, ce que je suis, en un mot, et ce que je veux que l'on soit par rapport à moi. Voilà la vraie et l'utile connaissance de ton bon Maître, celle que l'Écriture Sainte te prescrit à toutes les pages, celle qui est d'obligation pour tous les fidèles ; à laquelle ils ne sauraient trop s'appliquer ; sans laquelle ils ne peuvent devenir saints, et dont la substance au moins est d'une nécessité indispensable pour le salut. Voilà quel doit être le

grand objet de leurs réflexions , et sur quoi ils doivent me prier sans cesse de les éclairer. Mon fils , qu'ils ne se flattent jamais d'être assez instruits ni d'avoir assez approfondi une si riche matière ; elle est inépuisable : plus on y découvre de choses , plus on voit qu'il en reste à découvrir. C'est un océan qui devient plus profond à mesure qu'on avance ; c'est une montagne dont on ne peut jamais atteindre le sommet ; et qui , à mesure qu'on s'élève , découvre aux regards un plus vaste horizon. La connaissance de son Dieu croît dans l'homme avec la sainteté ; l'une et l'autre peuvent croître à l'infini , et il ne lui est permis de mettre des bornes ni à l'une ni à l'autre.

Ainsi , mon cher fils , tu me verras dans le passé , dans le présent et dans l'avenir de ta vie : cet unique objet t'occupera tout entier ; nul autre ne t'agitera , ne t'inquiétera désormais. Pourquoi te troubler de ce qui n'arrivera peut-être que lorsque tu ne seras plus sur la terre ? Eh ! que te reviendrait-il d'être présent à ce qui pourrait t'amener de nouvelles tentations sans rien changer dans tes devoirs ? Selon le monde même , c'est un bonheur de ne pas apercevoir tout le cours de sa destinée : les biens prévus deviendraient insipides dans la possession , ou causeraient de l'impatience par le retard de la jouissance ; l'attente des maux serait elle-même une souf-

france , et en augmenterait la durée ; la vie la plus assurée d'une longue suite de douceurs, n'aurait que des amertumes si le terme en était connu : la simple espérance est le bien le plus réel de ceux qui n'espèrent rien au-delà du temps ; et , pour leur malheur , cette espérance ne s'appuie que sur l'incertitude. Mais ceux qui travaillent pour l'éternité , trouvent , dans l'ignorance de leur fin , des avantages infiniment plus grands. Parlà , ces enfants chéris se déterminent à opérer le bien qu'ils auraient encore différé ; chaque moment leur devient plus précieux , parce qu'ils ignorent quel est celui qui sera le dernier , et qu'ils pensent que c'est peut-être celui auquel ils touchent. S'ils étaient certains de leur élection , qu'auraient-ils de plus ou de moins à faire pour s'en rendre dignes ? Mon fils , que leur faut-il de plus pour les soutenir dans la ferveur , que d'être assurés que la récompense ne leur manquera pas , s'ils sont trouvés fidèles , à quelque jour que leur juge vienne ? Fais donc le bien , tandis que le temps t'est donné , sans te mettre en peine combien ce temps doit durer ; sa longueur ne servirait peut-être , si tu la connaissais , qu'à ralentir ton zèle , qu'à te décourager par la vue de ce qu'il te resterait de violence à te faire. Créature bien-aimée , ne perds point , dans des suppositions inutiles , les moments destinés à recueillir des instruc-

tions-pratiques pour tes mœurs. Souviens-toi que, par tes inquiètes recherches, tu ne me forceras point à te révéler mon secret impénétrable. Laisse à ton Dieu les temps qu'il a réservés à son pouvoir, pour ne songer qu'à bien user de celui qu'il abandonne au tien.

Touché des admirables leçons de mon bon Maître, j'y veux être avec sa grâce, aussi fidèle que tu le fus, ô saint abbé Agathon ! le pieux solitaire avait vécu dans un abandon parfait aux volontés de son Dieu ; on lui demandait lequel était préférable, le travail du corps ou la vigilance de l'esprit : « L'homme, répondit-il, est un arbre ; les travaux du corps en sont les feuilles, et la vigilance intérieure en est le fruit ; mais le fruit a besoin des feuilles pour l'abriter contre les injures de l'air, et pour l'orner. » Aux approches de la mort, ce saint ayant les yeux ouverts et immobiles, les frères lui demandèrent où il était : « Je suis, leur dit-il, devant le tribunal de Dieu. » Ils lui demandèrent encore s'il avait quelque sentiment de crainte : « J'ai fait tous mes efforts, répondit-il, pour marcher dans la voie de Dieu, mais je suis homme ; qui sait si mes œuvres lui ont été agréables ? » Est-il possible, ajoutèrent les frères, que vous n'ayez pas de confiance en la bonté de vos œuvres ? « Ma confiance ne sera entière, répliqua-t-il, que lorsque je serai en la pré-

sence de Dieu , ses jugements sont bien différents de ceux des hommes. »

PRIÈRE.

Mon adorable Maître , accordez-moi , je vous en conjure , le bonheur inestimable de vous connaître , un zèle ardent à vous bien servir , une tranquillité confiante sur les événements qui rempliront ma vie et me conduiront à mon dernier terme.

—

Paragraphe II. — *Fruits de l'abandon parfait au Seigneur.*

PÈRE CÉLESTE , j'aime à verser en votre sein mes sentiments les plus secrets , et mes goûts les plus intimes ; j'ai déposé dans vos mains sacrées mon entendement et ma volonté , et de grands avantages ont découlé de cet heureux abandon. Par lui , mon ame s'est dégagée des objets qui pouvaient la souiller , et diminuer la ferveur de sa dévotion ; par lui , bien-aimée de son souverain Maître , elle est toujours prête à recevoir ses grâces , à obéir à ses inspirations ; lorsqu'il lui parle , elle l'entend , parce qu'elle n'est plus remplie des images et des affections des créatures. « Bienheureux , avez-vous dit , ceux qui ont le cœur pur , car ils me verront. » Et ! comment la pureté du cœur se peut-elle mieux acquérir que quand on ne veut que vous , qu'on est perpétuellement livré à votre bon

plaisir ? Jamais vous ne laissez s'égarter par des inclinations funestes l'ame placée dans cet heureux état. Vous la soutenez, vous la conduisez amoureusement au terme de sa carrière : ainsi s'accomplit, Seigneur, cet oracle du prophète : *Comme les yeux d'une servante sont toujours fixés sur les mains de sa maîtresse, ainsi nos yeux sont toujours arrêtés sur le Seigneur notre Dieu, jusqu'à ce qu'il ait compassion de nous.* — Oui, mon fils, ne vouloir que moi en toutes choses, être toujours en ma présence, voilà deux maximes par lesquelles l'ame est élevée, en peu de temps, à la véritable contemplation. Ces belles maximes occupent les deux facultés supérieures, l'une, l'entendement de ce qu'il faut souverainement connaître ; l'autre, la volonté de ce qu'il faut souverainement aimer. Alors ces deux facultés uniquement remplies de ton bon maître, retiennent sous le joug les facultés inférieures, les empêchent de se répandre sur toutes sortes d'objets, et de prendre un essor dangereux. Tu n'as que peu d'images des créatures dans l'ame : celles qui s'y introduisent, y sont peu d'impression, et s'effacent insensiblement ; les anciennes qui s'y étaient formées dans le cours de la vie passée, sortent peu-à-peu de la mémoire, où la réflexion ne les nourrit plus : à peine en reste-t-il un léger souvenir comme celui d'un songe. Combien il est avantageux de tout

oublier, pour ne se ressouvenir que de celui qui est tout ! On retrouve si parfaitement en moi tout ce qu'on oublia pour moi ! Infinitement bienfaisant, j'ai promis ma Jérusalem et le centuple à celui qui, pour l'amour de moi , abandonnerait ses propriétés, sa maison , ses parents. Quelles grâces inouies, quelles faveurs inattendues n'accorderai-je pas à celui qui me livrera son entendement et sa volonté , pour que j'en dispose absolument à mon gré ! Apprends, créature chérie, que l'ame , par ce saint abandon , rend sa prière perpétuelle ; car celui qui se maintient toujours en ma présence , me prie toujours , mais sans effort et sans peines. Appuyé sur sa foi, ce bienheureux mortel est dégagé des objets inutiles qui remplissent l'ame de la plupart des chrétiens , qui la retiennent perpétuellement sous le joug d'une servitude embarrassante et inquiète , et ne lui permettent jamais de venir à moi avec une liberté parfaite. Ce généreux serviteur m'offre continuellement ses paroles et ses œuvres , parce qu'il n'est pas possible que celui qui fait une action dans ma présence , ne me l'offre tacitement ; il reconnaît bien son infirmité , il se confesse capable des plus honteux excès , si ma main paternelle et guidée par mon cœur ne l'arrêtait ; mais il possède un bien doux et salutaire préservatif dans la présence habituelle de son bon Maitre , et dans ses désaveux continuels du péché.

Mon fils, recueille la touchante instruction que la vierge d'Avila, ma fidèle Thérèse, adressait à ses filles spirituelles, sur la grâce de l'abandon parfait au Seigneur.

« Quel bonheur, mes filles, que celui de n'avoir d'autre soin que de se rendre digne d'une si grande faveur ! O bienheureux abandon de toutes les choses basses et méprisables qui nous élève si haut ! Que tout le monde parle à notre désavantage, quel mal en pourra-t-il arriver, quand nous sommes sous la protection et comme entre les bras de Dieu ? Puisqu'il est tout-puissant, il n'y a point de maux dont il ne puisse nous délivrer. Une seule de ses paroles a créé le monde; et vouloir et faire ne sont en lui qu'une même chose. Ne craignez donc point, si vous l'aimez, qu'il permette que l'on parle contre vous, si ce n'est pour votre plus grand avantage ; il aime trop ceux qui l'aiment pour en user autrement. Pourquoi donc ne lui témoignerions-nous pas tout l'amour qui est en notre pouvoir ? Considérez quel heureux échange de lui donner notre cœur pour avoir le sien, lui qui peut tout, et nous qui ne pouvons rien, sinon ce qu'il nous fait pouvoir. Qu'est-ce donc que nous faisons pour vous, ô mon Dieu ! qui faites que nous sommes tout ce que nous sommes, puisque nous devons considérer comme un néant cette faible résolution que nous avons prise de vous servir ? »

» Si toutefois sa souveraine Majesté veut que nous achetions tout de lui , en lui donnant ce rien que nous sommes , ne soyons pas assez folles pour refuser une si grande faveur. Tout notre mal , ô mon Dieu ! vient de n'avoir pas toujours les yeux arrêtés sur vous : car nous arriverions bientôt où nous prétendons aller , si nous ne détournions point nos regards de vous qui êtes la voie et le chemin , comme vous nous l'avez dit..... Chose déplorable , que la manière dont nous agissons quelquefois ! Il semble que nous ne soyons pas chrétiens , et que nous n'ayons jamais lu la passion du Sauveur. Qu'on nous méprise en la moindre chose , nous ne saurions le souffrir ; nous jugeons l'affront insupportable , et l'on s'écrie aussitôt : « Nous ne sommes pas des saints. » Dieu nous garde , mes filles , lorsque nous tombons dans quelques imperfections de dire : « Nous ne sommes pas des saintes , nous ne sommes pas des anges. » Bien qu'il soit vrai que nous ne soyons pas saintes , il nous est utile de penser que nous pouvons le devenir , pourvu que nous fassions de généreux efforts , et que Dieu veuille nous tendre les bras. Sur quoi nous ne devons pas craindre qu'il nous refuse son secours , s'il voit qu'il ne tient pas à nous que nous n'atteignions à une plus grande perfection. »

PRIÈRE.

SEIGNEUR, daignez faire mon bonheur en accueillant avec bonté le triple hommage que je viens déposer à vos pieds. Je vous consacre ma mémoire, en l'embellissant du souvenir continual de vos bienfaits; j'è vous livre mon entendement, en l'ornant de l'étude de vos divins attributs, je vous donne ma volonté qui est déjà tout à vous, en ne permettant plus à mon cœur que des battements, que des élans d'amour pour son bon Maître.

—

Paragraphe III. — *Les dons naturels et surnaturels de Dieu nous instruisent à nous remettre avec confiance entre ses mains.*

SEIGNEUR, vous m'offrez chaque jour une éloquente leçon d'un abandon parfait à votre bon plaisir, dans les dons naturels et surnaturels de votre Providence ! Si le soleil dissipe les ténèbres de la nuit, c'est vous qui m'éclairez; si la terre féconde ne cesse de produire des fruits pour ma conservation, c'est vous qui me donnez ces aliments; si le pain dont j'use chaque jour me soutient, c'est vous qui me nourrissez; si le lit sur lequel je répare mes forces épuisées me procure un délassement nécessaire, c'est vous qui me préparez ce doux repos. C'est à vous que je dois, et le toit qui me met à l'abri de la rigueur des saisons, et les vêtements qui

couvrent mes membres et défendent mon corps de l'intempérie des saisons. — Fils bien-aimé, tu parles de mes dons naturels, que n'as-tu pas à raconter de mes dons sur-naturels ! Que ne connais-tu tout le prix de ma grâce, de cette grâce que je t'ai méritée, de cette justice que j'ai répandue en toi, de cette sagesse qui vient du ciel. Mon fils, elle est l'ame de ton ame, la vie de ta vie, le principe de la sanctification et du mérite des œuvres, l'ennemie des vices, la mère des vertus, la source de la perfection de l'homme, le sceau qui imprime dans l'ame l'image et la ressemblance de Dieu, la racine de l'humilité, l'aliment de la charité, le germe de la gloire, le fondement de la bénédiction éternelle, le moyen dont je me suis servi pour renouveler l'univers, et la clef de ma Jérusalem céleste. — O Père ! des fleuves de sagesse coulent de votre bouche adorable, et vous permettez à votre enfant d'épancher en vous délicieusement son cœur. J'oserais parler à mon Seigneur et Maitre, et je dirai : Comblé de vos bienfaits en tout genre, je puis donc, mon Dieu, avec un abandon parfait en vous, devenir un vrai philosophe ? — Oui, bien-aimé, tu m'aimeras alors de tout ton cœur, le prochain comme toi-même, tes ennemis comme voulant t'en faire des amis ; tu auras une affection plus tendre et plus naturelle pour tes proches, à cause de

la liaison du sang , et une affection plus abondante pour ceux qui sont instruits dans la piété , à cause de l'excellence de la grâce en eux. Tu te porteras vers toutes les autres choses par ton amour pour moi ; réglé selon la sagesse , tu mépriseras la terre , tu aspireras au ciel , usant du monde comme n'en usant pas ; tu discernereras , par un goût intérieur , les choses dont il faut jouir , de celles dont il faut simplement user , en ne t'appliquant aux choses passagères que passagèrement , mais en te portant aux choses éternelles , par un désir éternel. Alors , mon fils , ne seras-tu pas un vrai sage , puisque tu verras les choses telles qu'elles sont , et qu'on pourra dire avec vérité et assurance , que j'aurai ordonné la charité en toi. C'est à cette ravissante époque de ton pélerinage , que , nouveau François de Sales , tu me diras , comme mon ange de Genève : Mon Dieu , quand je jette les yeux hors de vous , je ne découvre rien de solide ; je ne vois ni amitié qui me puisse servir , ni puissance capable de me soutenir , ni conseil qui me puisse aider. Je ne trouve ni livre , ni discours qui me console , ni argent qui me délivre de mes peines , ni retraite qui m'assure. Il faut que vous-même , ô mon Dieu ! daigniez me secourir , comme étant le seul qui puissiez me consoler , m'instruire et me défendre.

Aimable et vénérable évêque , en t'imi-

tant, je veux me retracer aussi les exemples des premiers saints. Quelques cénobites allèrent visiter un anachorète célèbre par ses miracles; et l'ayant obligé à manger avant l'heure ordinaire de son repas, l'un d'eux lui en demanda pardon, comme d'une chose dont ils le croyaient affligé: « Rien ne m'afflige, répondit le saint vieillard, que de faire ma propre volonté. » Un soldat demandait à un solitaire s'il était possible que Dieu voulût recevoir les pécheurs à la pénitence? « Lorsque votre manteau se déchire, lui dit-il, le rejetez-vous comme une chose inutile? — Le guerrier répondit que non, mais qu'on le raccommodait, et qu'il continuait à s'en servir. — Si vous avez soin de votre vêtement, reprit le saint solitaire, Dieu n'en aurait-il pas de sa propre image! » Un pauvre, d'une sainteté éminente, interrogé comment il était parvenu à la perfection: « Tout ce qui n'est point Dieu, répondit-il, n'a pu me donner de satisfaction; et maintenant que je l'ai trouvé, je jouis d'une paix et d'une consolation perpétuelles. »

PRIÈRE.

Dieu si tendre, si aimable et si bon dans votre providence, vous que je retrouve dans le parfum de la fleur, dans le goût délicieux du fruit, dans une suite continue de vos faveurs et de vos grâces, accordez-moi de ne vous perdre jamais de vue, et de ne me troubler, de ne m'inquiéter d'aucun événement à venir.

Paragraphe IV. — *Peinture du chrétien qui vit dans un abandon parfait aux volontés du Seigneur.*

VEUX-TU, mon ame, devenir la bien-aimée de ton souverain Maître ? N'aie que du dégoût pour tout ce qui mérite le nom de vanité ; n'aie que du mépris pour toi-même : nourris en toi le plus profond respect de ton Dieu. Indifférente à tout ce qui n'est pas lui, tu lui complairas toujours par un détachement généreux, et par le renoncement à ta volonté. Tu marcheras paisiblement, délicieusement en sa présence ; tu lui rendras, à tout moment, un nouvel et plus tendre hommage ; tu te soumettras en tout à sa volonté sainte ; tu rempliras avec joie, avec amour, tous tes devoirs. Arais-je des couleurs assez vives pour tracer la peinture du bienheureux mortel qui sait vivre de la sorte ? Ce qu'il doit être est son portrait, ce qu'il doit faire est son histoire. Dans quelque état que la Providence l'ait placé, il s'en contente et s'y renferme ; il s'y regarde comme l'instrument des desseins de Dieu, et n'a d'autre ambition que de s'y soumettre. Fidèle à ses lois, son objet est de devenir un saint, et l'auguste Religion qu'il professe lui en fournit les motifs et les moyens. Père de famille, il aime et traite son épouse comme la compagne que le Seigneur lui a donnée,

pour faire la douceur de sa vie, pour le sou-
 lager dans ses travaux, pour le consoler dans
 ses tribulations, dont il doit lui épargner
 les contre-coups, pour vivre avec elle dans
 une foi vive et commune, et pour marcher
 de concert dans les voies du salut. Il regarde
 ses enfants comme étant moins à lui qu'à
 Dieu ; ce sont autant de plantes qu'il est
 chargé de cultiver, et qui doivent porter un
 jour des fruits pour le ciel. Il les forme, il
 les élève à cette heureuse destination ; et
 plus jaloux de leur laisser les vrais principes
 et de bons exemples que de grands biens, il
 lui importe peu qu'ils soient riches pourvu
 qu'ils soient vertueux. Ses enfants, dignes
 d'un si bon père, l'aiment comme l'auteur
 de leur naissance, le respectent comme leur
 introducteur dans le sanctuaire de la foi, et
 sont plus reconnaissants encore de l'éduca-
 tion que de la vie qu'ils ont reçue. Toujours
 soumis, ils reconnaissent dans ce précieux
 ami du matin de leur vie, l'autorité la plus
 légitime, la plus ressemblante à celle du
 Père céleste, qui n'a créé les hommes que
 pour les rendre heureux en les rendant par-
 faits. Cet ange terrestre a des amis, parce
 que les justes se cherchent pour s'unir ; c'est
 la vertu qu'ils aiment en s'aimant les uns les
 autres : cette belle et céleste conformité de
 goûts, en met dans leurs sentiments et dans
 leurs mœurs Les cœurs où règnent l'ino-

cence et la piété , s'ouvrent avec confiance , s'épanchent sans scrupule , et gagnent mutuellement à se communiquer. Soit homme public , soit homme privé , le chrétien résigné n'a pour objet que ses devoirs envers Dieu , dont il suit les lois et procure la gloire ; envers les hommes , auxquels il se rend utile et qu'il édifie ; envers soi-même , en fuyant tous les vices et pratiquant toutes les vertus. Quelle harmonie , quel concert doit régner entre des êtres animés de pareils principes ! Ces nobles partisans des volontés divines sont un peuple répandu sur la terre et distingué de tous les autres. Modèles accomplis , jaloux du seul véritable bonheur qui est la paix intérieure , vous désirez peu de choses , non-seulement parce qu'il en est peu qui soient désirables , mais encore parce qu'il est impossible d'en désirer beaucoup , sans perdre le repos qui vaut mieux que tout ce que l'on désire. Les choses que vous désirez , vous les désirez peu , non-seulement parce qu'elles ne méritent pas d'être autrement désirées ; mais parce que si vous les désiriez beaucoup , elles deviendraient immanquablement le sujet de mille peines. Désirer peu de choses hors de Dieu , c'est ce que saint Augustin appelle la mort des désirs. Ce qu'on désire , le désirer peu , c'est une sainte indifférence qui tient l'ame dans une assiette toujours égale , qui la met au-dessus de toutes les con-

trariétés et de tous les accidents. O sainte indifférence ! tu n'es ni indifférence de naturel, ni indifférence de philosophie ; mais un sentiment fondé sur les principes de la Religion, qui nous fait mépriser tous les objets créés, et qui tourne vers des biens réels toutes nos affections. En ce sens, et selon le bel esprit du Christianisme, amis célestes, vous êtes indifférents à tout sur la terre, ou au moins vous n'avez d'attache à rien.

Pour marcher dans ces voies sublimes, je me retracerai souvent la conduite de deux éminents personnages parfaitement dégagés de tous les biens du monde. Il y a peu de souffrances qui aient égalé celles de saint André de Chio, mort pour Jésus-Christ, vers le milieu du XV.^e siècle. Comme il ne répondait rien aux promesses que lui faisaient les Mahométans : « Quoi ! lui dirent-ils pleins de courroux, tu nous méprises jusqu'à ne pas daigner nous répondre ! — Je respecte vos personnes, leur dit-il, mais pour toutes ces promesses de biens périssables, elles ne méritent pas que l'on y réponde. » Joseph de Péluse, voyant un solitaire assister aux saints mystères, vêtu de haillons, l'en avertit comme d'une indécence, et lui donna une espèce de tunique, telle que la portaient les autres frères. Quelque temps après, on résolut de députer à l'empereur dix d'entre les solitaires ; et celui-là ayant été choisi pour

être du nombre, il se prosterna devant tout l'assemblée. « Ayez pitié de moi, disait-il, je vous en conjure, je suis l'esclave d'un des Seigneurs de la cour, si j'y vais, il ne manquera pas de me reconnaître, et me dépouillant de ce saint habit, il me fera rentrer dans la servitude. » On lui accorda sa demande, et l'on sut long-temps après, qu'il avait été préfet du prétoire, et avait quitté cette grande charge pour se retirer dans le désert.

PRIÈRE.

SEIGNEUR, daignez exaucer un de mes plus vifs désirs, celui de parvenir à souhaiter ici-bas peu de choses, et encore à les souhaiter bien peu, afin que, par ce moyen salutaire, j'avance chaque jour dans la voie d'une conformité parfaite à vos volontés saintes.

Paragraphe V. — *Exemple des ressources infinies de la Providence et des sentiments avec lesquels nous devons, et reconnaître ses merveilles, et nous soumettre à ses décrets.*

DEUX illustres époux, Xénophon et Marie, vivaient à Constantinople dans tous les exercices de la Religion. Le ciel leur avait accordé deux fils, Jean et Arcade, qui, après des études brillantes, furent envoyés en Phénicie pour apprendre la jurisprud-

dence. Après quelques jours d'une heureuse navigation, une violente tempête livra le vaisseau à la fureur des vents et des flots. Les deux frères désespérant de leur salut, s'embrassent en se disant un éternel adieu, et en ajoutant : « Hélas ! quelle mortelle douleur va frapper nos parents ! » Au moment qu'ils se recommandaient à Dieu, le bâtiment est englouti ; Jean, l'aîné des deux, saisit une planche et s'abandonne à la merci des flots ; le cadet avait, de son côté, embrassé cette dernière ressource. Leur confiance au Seigneur n'est pas déçue ; tous deux abordent sur la côte de Phénicie, mais fort loin l'un de l'autre. Jean atteint un rivage désert, et se dit à lui-même : « Voilà donc où aboutissent les félicités de ce monde ; le Seigneur a sans doute permis ce funeste naufrage pour m'apprendre à mépriser toutes les choses de la terre. Pourquoi retourner à des biens qui me seront bientôt ravis ? Ne serait-il pas plus sage à moi d'aller en quelque saint monastère, ne penser plus qu'aux biens de l'éternité ! » Alors se prosternant, il prie le Seigneur de bénir son dessein, et d'en inspirer un semblable à son frère, s'il vit encore. Occupé de ces hautes pensées, il s'avance dans les terres, aperçoit un monastère, et se fait aussitôt présenter à l'Abbé. Ce vieillard respectable lui fait un excellent accueil ; à des questions dictées par une tendre bien-

veillance , le jeune étranger répond qu'il est un pauvre pélerin qui a fait naufrage , et qui ne désire autre chose que le bonheur d'être reçu parmi eux. Ses paroles sont accompagnées d'une modestie et d'une humilité qui respirent quelque chose de céleste. L'Abbé vivement ému le console , l'embrasse et le reçoit au nombre de ses solitaires.

Arcade , jeté sur un autre rivage , se mit aussitôt en prières pour rendre grâces à Dieu de sa conservation , et pour lui recommander son infortuné frère. Il délibère ensuite , et se dit : « Que deviendrai-je ? retourner chez mes parents ; quelle douleur pour eux d'apprendre de si tristes nouvelles ! rester dans ce pays inconnu , c'est mener une vie misérable. Hélas ! mon père nous faisait si souvent un grand éloge de la vie solitaire des saints anachorètes ; ne ferais-je pas mieux de l'embrasser , comme la voie qui conduit sûrement au ciel ? » Il s'y détermine sans délai , visite les saints lieux dans la Palestine , puis , sans le savoir , entre dans ce même monastère où son frère avait été reçu. Ils y vécurent sans se connaître , parce que les solitaires vivaient séparés , et ne communiquaient pas ensemble. Le supérieur , seul instruit par eux de leur histoire , savait qu'ils étaient frères ; et pour leur procurer le mérite d'un détachement plus parfait , leur laissait ignorer qu'ils fussent réunis.

Cependant leurs parents, dans une mortelle inquiétude du long silence des jeunes voyageurs, envoient en Phénicie un exprès qui y apprend le cruel naufrage. Accablé de tristesse, il revient auprès de ses maîtres; la mère impatiente l'interroge; il ne répond d'abord que par des soupirs et des larmes; pressé de nouveau, il annonce la perte des deux fils. Mère infortunée, mais pleine de foi, Marie se prosterne devant Dieu; dans les angoisses de sa douleur, elle dit avec Job : *Dieu me les avait donnés, Dieu me les a ôtés; que son saint nom soit béni!* Xénophon, alors à la cour, est rappelé par sa triste épouse. Cher époux, lui dit-elle, adorons les desseins de Dieu; nous n'avons plus d'enfants, ils ont fait naufrage. A ces mots, frappé comme d'un coup de foudre, le juste appelle aussitôt sa religion et sa foi au secours d'un cœur froissé par tant de maux; il offre généreusement son sacrifice et dit : « Que Dieu soit à jamais béni de tout! soumettons-nous, chère épouse; le Seigneur ne nous laissera pas sans secours dans notre vieillesse; passons cette nuit en prières pour conjurer le Père des miséricordes de nous faire connaître si nos fils sont effectivement morts, ou si, par quelque trait de sa divine Providence, ils auraient été conservés. » Les deux époux commencent cette nuit de supplications, et enfin, accablés de sommeil;

ils croient en songe voir à Jérusalem leurs deux enfants pleins de vie, couronnés devant le trône de Jésus-Christ. Ils se communiquent cette vision mutuelle, et se déterminent à aller visiter les saints lieux, avec l'espoir d'y recueillir quelque nouvelle de leurs deux fils.

Chargés d'or et d'argent destinés à des aumônes, ils satisfont leur piété par la visite des saints lieux ; puis se rendent sur les rives du Jourdain, pour partager leurs saintes largesses à beaucoup de pauvres monastères. Ils s'adressent à un Abbé, le même qui avait accueilli les jeunes voyageurs : le saint vieillard les appelle l'un et l'autre par leur nom, et dit : — « Xénophon et Marie, allez avec confiance achever vos visites et distribuer vos aumônes, ensuite revenez ; j'espère de la bonté de Dieu qu'il vous donnera des nouvelles de vos chers enfants. » Frappés d'étonnement de s'entendre nommer, infiniment consolés de l'espérance qui leur est offerte, ils achèvent de parcourir les monastères, et viennent avec empressement retrouver le saint Abbé. Il leur dit dans un accueil plein de bonté : « Par la charité que vous avez pour nous, je vous prie de nous donner aujourd'hui un petit repas ; deux de mes religieux épuisés par un long jeûne ont besoin d'adoucissement. » Avant le repas, l'Abbé avait réuni les deux frères, et ils

s'étaient reconnus avec une allégresse inexprimable. Il leur dit alors : « Aujourd'hui, nous aurons à dîner deux étrangers de grande considération, je vous recommande instamment à tous deux la plus grande réserve, et la plus exacte modestie dans les yeux, de peur de les mal édifier. Quelque sentiment que vous puissiez éprouver dans le cœur, je vous défends d'en rien témoigner. » Les deux époux avaient préparé un festin innocent; on se met à table. Les grandes austérités avaient tellement défiguré les jeunes solitaires que leurs parents ne les reconnurent point. A la fin du repas, Xéophon dit à l'Abbé : « Mon père, vous nous aviez fait espérer d'apprendre des nouvelles de nos enfants, daignez nous donner cette consolation. Ah! qu'ils eussent été heureux de partager le sort de ces deux religieux que nous avons sous les yeux, et dont nous admirons la modestie, la piété et les bons sentiments. » L'Abbé commande alors au jeune Arcade de raconter les aventures de sa vie, et le disciple commence ainsi : « Je suis né à Constantinople de parents nobles; en allant en Phénicie avec mon frère que voilà, nous fîmes naufrage; mais par une protection spéciale de la Providence, ayant pris une planche des débris du vaisseau, j'ai eu le bonheur d'aborder; dégoûté des choses du monde, j'ai embrassé ce saint état; et par

surcroit de bonheur, j'ai eu la consolation d'y trouver mon frère dans ce monastère. — Comment s'appelait votre père ? lui dit vivement Marie. — Il s'appelait Xénophon, et ma mère Marie, reprit Arcade. — A ces mots l'heureux père ne se possède plus : Ah ! ce sont mes fils, s'écrie-t-il avec transport ! » Il les embrasse, les arrose de ses larmes : on ne peut les arracher de ses bras. La tendre Marie, dans l'excès de sa joie, s'était d'abord évanouie ; il serait impossible d'exprimer les divers mouvements qui s'élevaient dans son cœur ; à peine ses amis réunis en croyaient-ils leurs regards. Tous bénirent mille fois le Seigneur, adorèrent son inef-fable bonté, firent éclater leur juste recon-naissance. Xénophon et Marie, jaloux de la témoigner à Dieu d'une manière plus spé-ciale, renoncent au monde, distribuent leurs biens aux pauvres, et entrent dans des monastères où s'écoule leur vie pleine de vertus et de miracles.

PRIÈRE.

INEFFABLE et divin Bienfaiteur, daignez, je vous en conjure, me faire participer au généreux dé-vouement d'Arcade et de Jean son frère, ainsi qu'à l'héroïque résignation de Xénophon et de Marie.

Paragraphe VI. — *Autre preuve des voies de la Providence, et d'une généreuse confiance en ses divines ressources.*

FRÈRES bien-aimés ! rien de si ineffable que les ressources de la Providence divine envers ceux qui mettent en elle toute leur confiance ; tant de traits multipliés en ce genre devraient animer en nous cette confiance intime ! Un homme avait passé près de vingt ans dans une pauvreté extrême, et dans une résignation parfaite à la volonté de Dieu, espérant toujours qu'il daignerait venir à son secours et à celui de sa famille. Chargé de six enfants, souvent il manquait de pain pour fournir à leur subsistance. Un prédicateur célèbre prêchait alors le Carême ; sa grande réputation d'éloquence et de sainteté amenait toute la ville à ses discours, et lui attirait la confiance de tous les habitants ; une personne inconnue s'adresse à lui : « Mon père, dit-elle, j'ai une bonne œuvre à faire et je vous la confie, voilà mille écus, distribuez-les aux pauvres que vous connaitrez dans un besoin réel. — Permettez-moi, répond l'orateur chrétien, de ne pas me charger de cette commission, vous connaissez les pauvres mieux que moi, distribuez vous-même cette somme ; d'ailleurs, si l'on savait que je fais ainsi des aumônes, tous les jours je serais assailli de pauvres, et

je ne pourrais vaquer aux fonctions de mon ministère. » La personne le supplia de lui accorder cette grâce, et l'homme de Dieu, croyant ne pouvoir plus la refuser, la pria de lui déclarer au moins ses intentions, et la manière dont elle voulait que cette somme fût employée. « Eh bien, dit l'inconnu, pour couper court, donnez-la, si vous le jugez à propos, au premier pauvre qui s'adressera à vous : ce sera la Providence elle-même qui en disposera. » Le lendemain, le prédicateur prêcha sur la Providence, et insista beaucoup sur ce passage de l'Ecriture : *Jamais je n'ai vu le juste délaissé de Dieu, ni ses descendants manquant de pain.* Le pauvre dont nous avons parlé avait assisté au sermon ; il vint ensuite voir le père qui prenait quelque repos : « Ah ! mon père, lui dit-il, vous avez annoncé de grandes vérités dans tous vos sermons, et j'y ai assisté avec consolation ; mais aujourd'hui, permettez-moi de vous le dire, je suis une preuve vivante du contraire de ce que vous avez avancé : il y a vingt ans que je m'efforce de servir le Seigneur et de vivre en chrétien ; je suis pauvre et réduit à la nécessité ; toutes mes richesses sont six enfants, que je nourris presque du pain de mes larmes, j'ai toujours mis ma confiance dans la Providence, j'ai toujours espéré qu'elle viendrait à mon aide ; mais hélas ! inutilement ; je ne sais plus que

devenir, cette Providence disparaît à mes yeux. — Eh bien, mon enfant! lui dit le ministre sacré, bien loin que vous soyez une preuve du contraire de ce que j'ai prêché, vous deviendrez vous-même un monument sensible de cette Providence divine: tenez, voilà mille écus, ils sont à vous, c'est elle qui vous les envoie. » Cet indigent, tout hors de lui-même, reçoit cette somme comme venant du ciel, admire la bonté de Dieu, court annoncer à sa famille désolée ce secours inespéré. Les enfants, fondant en larmes, se prosternent pour rendre grâce au Seigneur de ses ineffables bontés; ils unissent leurs vœux pour le pieux inconnu qui leur a procuré ce secours abondant, au moment même où ils étaient sur le point de s'abandonner au désespoir.

Providence adorable! je bénis tes merveilles; mais daigne m'apprendre à t'attendre, à t'honorer sans cesse, en m'offrant les généreux serviteurs que tu sais te former. Écoutons le récit de l'apôtre d'une chrétienté nouvelle, et rougissons de voir des néophytes nous vaincre en dévouement aux volontés bienveillantes du Seigneur. « La première personne que je confessai fut une venve âgée d'environ soixante ans; sa confession étant finie, elle me tira un peu à l'écart; et, développant un linge, elle y prit vingt fanons (deux écus) qu'elle mit à mes pieds, car

c'est là la manière respectueuse dont les chrétiens de cette nouvelle église font leurs offrandes. Comme je n'ai plus guère de temps à vivre, me dit-elle, je vous prie de recevoir cette somme, afin de faire prier Dieu pour moi après ma mort. — Je lui répondis que nous adressions continuellement à Dieu des prières pour la sanctification des fidèles, et que, lorsque quelqu'un venait à mourir, nous avions soin de redoubler nos vœux, et d'offrir le saint sacrifice de la messe pour son salut, mais que nous ne pouvions recevoir d'argent à cette intention.

— Je ne serai pas contente, reprit cette sainte femme, que vous n'acceptiez ce que je vous offre, ou du moins, que vous ne déterminiez à quelle bonne œuvre je dois l'employer. Comme elle me pressait fort, je lui fis faire attention à la pauvreté extrême de notre église. — Ah! me dit-elle toute transportée de joie, que vous me faites plaisir! non-seulement je consacre ces vingt fanons à l'embellissement de l'église, mais j'y destine encore tout ce que désormais je pourrai recueillir de mon travail. Une libéralité si extraordinaire nous surprit, et elle doit surprendre tous ceux qui sont instruits comme nous de l'indigence de ces peuples, des impôts dont ils sont accablés, et de l'attachement naturel qu'ils ont à l'argent. »

« Cette action me rappelle le souvenir

d'une autre qui n'est pas moins édifiante. Dans un temps où l'on était menacé d'une famine générale, un bon néophyte vint trouver le père Bouchet, et mit à ses pieds cinq fanons; le père refusa d'abord, alléguant pour raison qu'attendu la cherté générale, il était difficile qu'il ne fût pas dans le besoin. — Il est vrai, mon Père, répondit le bon néophyte, que ces cinq fanons sont toutes mes richesses, et que la disette qui augmente chaque jour me réduit à la dernière extrémité; mais c'est pour cela même que je fais présent à l'église de tout ce que je possède. Dieu devient mon débiteur; ne me paiera-t-il pas au centuple? Le missionnaire ne put retenir ses larmes à la vue d'une si vive confiance en Dieu. Il reçut son aumône, de peur d'affaiblir sa foi; mais ce ne fut qu'à condition qu'il viendrait le trouver dès qu'il manquerait des choses nécessaires à sa subsistance. »

PRIÈRE.

Mon adorable libérateur, je ne demande plus que vous daigniez me dégager de toute inquiétude, et de tout murmure sur les besoins et sur les nécessités de la vie, mais que vous me fassiez chérir un généreux et parfait dénnement; manquer de tout sur la terre, mais vous y servir, mais y posséder votre amour, n'est-ce donc pas être assez riche?

Paragraphe VII. — *Nouvel exemple des merveilles de la Providence, et d'un dévouement sublime aux épreuves qu'elle commande.*

DANS les fureurs où le génie du mal se porta contre les justes, au commencement de la révolution française, la fuite précipitée de plusieurs de ces hommes vertueux fut une première épreuve à laquelle l'adorable Providence les condamnait. Ecouteons et méditons le langage si édifiant d'une de ces honorables victimes. Que le monde traite, s'il le veut, de minutieux et de puérils les détails où je vais entrer. Mon Dieu, le monde ne vous connaît pas, il ne connaît donc rien de grand, et il rabaisse tout à sa mesure; mais le chrétien qui vous connaît et qui considère vos voies, vous apercevra dans ces détails qui lui paraîtront suffisamment agrandis par leur objet, car il ne vous trouve pas moins admirable dans le ciron ou dans le dernier des insectes, que dans l'éléphant et dans la baleine. O nuit désastreuse! dans laquelle on vint troubler mon sommeil pour me dire: « L'ennemi est à nos portes, volez, comme le passereau sur la montagne, pour qu'il ne commette point sur vous un crime inutile. » Je partis avec tristesse; mais vous le savez, ô mon Dieu! plein de confiance en vous. Chargé d'un

fardeau léger, mais trop lourd pour mes forces, je traversai dans les ténèbres et dans la boue avec deux autres compagnons d'infortune, un espace considérable, sans savoir où nous portions nos pas. Vous les dirigeâtes vers la chaumière d'une femme pauvre aux yeux du monde, mais que vous aviez enrichie des dons de votre grâce. En voyant notre détresse, elle en fut sensiblement touchée; mais dans l'impossibilité de la soulager, elle versa sur notre sort des larmes amères, qu'elle accompagna des vœux les plus ardents; et pour nous prouver encore mieux son tendre intérêt, à l'imitation de la veuve de l'Evangile, qui donna de son indigence même, tout ce qui lui restait pour vivre, elle voulut me présenter son denier. Je confesse, ô mon Dieu! que ma première pensée, dans cet étrange évènement, fut une pensée d'orgueil; je me rappelai le rang où j'avais vécu jusqu'alors, et je me sentis humilié de me trouver dans une position assez déplorable pour exciter la pitié même des pauvres; mais bientôt, éclairé par votre grâce, je réprimai ce mouvement d'une orgueilleuse sensibilité, et des réflexions plus religieuses lui succéderent. Je regardai cette femme comme un instrument de votre bonté; et l'action qu'elle venait de faire, comme le gage certain des secours que votre providence me ménageait.

« Nous ignorons, dis-je à mes compagnons, quel est l'asile que Dieu nous destine, et les moyens qu'il emploiera pour nous faire vivre; mais je suis très-certain qu'il ne nous abandonnera pas, puisqu'il inspire aux pauvres même de se dépouiller pour nous du nécessaire. Il saura aussi toucher les coeurs des riches, pour qu'ils nous aident de ce qu'ils ont en abondance. Dieu miséricordieux et juste! ajoutai-je, vous ne souffrirez pas qu'un peuple aussi charitable demeure long-temps la proie d'une nation inhumaine et sacrilége..... » Ces réflexions et mille autres que vous me suggérâtes, ô Dieu de toute consolation! me firent verser des larmes d'attendrissement; et peut-être n'en ai-je jamais répandu de plus douces. Ainsi, ce qui m'avait paru d'abord choquant dans la belle action de la pauvre femme, devint pour moi une source d'espérances. Je me trouvai moins fatigué, et vous me conduisîtes, comme par la main, après m'avoir délivré de tous les dangers d'une pénible route, dans une autre contrée, où m'attendaient des secours abondants que vous m'y aviez préparés... Parmi tant d'autres preuves de votre Providence, il en est une surtout dont je dois vous remercier d'une manière plus spéciale, et que je ne craindrai point de publier, quoiqu'elle semble avoir pour ma vanité quelque chose d'humiliant. J'avais

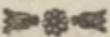
tenu auprès de moi un serviteur fidèle ; aussi long-temps que j'avais pu le nourrir ; il fallut nous séparer , et ce ne fut qu'avec un regret mutuel. Il avait des bras, beaucoup de zèle et un grand désir de m'être utile; vous daignâtes bénir son travail , ses efforts et ses bonnes intentions. Quel fut mon étonnement , ou plutôt quelle fut mon admiration , lorsque quelques mois après , il vint m'apporter une somme assez considérable qu'il avait recueillie de ses sueurs et de ses privations. J'étais dans le besoin , et regardant cet argent comme produit et offert par la vertu , je ne rougis point de l'employer à l'usage auquel elle l'avait destiné. Il n'y a que vous , ô mon Dieu ! qui ayez pu inspirer à ce généreux serviteur un tel désir de m'être utile et de faire fructifier son travail au point qu'il en ait retiré , en moins d'une année , plus que ne lui auraient valu trois ans passés à mon service.... D'autres maîtres ont trouvé dans quelques-uns de leurs domestiques , ou un pareil désintéressement, ou une infinité d'autres ressources ; le zèle de plusieurs a même été si loin , qu'ils n'ont pas craint d'exposer leur propre vie aux plus grands dangers , pour conserver celle de leurs maîtres. Quelle admirable disposition de votre sagesse que le serviteur nourrisse son maître , que celui qui tenait de nous sa subsistance nous fournisse les moyens de subsister ! »

À ce récit touchant d'un ami du Seigneur, qui est l'apôtre de sa Providence, joignons des exemples d'une soumission parfaite à ses décrets; ils nous sont offerts par une chrétienté nouvelle, dont les membres, persécutés par un tyran idolâtre, étaient condamnés à tous les maux du bannissement. — Avant que de se séparer, raconte le digne pasteur de ces élus, ils voulurent tous se confesser et communier; nous admirions l'égalité d'âme et la constance de tant de généreux chrétiens qui venaient de tout perdre, et qui, la plupart, chargés de familles nombreuses, ne faisaient paraître aucune inquiétude sur l'avenir. Quelque part que nous allions, disaient-ils, nous trouverons Dieu, il aura soin de nous et de nos enfants; la Providence sur laquelle nous nous reposons ne nous manquera pas. Une femme, fort âgée et presque à l'extrême, était hors d'état de les suivre; on pria ses parents idolâtres de lui donner un asile; sur leur barbare refus, une chrétienne demeurant avec sa famille dans une pauvre cabane, la fit transporter chez elle, et se chargea d'en prendre soin. Une autre chrétienne était au moment de partir avec ses enfants; son mari, païen, vint la trouver, et faire un dernier effort pour la séduire. Cette femme se jette à ses pieds, lui demande pardon des sujets de mécontentement qu'elle a pu lui donner,

ajoute que le seul intérêt éternel la force, ainsi que ses enfants, à une séparation si amère; qu'ils conjurent le Seigneur de lui donner le courage de briser les liens qui le tiennent attaché aux folles superstitions du paganisme; qu'enfin elle espère que le Dieu qu'elle adore exaucera leurs prières. Dans ce touchant adieu l'épouse avait un air tranquille et résigné, tandis que l'époux, fondant en larmes, mettait tout en œuvre pour l'attendrir. »

PRIÈRE.

O mon Dieu! puisque je tiens à la bienheureuse postérité de vos amis, ah! que je ne dégénère pas du parfait désintéressement, du généreux dépouillement des héros de ma race. Attentif aux besoins présents, mais sans inquiétude, que je ne m'occupe qu'avec discrétion des besoins à venir, qui peut-être n'arriveront jamais.



CHAPITRE DIXIÈME.

SUR L'AMOUR DIVIN.

• Tout chrétien convient sans difficulté que ce qui est le plus impérativement prescrit de la part de Dieu, c'est de l'aimer. La première leçon dont on instruit notre enfance, c'est que nous sommes sur la terre pour connaître Dieu et pour l'aimer; ce sont deux choses inséparablement unies; il est impossible d'aimer Dieu si on ne le connaît pas. Et comment, en le connaissant, peut-on s'empêcher de l'aimer? Tout ce qui détermine notre amour pour quelques-uns de nos semblables se trouve réuni en Dieu d'une manière bien plus éminente. Aimons-nous nos amis pour leurs qualités? Mais sont-elles comparables à celles que nous admirons dans lui! Est-ce à raison de l'amitié qu'ils nous montrent que nous chérissons les hommes? Quelle amitié aussi tendre, aussi constante que celle dont Dieu ne cesse de nous donner les témoignages les plus touchants, et que ne peuvent altérer même nos offenses les plus réitérées! Sont-ce enfin les bienfaits qui nous attachent à ceux de qui nous les recevons? C'est là ce qui doit le plus vivement exciter notre amour pour Dieu; peut-il y avoir quelque proportion entre ce que nous lui devons, et ce que nous pouvons devoir aux hommes! Nous chérissons les parents qui nous ont donné la naissance; il nous a donné l'existence; nous sommes pénétrés de reconnaissance pour ceux qui nous ont fait quelques sacrifices; il s'est sacrifié

pour nous ; et par quel terrible sacrifice nous a-t-il rachetés ! Nous sommes touchés de sensibilité pour les préférences dont nous sommes l'objet ; à combien d'autres il nous a préférés pour nous faire naître dans le sein du Christianisme , pour nous placer au milieu de son Eglise ! Nous rougissons d'être ingrats des dons qu'on nous fait ; que de grâces plus précieuses que ces vains dons ne nous a-t-il pas accordées ! Au-dehors , tout nous prêche l'amour de Dieu ; au-dedans , tout nous l'inspire. Pour tant de biens que Dieu nous fait , il ne nous demande d'autre retour que de l'aimer ; la seule chose qu'il exige de nous est celle à laquelle nous porte notre nature.... En l'aimant , nous aimons tous nos devoirs ; en les aimant , nous les remplissons avec goût. L'amour de Dieu , en donnant à toutes les vertus le motif le plus touchant et le plus noble , en facilite l'exercice. Il rend agréable tout ce qui est commandé..... et il change en bonheur la peine que l'on pourrait trouver à la pratique des devoirs. » — (*Explication des Evangiles par Mgr. l'Evêque de Langres. T. V.*)

—
Paragraphe I. — Quel malheur de ne pas aimer Dieu ! A quels traits reconnaître qu'on l'aime ?

PÉCHEUR privé d'amour , ah ! que ta vie est infortunée ! quelle est ton épouvantable misère ! Hélas ! désirs insatiables , craintes violentes , troubles affreux , agitation terrible et continue , tout fait de ton sort comme un enfer anticipé. Qui que tu sois , mon bien-

aimé frère , qui lira ces lignes , réfléchis sur toi-même : esclave du péché , vis-tu dans le calme ? as-tu goûté un moment de repos sous ce tyran cruel ? peux-tu espérer d'en goûter ? Si ton cœur te dit que non (et quel est l'homme de bonne foi qui n'en convienne !) quelle raison d'exister avec un si barbare ennemi ! Vois le mal qu'il t'a fait , et qu'il continuera de te faire jusqu'au tombeau : pense au mal infiniment plus grand qu'il te causera dans l'éternité. Mon frère , ne dis pas : Je suis trop avancé , il n'est plus temps de retourner sur mes pas. Il est toujours temps d'entrer dans la voie du bonheur ; viens donc , ô cher infortuné ! Si les fausses douceurs du péché t'ont trompé , s'il ne t'a jamais tenu ce qu'il t'avait promis , s'il n'a été pour toi qu'une source de peines et d'affections d'esprit , viens à ton bon Maître qui t'a tendu la main , qui t'a ouvert son sein : des les premières démarches , la paix et la joie renaitront dans ton ame ; l'ineffable Bienfaiteur , l'universel ami de l'homme l'a promis ; il est fidèle en ses promesses. Autant il est triste et dououreux de ne pas l'aimer , autant il est délicieux de rentrer et de perséverer dans la voie de son amour ! O hommes ! je vais vous dire une chose effrayante et tout à la fois étonnante , mais souverainement vraie : le feu de l'enfer est terrible ; celui des fournaises les plus embrasées n'en

est qu'une ombre ; cependant Dieu peut communiquer à une ame un degré d'amour assez sublime pour la rendre capable de porter cette peine , sans impatience et sans murmure ; c'est ainsi que la souffrent les ames du purgatoire , qui attendent qu'elles soient purifiées et que la justice divine soit satisfaite. Mais pour la peine de la privation de la vue de Dieu , telle que la souffrent les réprouvés , elle n'est , pour chacun d'eux , mêlée d'aucun adoucissement : tant qu'elle subsiste , rien n'en peut empêcher l'effet qui est de rendre souverainement malheureux celui qui l'éprouve. Seigneur , si c'est une affreuse misère que de ne pas vous aimer sur la terre , c'est une misère qui n'est bien reconnue que de ceux qui vous aiment. Mais , en enfer , elle sera ressentie , dans toute son étendue , de ceux qui ne réfléchissent pas en ce monde , et qui regardent au contraire votre aimable amour , ô mon Dieu ! comme un obstacle à leur bonheur.

C'en est fait , je veux m'efforcer de l'acquérir et de le conserver , ce sentiment sublime. Mais sais-je encore en quoi ce véritable amour consiste , et à quelle marque je puis le reconnaître en moi ? Il consiste , répond la suprême et adorable sagesse , dans la détermination de la volonté , dans un choix libre par lequel elle préfère à tout le reste l'infini bienfaiteur de tous les mondes. Qui-

conque éprouve en soi cette heureuse détermination , quiconque a fait cet excellent choix et y persévère , peut se répondre qu'il aime ; et quand il s'examine avec droiture , il ne peut se faire illusion ; car ce bienheureux choix , cette précieuse détermination ont nécessairement des suites , et produisent des effets. Voulez-vous les connaître , hommes jaloux du vrai bonheur ? C'est l'accomplissement des commandements de Dieu et de l'Église , la fidélité à tous les devoirs de son état , l'horreur du péché , parce qu'il est une offense faite à Dieu , la fuite des occasions , la vigilance , la prière , la fréquentation des choses saintes , les lectures de piété , la pensée de Dieu , le retour habituel du cœur vers un aussi bon Maître , le zèle pour sa gloire et pour les intérêts de sa Religion : tendres frères , autant de dépendances de l'amour de Dieu , autant de signes certains par lesquels ce beau sentiment se manifeste. Plusieurs de ces signes se trouvent à un degré plus élevé dans les uns que dans les autres : mais , hélas ! celui dans qui quelqu'un de ces signes manque absolument , ne vous aime pas , ô beauté infinie. Tous sont commandés et renfermés dans le grand précepte de l'amour : Celui qui a mes commandements et qui les observe , a dit Jésus-Christ , celui-là m'aime ; par la raison contraire , qui ne les observe pas , ne manquât-il qu'à un seul ,

n'aime pas Jésus-Christ. Maintenant chacun de nous peut répondre à soi-même , il ne suffit pas de dire : Je ne fais pas de mal , je ne nuis à personne. Tendre frère , fais - tu tout le bien qui t'est commandé ? le fais-tu de tout ton cœur ? évites-tu non-seulement le péché mortel , et tout ce qui peut y conduire , non - seulement le péché d'action , mais celui de pensée , celui de désir ? Prends - tu pour règle de tes jugements et de ta conduite les maximes de l'Évangile ? Oh ! mon ami , abhorres-tu les maximes contraires du monde ? Embrasses-tu les moyens nécessaires pour nourrir et augmenter ta piété ?

Voilà cependant l'examen que vous faites , ô ames heureuses , ames favorites du divin époux , et vous vous examinez avec la dernière rigueur. Comme sans cesse vous êtes préparées à accomplir la volonté céleste , que vous ne faites point de chutes considérables , ou que vous vous relevez aussitôt ; que vous ne négligez aucune occasion de pratiquer la vertu ; comme vous ne disputez jamais avec le bon Maître , que vous préférerez en faire plus que moins , bien persuadées qu'on n'en fait jamais trop ; anges terrestres ! oui , vous devez rendre grâce à la bonté divine , et dire avec une humble confiance : J'aime mon Dieu , ma conscience me l'assure , mes œuvres m'en répondent. Malheureux celui qui , après un sévère examen , hésite à se rendre

ce témoignage, parce qu'il ne voit rien en sa conduite qui l'appuie. Plus malheureux qui serait forcé de se rendre contre lui-même un témoignage contraire ! souverainement malheureux qui vit sur ce point dans l'indifférence, et qui s'inquiète aussi peu d'aimer Dieu que d'en être aimé !

Mon tendre et divin Bienfaiteur, faites-moi vous aimer comme ce solitaire qui, se voyant délivré d'une tentation dont il était tourmenté depuis long-temps, s'écria : « Est-ce donc, Seigneur, que vous ne m'avez plus jugé digne de souffrir quelque chose pour l'amour de vous ? » Faites-moi encore vous aimer comme ce célèbre martyr du Pont, saint Basilique : voyant sa mère, ses frères et ses amis s'attendrir sur ses souffrances, et verser des larmes : « Ne pleurez point, leur dit-il, mais demandez à Dieu qu'il me rende victorieux, non - seulement de la cruauté des juges, mais encore des artifices du démon. Pourquoi m'affliger par vos larmes ? Plût à Dieu que je pusse mourir plus d'une fois pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Le juge lui demanda s'il ne sacrifiait point aux dieux : « Qui vous a dit que je ne sacrifiais pas, répondit-il ? j'offre à mon Dieu, un sacrifice de louanges. »

PRIÈRE.

Mon Dieu, je suis épouvanté de l'affreuse misère

qui attend quiconque ne vous aime pas. Mon créateur, mon conservateur et mon bienfaiteur infini, donnez-moi quelque marque à laquelle je puisse sûrement reconnaître que mon cœur est plein d'amour pour vous.

—
Paragraphe II. — Le pécheur repentant a-t-il encore le droit de dire à Dieu qu'il l'aime ? Qui peut l'autoriser à cet aimable aveu ?

GÉNÉREUX imitateur des David, des Manassés, des Pierre et des Magdeleine, pécheur baigné de tes larmes, quoi ! tu n'oses pas dire à Dieu que tu l'aimes, et que tu l'aimes tendrement et de tout ton cœur. Les expressions de l'amour sacré ne te paraissent convenir qu'aux ames parfaites : digne ami, tu t'égares..... Quelle humilité que de n'oser penser à ce que Dieu mérite, et de n'oser lui rendre ce qui lui est dû à tant de titres ! N'est-ce donc que les ames parfaites qui doivent observer la loi de Dieu ? Celles qui ont été chargées de péchés doivent-elles craindre de dire au bon Maître qu'elles veulent désormais lui obéir ; porter son joug si doux, lui donner la préférence sur toutes les créatures ? N'est-ce pas aussi pour ces infortunés que le beau précepte de l'amour divin est le premier de tous, parce que c'est celui que Dieu a le plus à cœur, et auquel tous les autres

doivent se rapporter ? Saint Pierre n'a-t-il pas dit à Jésus-Christ qu'il l'aimait, quoique, peu de jours auparavant, il l'eût renié avec parjure et blasphème : et toi, tu n'oseras dire à Dieu que tu l'aimes, parce que tu fais des fautes journalières, et qu'autrefois tu en as fait de plus considérables ! Écoute et rassure-toi : le cœur de l'homme est changeant ; et de même que l'état de justice ne rend pas impeccable, de même le péché qu'il a commis ci-devant, ou il y a peu de temps, mais dont il s'est heureusement repenti, ne prouve pas qu'il n'aime pas Dieu et qu'il n'est pas dans la justice. O mon frère ! dis donc au cher et tendre Maître, que tu l'aimes, et répète-le-lui sans cesse ; dis-le cent fois le jour ; ce qui serait en toi une excessive liberté et une répétition ennuyeuse à l'égard d'une personne qui se trouverait dans un rang supérieur au tien, est, à l'égard de Dieu, le service le plus agréable, tant il désire d'être aimé. Mais comment protester que nous aimons quand nous ignorons si notre cœur est pénétré de ce doux sentiment ? Chers amis, ne jugeons pas de notre amour pour Dieu par une certaine routine de dévotion, et par les pratiques extérieures ; cette règle est suspecte et induit bien des personnes en erreur ; jugeons-en par la détermination profonde de notre volonté, par la solidité invariable de nos sentiments, par le mépris

et la haine de nous-mêmes , par notre courage à combattre en tout l'amour-propre et à mortifier nos passions. Si nous chérissons la retraite , le silence , le recueillement , l'oraison ; si nous marchons en la présence de Dieu , si nous purifions de plus en plus nos motifs , et supportons avec égalité d'ame les défauts du prochain , faisant en sorte qu'il n'ait point à souffrir des nôtres ; si la vue de nos misères nous humilie sans nous décourager , ni même nous étonner : mes amis , que dirai-je ? enfin si nous oublions nos intérêts pour ne nous occuper que des intérêts de Dieu et du prochain ; si nous nous efforçons de mourir au jugement propre , à la volonté propre , alors nous pouvons croire (oh ! la délicieuse conviction), nous pouvons croire que nous aimons le bon Maître , et que nous en sommes aimés.

Ces marques ne sont pas équivoques ; mais , hélas ! en combien peu d'entre nous se rencontrent-elles ? Où sont-ils ceux qui pourraient dire avec autant de vérité que saint Augustin : « Je vous ai aimé tard , ô mon Dieu ! mais je vous aime , et je m'efforce de vous aimer toujours davantage ? » Accordez-moi , Seigneur , accordez à mes frères bien-aimés de faire avec fruit la même réflexion que firent autrefois des courtisans : Un empereur étant à Trèves , quelques-uns de ses officiers allèrent se promener dans des jar-

dins hors de la ville , et deux d'entre eux y trouvèrent une vie de saint Antoine. La lecture qu'ils en firent opéra sur leurs cœurs une si vive impression que l'un d'eux , rempli de l'amour divin , s'écria : A quoi aspirons-nous par tant de travaux et tant de peines ; notre plus grande espérance est d'avoir part à la faveur de l'empereur ? que de périls pour y arriver , et quand même y parviendrons-nous ? Tandis que , dès ce monde même , je serai aimé de Dieu , si je le veux.

PRIÈRE.

MON aimable Maître , accordez-moi , je vous en conjure , la grâce de sentir combien vous êtes indulgent , quand vous me permettez , à moi , ancien pécheur , à moi , toujours fragile , à moi , qui vous ai tant outragé , le bonheur de vous aimer et de m'en rendre témoignage.

Paragraphe III. — *Invitation à aimer le Seigneur , comme il veut être aimé.*

HEUREUX chrétiens , qui , par les pompes si touchantes et si magnifiques de la nature , qui , surtout , par le don ineffable de la foi , avez , comme moi , le bonheur de connaître Dieu , ne nous rencontrons jamais sans nous dire : Aimons un Dieu si aimable ; mais aimons-le de tout notre cœur , de toutes nos forces , de tout notre esprit , de tout ce que

nous sommes : de tout notre cœur , ne partageant pas indignement nos affections entre lui et les créatures ; de toutes nos forces , faisant pour lui tout ce que nous pouvons , et rapportant à cet adorable amant de nos ames , tout ce que nous ferons pour nous et pour autrui ; de tout notre esprit , nous occupant de lui autant que notre besoin et notre fragilité peuvent le permettre ; enfin , aimons-le de tout ce que nous sommes , de toute l'étendue de ces deux substances qui composent notre être ; ne souffrons point que notre ame s'attache à des objets qui ne servent pas à nous éléver à lui. Qu'y a-t-il en nous que nous ne devions lui rapporter , quand c'est de lui seul que nous tenons tout ce que nous sommes ? Que ne l'avons-nous aimé dans la jeunesse , c'est l'âge le plus précieux et dont il est le plus jaloux ! que ne l'aimons-nous dans un âge avancé ? alors si nous retournons à lui , ses bras nous sont ouverts , son sein palpite de joie à la vue de ses enfants qui vont le posséder à jamais : Dans un état prospère , aimons l'infini bienfaiteur ; dans l'adversité , aimons le consolateur ineffable ; dans les douceurs spirituelles , aimons le divin ami qui les dispense ; dans les aridités , aimons le protecteur tout-puissant qui nous assiste ; mais , chers amis , comment l'aimerons-nous , ce Dieu infiniment aimable ; avec quelle force de senti-

ment ? Eh quoi ! la mesure de l'amour envers lui, n'est-ce pas un amour sans mesure !

Seigneur, comme il vous aimait ce solitaire qui, souvent malade, mais se trouvant en santé depuis un an, disait en versant des larmes : Hélas ! Dieu m'abandonne, et j'ai passé une année entière sans en être visité.

Vous aimaients-ils moins, mon aimable et souverain Maître, ces deux officiers de l'empereur Julien, qui furent emprisonnés pour avoir déploré la persécution que ce prince faisait à l'Église ? On s'efforçait de les corrompre par l'exemple de leurs compagnons : « Nos compagnons ! répondirent-ils, c'est leur malheur qui nous met dans l'obligation de souffrir avec constance, et de nous offrir à Dieu comme victimes pour l'expiation de leurs fautes ; car le bon Maître que nous servons est plein de miséricorde ; le monde entier peut lui être réconcilié par le mérite d'un seul sacrifice. »

Toi enfin, généreux militaire, quel fut l'étendue de ton amour ! Mahomet II, empereur des Turcs, pressait un soldat chrétien d'embrasser le Mahométisme, en le menaçant de la mort : « Quoi ! répond le guerrier en montrant au prince sa poitrine, j'aurai souffert une infinité de fatigues, j'aurai reçu ces blessures pour un roi de la terre, et je craindrai de mourir pour le Roi du ciel. »

PRIÈRE.

Mon bon et adorable Maître, je reconnais et j'adore l'heureuse obligation de vous aimer; mais je vous en conjure mille fois, préservez-moi de cet amour languissant sur lequel tant de chrétiens se reposent si imprudemment: que je vous aime de l'amour dont les Saints de tous les âges vous ont aimé.

Paragraphe IV. — *Prière que le chrétien qui aime Dieu, lui adresse avant ses actions.*

J'APPRENDRAI l'art précieux d'aimer mon divin Maître, en prêtant une oreille attentive à la prière que lui adresse, avant ses actions, le véritable chrétien. Au moment d'agir, ce bienheureux mortel dit, avec une douce assurance, à l'adorable confident de son ame: Seigneur, unique objet de mon amour et de tous mes désirs, fin unique et essentielle de toutes mes actions, paroles et pensées, de tout mon être, c'est à vous seul qu'il appartient de fixer mes destinées, de m'inspirer, de m'employer pour l'exécution de vos desseins; lumière éternelle et inaccessible, bonté infinie, sagesse incréeée, daignez me faire connaître vos vues adorables sur moi; ne permettez pas que je m'en écarte jamais, ou par négligence, ou par présomption. Si le projet que je médite ne vient pas de vous, mais de mon ennemi qui

me tente, daignez me le faire connaître, afin que je l'abandonne ; mais si c'est vous qui, par une indisposition impénétrable de votre sagesse, me l'avez inspiré, parce que vous opérez les plus grandes choses par les instruments les plus méprisables, daignez me donner les talents et tous les secours qui me sont nécessaires. Surtout, donnez-moi les vertus sans lesquelles je ne ferais rien, ou du moins je ne ferais qu'une œuvre humaine, même en exécutant vos desseins ; sans lesquelles je n'opérerais pas mon salut, et je me perdrais en travaillant même avec succès au salut des autres. Donnez-moi donc, Seigneur, une vive douleur de mes péchés, une humilité profonde, une patience inaltérable, une douceur qui représente la vôtre ; une confiance en vous qui espère contre toute espérance ; un esprit de grâce qui élève tout, qui sanctifie tout ; une sagesse qui concerte tout avec vous, un courage qu'aucune contradiction ne soit jamais capable d'ébranler ; une mortification qui se glorifie dans la croix de Jésus-Christ. Mon Dieu, dirigez toutes mes démarches, ouvrez-moi tous les cœurs ; soutenez-moi dans mes peines, éclairez-moi dans mes doutes, conduisez-moi par la main, ainsi qu'une mère conduit son enfant.

Ange terrestre, ta prière me ravit ; mais dis-moi si, quand tu pries de la sorte, tu goûtes intérieurement le sentiment de ton

amour ? L'ami de Dieu répond : Mon bien-aimé, je peux juger de l'amour de Dieu comme des autres amours ; quand un sentiment profond règne dans le cœur, il n'est pas le principe actuel et réfléchi de toutes les actions, mais elle se déclare par tant d'endroits qu'il est aisé de le reconnaître. Malgré ma faiblesse dont je gémis, mon défaut de vigilance que je me reproche, vous êtes, mon Dieu, je le sens, l'objet souverainement chéri qui revient le plus souvent dans mon esprit. Ah ! je sens bien que c'est pour vous que je vis, pour vous seul que je voudrais tout faire.

Si le véritable chrétien doit souffrir pour son Dieu, il lui en rend des actions de grâces : où trouver une expression plus vive d'un véritable amour envers Dieu, que dans ce cantique de saint Polycarpe, déjà monté sur le bûcher, où il allait être brûlé vif : « Seigneur, Dieu tout-puissant, Père de J.-C., votre cher Fils, qui doit être béni de tous les hommes, et par qui nous avons reçu la connaissance de votre nom ; Dieu des anges et des puissances aussi bien que de toutes les créatures, et particulièrement de tous les justes qui marchent en votre présence, je vous bénis de ce que vous me faites la grâce, en ce jour et à cette heure, de me mettre au nombre de vos martyrs, en me faisant boire le calice de J.-C., pour entrer,

par l'incorruption de votre Esprit saint, dans la résurrection de la vie éternelle, après que j'aurai été offert devant vos yeux comme un sacrifice agréable, selon que vous l'avez déjà ordonné, et que vous l'accomplissez maintenant. O Dieu qui êtes toujours véritable et toujours fidèle ! c'est pour cette grâce et pour toutes les autres que je vous loue, que je vous bénis et que je vous glorifie avec J.-C. votre Fils, qui est dans le ciel, à qui, comme à vous et au Saint-Esprit, gloire soit maintenant et dans tous les siècles à venir. Ainsi soit-il. »

PRIÈRE.

INEFFABLE auteur de tous les dons, ne me refusez pas le bonheur de donner en tout des preuves publiques de mon amour pour vous; qu'il soit surtout le principe qui vivifie mes actions et mes paroles !

Paragraphe V. — *Sentiments de celui qui aime.*

QUEL que soit celui de mes frères, à qui je demande : Au moins aimez-vous Dieu ? il est certain qu'il répondra affirmativement; on aurait une sorte d'horreur à répondre le contraire. Mais, hélas ! avec toutes ces idées vagues et confuses de l'esprit humain, qui ment trop souvent à lui-même; avec ce beau langage si commun parmi les chrétiens, dit-on vrai ? n'est-on pas dans l'erreur ? O mes

tendres amis ! si nous pesons la force des passages de la sainte Écriture , ils nous annoncent clairement que nous devons aimer notre Dieu sans mesure et sans partage. Source unique de l'infinie beauté , de la bonté sans mesure , je dois vous aimer de tout mon cœur , c'est-à-dire , que cette partie secrète de mon ame où se forment la joie , la tristesse , la crainte , le désir , tout ce qui s'appelle sentiment , affection , doit sentir le plaisir de s'occuper de vous , et le désir d'en jouir. Un doux penchant qui me porte sans cesse dans le sein de la clémence sans bornes ; un goût toujours nouveau pour ce qui me rappelle le souvenir de mon aimable Maître ; une pente comme naturelle à répandre mon ame en sa présence , à lui découvrir mes mouvements les plus secrets , à le regarder comme l'unique confident de mes joies et de mes peines , comme la ressource de mes besoins , comme le soulagement de mes maux ; un attrait puissant , une vive impression de mon souverain bien qui me le rende comme présent , malgré le triste éloignement qui m'en sépare , une inquiétude secrète qu'aucune créature ne peut calmer , une faim spirituelle que les biens créés ne sauraient contenir : voilà tout ce que je ressentirai dès que j'aurai l'inexprimable bonheur de vous aimer , ô mon Dieu ! Mais alors , comment s'énoncera votre bienheureux ser-

viteur ? Déjà je crois être à ce délicieux moment ; je crois vous parler , divin époux de mon ame , et vous dire : Heureux celui à qui vous daignez vous faire connaître , ô vérité , ô vie éternelle des cœurs ! Il ferme les yeux à toutes les choses visibles , pour ne plus voir , pour ne plus connaître que vous. Vous le mettrez au-dessus de lui-même , vous le nourrirez chaque jour du pain vivifiant de votre divine parole ; tous les autres discours lui deviendront insipides et vains. Manne délicieuse , il ne goûtera plus que vous , vous deviendrez le plus doux aliment de son ame. Brillant soleil , vous répandrez sur lui vos célestes rayons ; tout ce qui l'environne s'offrira à lui sous un nouveau jour. Le spectacle de l'univers ne lui montrera plus que la main bienfaisante d'un Dieu créateur et conservateur : il lui réfléchira sans cesse les traits , quoique affaiblis , de la souveraine beauté ; il verra sa bonté empreinte sur tous ses ouvrages ; il l'adorera seul , il n'aimera que lui , il n'apercevra dans les créatures que lui. La nuit le lui découvrira avec autant d'éclat que le jour ; sa justice lui paraîtra aussi aimable que sa miséricorde , et sa gloire deviendra le plus cher intérêt de son cœur. Une foi vive et agissante le guidera ; une douce espérance le soutiendra ; une charité tendre et sincère l'accompagnera en tous lieux. Sort digne d'envie !

glorieuse vie ! sainte vérité ! ô mon Dieu ! c'est là l'heureuse destinée de ceux à qui vous daignez vous montrer. Science sublime ! je ne veux plus connaître que vous ; doux trésor ! bien suprême ! vous êtes cette eau vive et pure qui rejoillit dans le sein de l'éternité. Qui me donnera que vous inondiez mon ame , et que vous étanchiez sa soif ? qui me procurera , dans le bonheur de vous connaître , l'avant-goût et le bonheur de cette vie immortelle qu'on ne peut trouver qu'en vous seul ?

Vous l'éprouviez cet avant-goût de la vie immortelle , ô saint Évêque de Genève , quand vous écriviez à l'illustre Françoise de Chantal , sur l'excellence du nom de Jésus : « Ma fille , je suis tellement pressé , que je n'ai que le temps de vous dire le grand mot de notre salut , qui est Jésus. O ma fille ! puissions-nous une fois prononcer , de tout notre cœur , ce nom sacré ! O quel baume il répandrait dans toutes les puissances de notre ame ! que nous serions heureux , s'il n'y avait que ce nom dans notre entendement , dans notre volonté , dans notre mémoire , dans notre imagination ! Jésus serait tout en nous , et nous tout en lui. Essayons , ma fille , de le bien prononcer souvent comme nous pourrons ; mais comment le bien prononcer ? car vous voulez que je vous parle clairement. Hélas ! ma fille , je n'en sais

rien ; je sais seulement qu'il faut pour cela avoir une langue toute de feu et toute embrasée de l'amour divin , qui exprime Jésus en notre vie et dans le fond de notre cœur. Mais courage , ma fille , nous aimerons Dieu, car il nous aime. Demeurez contente dans cette confiance , et ne souffrez point que votre ame se trouble en quelque façon que ce soit. Je suis , ma chère fille , je suis très-absolument en ce même Jésus , etc. »

PRIÈRE.

MON Dieu , je vous en conjure de toute l'ardeur de mon ame , qu'il n'y ait pas un battement de mon cœur qui ne soit un battement d'amour pour vous ; que ma langue ne forme pas un discours où ce saint amour ne soit exprimé.

Paragraphe VI. — *Touchant motif d'aimer Dieu ; beaux caractères de la vie d'amour.*

TENDRESSE ingénieuse et digne de toutes mes adorations ! ô mon Dieu ! c'est donc , si l'on peut le dire , en nous aimant nous-mêmes que nous vous aimerons désormais : c'est par nos sens que nous irons à vous , et que nous pourrons vous trouver. Que les voies de votre sagesse sont profondes et magnifiques ! ce qui ne serait jamais entré dans l'esprit humain , vous le ferez , grand Dieu , par l'excès d'une générosité qui aura droit de nous étonner ; et le plus grand effort dont

notre foi pourra être capable , ce sera de croire que vous avez pu nous aimer jusqu'au point de vous rendre semblable à nous. Ce mystère est sans doute un abîme d'amour , où nos pensées se perdent , et où notre cœur se fond tout entier. Un Dieu prendre notre nature ! quel langage ! quelle promesse ! nous est-elle venue des cieux ? a-t-elle été faite à l'homme , et à l'homme coupable ? Quel mystère d'amour , de générosité et d'admiration ! Frères bien-aimés ! il faudrait n'avoir point de cœur pour ne point aimer un Dieu si aimable , pour ne point vivre et mourir pour un Dieu qui perd une vie mortelle afin de nous délivrer de la mort. O homme ! êtes-vous enfin satisfait ! il vous fallait un Dieu visible pour fixer les regards de votre amour ; un Dieu homme , un Dieu enfant doit être désormais plus grand , plus Dieu même en quelque façon pour vous. Que sont tous les autres mystères en comparaison de celui-ci ! il épouse tous les sentiments , toutes les pensées , toutes les expressions et tous les discours. Le voilà ce divin objet qui s'est mis à la portée de nos sens , pour être le centre de nos désirs ; ce Dieu de grandeur , de puissance et de sainteté vient d'humaniser , pour ainsi dire , toute sa gloire en la couvrant du voile de notre nature , afin de ne point éblouir nos yeux. Il vient tempérer cette majesté qui fait trembler le

ciel , parce qu'il ne veut que se faire aimer de la terre. A l'aspect de tant de perfections et d'attraits , sera-t-il possible à nos cœurs de ne pas se livrer sans réserve à tous les sentiments de la tendresse la plus vive et de la reconnaissance la plus parfaite. Il me semble du moins à présent que ma conscience me rend témoignage que je vous aime , ô mon Dieu ! mon cœur est blessé des traits de votre divine parole ; beauté si ancienne et toujours nouvelle , que je suis confus d'avoir commencé si tard à vous aimer ! Puisque aujourd'hui je commence seulement , Dieu de charité ! redoublez mon amour , afin que son activité et son ardeur me dédommagent de vous avoir aimé si tard. Je veux , par une fidélité constante à vous servir , vous marquer désormais combien je vous aime. Commandez-moi ce que vous désirez de moi , mais donnez-moi ce que vous me commanderez ; car je ne puis rien d'agréable à vos yeux sans un don spécial de votre grâce , et c'est même un don de votre grâce de savoir que sans elle nous ne pouvons rien. O amour ! feu divin ! qui brûlez toujours sans vous éteindre jamais , embrasez aujourd'hui et pour toujours toute mon ame. Ma céleste lumière , mon tout , je commence à comprendre que la vie la plus sublime consiste en ces deux points : la pratique des vertus de l'Évangile , et la familiarité intérieure avec vous , modèle des

pères , des maîtres , des amis ; avec vous , qui êtes tout ce qu'il y a de parfait. « Non , je ne l'aurais jamais cru , disait une de vos plus tendres servantes , si je ne m'en étais assuré par mon expérience , nous obligeons Dieu , pour ainsi dire , quand nous nous jetons entre ses bras , pour nous perdre amoureusement en lui. L'heureuse perte ! elle doit nous être d'autant plus chère et plus aisée , que nous ne sommes rien et qu'il est tout. »

Un homme qui voit le Louvre , demande à qui il appartient ; on lui répond : Ne savez-vous pas que c'est le palais du Roi ? Veut-on dire par là qu'il n'y a que le Roi qui y demeure ? point du tout ; qu'y ferait-il seul ? On veut dire que tous ceux qui y logent ont un rapport particulier avec la personne du Roi , comme ses domestiques et ses officiers. Ainsi , vous demandez à qui est ce cœur ? On vous répond : lisez sur le frontispice de ce petit palais , et vous y verrez cette inscription en beaux caractères : *Domini ego sum* : j'appartiens à Dieu. Eh quoi ! n'y a-t-il que Dieu qui demeure dans ce cœur ? l'épouse , les enfants et le père n'y entrent-ils pas ? Oui , mais rien n'y entre qui n'ait rapport à Dieu. Le Chrétien range tous ces amours dans son cœur : la reine qui est la charité , est là assise sur son trône ; l'amour du père , l'amour de l'épouse , l'amour des enfants , l'amour des

richesses se tiennent dans l'ordre et le respect, afin qu'il n'y ait rien qui offense les yeux de leur souveraine. Si quelque amour veut se révolter, il est aussitôt chassé ; il n'y a qu'un maître dans ce palais, il n'y a que l'amour filial qui y domine. Mais où découvrir tous ces beaux caractères de la vie d'amour ? Lisez et relisez la vie des saints, celle du vertueux *de Renty*, que sa haute vertu et sa piété solide ont rendu encore plus illustre que sa naissance : ce saint homme était toujours dans une actuelle présence de Dieu : elle le tenait si fortement occupé dans son intérieur, qu'il ne s'épanchait jamais au-dehors : Jésus-Christ était son occupation et son tout en toutes choses (1).

« Si je mange, ou si je bois, disait *sainte Catherine de Gènes* ; si je marche, ou si je m'arrête ; si je parle, ou si je me tais ; si je dors, ou si je veille ; si je vois, si j'entends, si je pense, si je suis à l'église, à la maison, en public ; si je suis en santé ou malade, à toute heure, à tout moment, je veux que tout soit en Dieu et pour Dieu ; je ne voudrais ni pouvoir, ni vouloir, ni faire, ni penser, ni dire autre chose, sinon la volonté de Dieu, et je voudrais que la partie qui lui contredirait dans moi, fût mise en poudre et jetée aux vents. »

1. Vies des Justes dans les états ordinaires de la société. Paris, 1816.

PRIÈRE.

FAITES, ô mon Dieu ! que, pénétré des beaux motifs de vous aimer et inviolablement attaché à la pratique des maximes évangéliques, et des lois de l'Eglise ma mère, je vive en même temps dans une continue et délicieuse intimité avec mon bon Maître.

—

Paragraphe VII. — *Le langage, les élants et les derniers soupirs d'un cœur enflammé pour son divin Maître.*

CHRÉTIENS, mes bien-aimés, réveillons-nous sans délai du dangereux assoupissement qui nous fait passer cette vie dans un profond sommeil ; je vous conjure de considérer que notre Dieu, aussi bon qu'il est aimable, ne nous réserve pas seulement pour l'autre vie la récompense de l'amour que nous lui portons ; mais qu'il veut commencer, dès cette vie même, à nous la donner. O clémence inépuisable ! qui pourra nous faire connaître le merveilleux avantage de se jeter dans vos bras, et de vous dire après s'être donné tout à vous : Je suis tout à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est tout à moi. Il a soin de tout ce qui me concerne, et je ne pense qu'à lui plaire. Mon Dieu ! que suis-je, si je n'ai pas le bonheur d'être assisté de vous ! que suis-je, et comment puis-je vivre encore, si je n'ai pas la délicieuse jouissance d'être uni

à vous ! Hélas ! que deviendrais-je si je m'éloignais de vous , mon père , ma mère , ma Providence et mon tout ? Vous qui faites à vous seul mon espérance et ma félicité , que puis-je souhaiter , que de ne vous quitter jamais ! Laissez-moi toujours à vos pieds , sur votre sein , rien ne me sera difficile. Que n'entreprendrai-je pas pour votre service , en me voyant si près de vous. Ma miséricorde et tout mon amour , cher et tendre Maître , il me semble que mon ame se délasse et se repose , en considérant quelle sera sa joie si vous la rendez assez heureuse pour qu'elle vous possède un jour ; mais je voudrais qu'auparavant elle vous servît , puisque ce fut en la servant que vous lui avez préparé le bonheur après lequel elle soupire ici-bas. Que ferai-je , amour , que ferai-je ? oh ! que j'ai attendu tard à m'enflammer du désir de vous aimer ! et que vous vous êtes hâté au contraire de me favoriser de vos grâces et à m'appeler à votre aimable service ! Bienfaiteur infini , se pourrait-il faire que vous rejettassiez un pauvre mendiant , lorsqu'il vient se donner à vous. Votre puissance toujours aux ordres de votre tendresse , cette puissance est-elle limitée ? Votre magnificence a-t-elle des bornes ? amour universel , qui animez la nature , et qui vous proposez de pénétrer tous les cœurs , comment pouvez-vous mieux manifester ce que vous êtes , qu'en faisant grâce à votre

enfant , qu'en lui accordant un cœur de feu , pour vous et pour vous seul. Grand Dieu ! signalez votre toute - puissance , faites - la comprendre à mon ame , en lui faisant regagner , dans un moment , par l'ardeur de sa tendresse , tout le temps qu'elle a perdu en manquant de vous aimer. O Dieu ! que toutes vos créatures vivent et meurent d'amour pour vous seul ! Un saint religieux allait mourir ; et bien qu'on ne l'abandonnât pas d'un moment jour et nuit , et qu'on lui donnât tous les secours qu'il pouvait attendre de la charité de ses frères , on le laissa pourtant reposer un peu , pour qu'il profitât mieux de ses derniers moments : dans cet état de recueillement , interrogé sur ce qu'il faisait , et à quoi son esprit était occupé. « Je fais , répondit-il , ce que je ferai dans toute l'éternité ; je bénis Dieu , je loue Dieu , je l'adore , je l'aime de tout mon cœur ; c'est là tout notre devoir , mes frères , d'adorer Dieu et de l'aimer , sans se soucier du reste. » Un vertueux chevalier ¹ , jaloux de se rendre comme présents et sensibles les adorables mystères de notre rédemption , entreprend de visiter tous les lieux consacrés par la vie et les souffrances de l'homme Dieu. A Bethléem le souvenir de la naissance de l'Emma-

¹ Traité de l'Amour de Dieu , par saint François de Sales , ch. 12 , L. VII , édit. de l'abbé Bonvallet des Brosses. Paris , Cl. Hérissant , 1763.

nuel, et la vue de l'étable sainte où le fils du Très-Haut marqua son entrée dans le monde, lui firent répandre des larmes de la plus tendre dévotion. Combien de fois baisa-t-il cette terre sanctifiée par le Verbe fait chair ! avec quelle ardeur recueillit-il de cette poussière si respectable pour un chrétien ! A Béthanie, la vne du Jourdain, le baptême de notre Sauveur, le St.-Esprit descendu sur lui visiblement sous la figure d'une colombe, la voix du Père Éternel l'appelant son fils bien-aimé, lui inspirèrent des pensées ravisantes, et remplirent son ame de sentiments délicieux. Au désert, il est comme témoin du jeûne et des tentations auxquels le fils de Dieu daigna s'assujettir ; sur la montagne du Thabor, il voit en esprit la gloire et l'éclat de la Transfiguration ; sur le mont de Sion, il se représente son Dieu prosterne dans le Cénacle, lavant les pieds de ses disciples et leur distribuant ensuite son corps et son sang adorable dans l'Eucharistie. O quel effet produisit, sur un aussi beau cœur, le souvenir précieux de ces grands événements ! Il passe le torrent de Cédron, et va au jardin de Gethsémani, où sa sueur de sang, la cruelle agonie de notre divin Maître, pénétra l'ame de notre pélerin, de la plus vive et de la plus aimable douleur. Suivant toujours les traces de son Sauveur, il l'accompagne dans les rues de Jérusalem, chez Anne, chez

Caïphe , chez Pilate , chez Hérode , il lui semble le voir bafoué , souffleté , couvert de crachats , fonetté , couronné d'épines , condamné à mort , et portant le pesant fardeau de sa croix . Dieu ! qui pourrait exprimer ce qu'il sent en montant au Calvaire , où il se représente Jésus-Christ cloué sur la croix , son sang coulant à grands flots de ses plaies adorables , Marie , debout comme un sacrificeur , recueillant les derniers soupirs de son fils , tout à la fois consumée par le feu de la plus pure charité , et déchirée par les angoisses de la douleur la plus sensible , réunissant dans sa grande ame les tourments de tous les martyrs avec l'amour de tous les anges . Tour à tour , et le fils et la mère attendrissent et enflamment le pieux voyageur , provoquent ses larmes , ses gémissements , ses soupirs embrasés ; enfin il descend avec Jésus-Christ dans le sépulcre pour y ensevelir son cœur , mais bientôt ressuscitant pour ainsi dire , à l'exemple de son rédempteur , il dirige ses pas vers Emmaüs , et renouvelle en sa mémoire la conférence du Sauveur avec les deux disciples . Delà , il arrive au mont des Oliviers , où s'accomplit le mystère de l'Ascension ; là , prosterné sur les vestiges mêmes du Rédempteur des hommes , versant des torrents de larmes , collant mille et mille fois sa bouche sur la marque de ses pieds adorables , puis , tout à coup se relevant dans

un transport d'amour inexprimable , tenant les mains au ciel , suivant des yeux son maître et son modèle , dont il ne peut plus vivre séparé ; il expire... On ouvre son corps , et l'on voit ces paroles écrites sur son cœur : Jésus mon amour. O mort digne de l'ambition d'un séraphin revêtu de notre chair ! ô mort incompréhensible au monde ; mais très-croyable pour ceux qui connaissent les ardeurs de la charité. Mort encore plus heureuse qu'admirable ! vrai martyre d'amour , que n'êtes-vous plus commun ! Mais comment se préparer une mort si désirable ? vivre comme la célèbre vierge d'Avila. Quelles faveurs ne reçut-elle pas du ciel ! Un jour , notre Seigneur ouvrit les yeux à sainte Thérèse , pour lui faire considérer en quel état était son ame ; elle la vit , mais non plus comme elle avait coutume de la voir : ce n'était plus cette ame ; mais c'était Jésus-Christ à sa place , et le Sauveur lui dit qu'elle ne devait plus se regarder comme Thérèse la bien - aimée , mais comme Jésus-Christ même.

PRIÈRE.

MON adorable Maître, exaucez le plus cher de mes vœux ; que désormais je n'aie de plaisirs ici-bas , qu'à parler de votre amour , et que ce sentiment délicieux soit celui que ma langue énonce , quand je rendrai mon dernier soupir .

CHAPITRE ONZIÈME.

RECONNAISSANCE DES BIENFAITS DE DIEU.

« Tour don excellent, dit l'Esprit saint, tout bien parfait nous vient d'en-haut, et descend du Père des lumières. Les hommes, par lesquels ils nous arrivent, ne sont que les instruments de la munificence divine, que les canaux qui font découler jusqu'à nous ses grâces. Cet homme, dont nous venons de recevoir un bienfait, c'est Dieu qui lui en a inspiré la pensée, qui lui en a donné la volonté, qui lui en a fourni les moyens. Dieu est bien plus que lui, notre bienfaiteur, puisqu'il ne l'est que parce que Dieu a fait en sorte qu'il le fût : à chaque bonheur que nous éprouvons, de quelque main qu'il vienne, c'est vers Dieu que doivent s'élever nos premières actions de grâces, c'est par lui que doit commencer notre gratitude, c'est à lui qu'elle doit se terminer. »

« Concevons de là de quel poids de reconnaissance nous sommes chargés envers Dieu ; tout ce que nous avons jamais reçu, c'est de lui que nous le tenons : notre existence fut le premier de ses dons ; et depuis celui-là, il n'a cessé de nous en combler, soit immédiatement et par lui-même, soit indirectement et par le moyen des hommes. Dans l'ordre de la nature, de la fortune et de la grâce, en tout genre, qu'avons-nous que nous ne tenions de lui ? et même ce que notre faiblesse nous fait regarder comme des malheurs, les afflictions, les pertes, les infirmités, les douleurs, la foi nous révèle que ce

sont encore des bienfaits divins. La vertu propre aux chrétiens, dit saint Jérôme, est de rendre grâce au Créateur, même des adversités qu'ils éprouvent. Comme Job, ils bénissent le Seigneur également, et de ce qu'il leur a donné, et de ce qu'il leur a ôté. Nous étonnerons-nous, après cela d'entendre saint Paul nous déclarer que la volonté de Dieu est que nous lui rendions grâce en toutes choses, que nous le remercions toujours et de tout : puisque tous nos moments sont marqués par des bienfaits du Seigneur, n'est-il pas de justice stricte qu'ils soient consacrés à notre reconnaissance... La récompense de la reconnaissance que nous aurons ressentie sur la terre, sera de l'exprimer éternellement dans le ciel... Dans l'impuissance de faire de notre gratitude des actes continuels, faisons-en notre état habituel, et pénétrons-nous tellement de tout ce que nous devons à Dieu, que nous en soyons reconnaissants, lors même que notre esprit distrait est occupé à d'autres objets. » (*Explication des Evangiles des Dimanches, par Mgr. l'Evêque de Langres. Tome IV.*)

Paragraphe I. — Combien l'homme est coupable! combien le divin Maître est bon!

PAR combien d'offenses j'ai outragé votre clémence, ô mon souverain Maître ! par combien de péchés j'ai mérité votre aversion ! ignorais-je donc que la sainteté même est votre nom, qu'elle vous rend ennemi de l'ombre même du mal ? Cependant c'est toujours vous, modèle des pères, et l'unique et

véritable ami , c'est vous qui venez au-devant de moi , qui m'aimez le premier , et qui vous occupez de mon retour ; c'est vous qui m'en inspirez la pensée , qui en formez en moi le désir , qui levez les obstacles et qui rompez les différents liens que je m'étais formés. Vous allez même souvent , par une attention de préférence , jusqu'à troubler la paix des pécheurs les plus obstinés dans le crime , et les plus tranquilles dans leurs dé-sordres : vous répandez de secrètes et salutaires amertumes sur leurs plaisirs , vous permettez qu'ils soient humiliés et qu'il leur arrive des disgrâces au moment qu'ils ne s'y attendaient pas ; votre amour pour eux éclate jusqu'à être jaloux de les voir prostituer leur ame à la créature ; vous n'oubliez rien pour les remuer , pour les toucher , pour les enlever , pour les ramener à votre aimable service , et pour les faire rentrer par là dans les voies du salut.

Frères bien-aimés , tel est le Dieu que nous adorons , toujours prêt à courir après ceux qui le fuient , toujours empressé de leur rendre ses premières grâces. Toute notre vie , à la prendre dans ses différentes cir-constances , n'est qu'une expérience continuelle de ses bontés. Tout nous porte donc à redire sans cesse : Aimons un Dieu qui nous aime , et qui nous a aimés le premier et lors même que nous l'avons le plus cruellement

outragé. Oui , divin Sauveur des hommes , vos plaies sont l'ouvrage de ma fureur ; mon orgueil vous couvre d'ignominies , et vous réduit dans un inconcevable abaissement. Hélas ! cette abjection volontaire et héroïque vous fait passer pour le plus méprisable des hommes. Ma mollesse assemble les verges qui déchirent votre corps virginal , mon ambition vous couronne d'épines , mes emportements enfoncent les clous qui vous attachent à la croix , mon ingratitudo aiguise la lance qui vous perce cruellement le cœur. Puis-je encore une fois , considérer cet ouvrage de mes iniquités sans être saisi d'horreur et d'effroi ! Péché ! que tu es affreux , quand on te voit à travers les plaies d'un Dieu souffrant ! Comment n'être pas frappé de ta difformité , quand on jette les yeux sur les meurtrissures qui ont défiguré si indigne-
ment le plus beau des enfants des hommes ? peut-on ne pas haïr souverainement , quand tu es cause que le ciel regarde avec indifférence , et méconnait , en quelque sorte , un Dieu qui n'a de toi que la seule apparence , et qui possède en lui-même toutes les amabilités et toutes les perfections. O Dioscore ! vertueux solitaire , obtiens-moi ta componction. Comme Dioscore pleurait ses péchés , et que son disciple , pour le consoler , lui disait : « Vous n'avez point de péchés , mon père. Ah ! mon fils , répondit-

il, si Dieu me faisait voir ceux que j'ai commis, des larmes trois ou quatre fois plus abondantes que les miennes ne suffiraient pas pour les pleurer. » Et toi, solitaire aussi généreux, Dorothée, ton cœur était - il moins touché ? Tu passes soixante ans dans une grotte ; tu te soumets volontairement à toutes les privations ; supportant la faim, la soif, l'intempérie des saisons. Ah ! que n'ai-je ton noble désir d'acquérir la vertu ! Après avoir eu beaucoup d'ardeur pour les lettres, retiré dans la solitude, tu te disais souvent à toi-même : si tu as pris tant de peine à acquérir l'éloquence, quel plus grand soin ne dois-tu pas apporter maintenant à acquérir les véritables vertus.

PRIÈRE.

Mon Dieu, que je puisse, à mesure que j'avançerai dans la connaissance de moi-même, acquérir chaque jour davantage, et le sentiment profond de mes misères, et la délicieuse assurance de vos anciennes et nouvelles miséricordes.

Paragraphe II. — Touché des dons de Dieu, le chrétien exprime sa reconnaissance.

Il suffit de faire cette seule réflexion : *Jésus-Christ nous a aimés comme son père l'a aimé*, pour sentir que jamais notre reconnaissance ne pourra égaler les bienfaits de

ôtre souverain Maître. O charité infinie de
 Dieu ! Jésus-Christ est le fils unique et
 bien-aimé de Dieu ; son humanité étant unie
 au Verbe en unité de personne , est le seul
 objet digne , par cette union , de l'amour
 infini de l'Etre-suprême ; en même temps
 étant homme comme nous , il nous aime du
 même amour que son père a pour lui, et nous
 transmet , pour ainsi dire , cet amour infini.
 Il nous aime pour la même raison qu'il est
 aimé , c'est-à-dire à cause de l'union que
 nous avons avec lui , comme il est aimé , à
 cause de son union avec la divinité. Il nous aime
 pour la même fin qu'il est aimé , c'est-
 à-dire pour la gloire de Dieu , et pour nous
 procurer une gloire éternelle. Il nous aime
 aux mêmes conditions qu'il est aimé ; et ces
 conditions si douces , si aimables , sont que
 nous l'aimions , et que nous aimions son
 père comme lui-même l'a aimé. Frères ché-
 ris ! quel plan de religion , quel mystère
 enchanteur d'amour , quel champ de grâces
 et de faveurs ouvert pour chacun de nous !
 Ce système sublime , ce chef-d'œuvre de la
 bonté infinie d'un Dieu , les hommes ne l'ont
 point inventé. Ciel ! quel bonheur , quel ines-
 timable bonheur d'être chrétien , de con-
 naître ces augustes et touchantes vérités ,
 d'être , de respirer , de vivre dans l'amour de
 Jésus-Christ , dans l'amour de Dieu ! Chers
 amis , tressaillons de joie , et ne goûtons plus

sur la terre d'autre plaisir que celui de j'om-
 du bonheur d'appartenir à Dieu , d'avoir ^{plus}
 aimés de lui , et de le payer chaque jour ,
 chaque instant de notre existence fugitive
 sur la terre , par un retour légitime et plein
 de douceurs. Mon ame ! connais-tu , con-
 naîtras-tu jamais ton bienfaiteur ineffable ?
 Tu es , à juste titre , redévable de toute ta
 vie à Jésus-Christ , qui a donné pour toi la
 sienne , et qui a souffert de si grands tour-
 ments , pour te délivrer des peines éternelles.
 Que peux-tu trouver de pénible , si tu te
 souviens qu'un Dieu , dont la bonté est sans
 bornes , a voulu être défiguré sur la croix ,
 et souffrir la mort pour ton amour ? Que
 j'avais peu mérité cette miséricorde ! que
 cette bonté est gratuite ! que cet amour est
 surprenant ! que cette douceur est admirab-
 le , que le Roi de gloire ait bien voulu bra-
 ver la mort la plus ignominieuse , pour le
 vermisseau le plus méprisable ! Tout-puissant
 protecteur ! Jésus ! Si toutes les vies des en-
 fants d'Adam étaient réunies en moi ; si je
 pouvais rassembler , pour les supporter , les
 travaux de tous les hommes qui ont été , qui
 sont et qui seront à l'avenir , tout cela ne
 serait rien en comparaison de ce que le fils
 de Dieu a souffert pour moi. Quand donc
 j'aurais donné à ce bienfaiteur incomparable
 tout ce que je suis , et tout ce que je puis ,
 ce serait moins qu'une goutte d'eau en com-

paraison d'un fleuve, un grain de poussière en comparaison d'une montagne. Puissé-je hériter de tes beaux sentiments, illustre fille du roi de Hongrie ! Elisabeth a épousé le Landgrave de Hesse, et sa belle-mère lui demandant un jour pourquoi, pendant les offices de l'église, elle ôte sa couronne de dessus sa tête : « A Dieu ne plaise, répond-elle, que vile et tirée du limon de la terre, j'ose paraître avec une couronne superbe devant mon Dieu et mon Sauveur couronné d'épines ! » On accuse cette tendre mère des pauvres, cette humble servante des malades, d'avilir sa dignité par des actions méprisables : « Ces actions ne sont point viles, dit-elle ; au lieu de me souiller, elles me guérissent de mes souillures ; et n'appelez pas méprisables, les moyens que Dieu a choisis pour nous sanctifier.

PRIÈRE.

S'IL arrivait, ô mon Dieu ! que dans le reste de ma vie, je perdisse de vue, un moment, l'immense gratitude que je vous dois ; qu'à l'instant ma foi me représente le berceau de Bethléem, la couche sanguinolente du Calvaire, pour me pénétrer d'un amer repentir.

Paragraphe III. — *L'ordre naturel et le sur-naturel, tout dans l'univers nous porte à chanter l'hymne de la reconnaissance.*

MON Dieu , si je contemple vos harmonies sublimes et vos touchantes merveilles , dans l'ordre naturel , dans l'ordre surnaturel , partout je trouve l'occasion de me livrer aux chants de la reconnaissance. Rougis , aveugle mortel , de ton erreur ; tu fais de ton créateur un roi impuissant , peu jaloux de sa gloire et du bonheur des hommes. Les plus petits animaux paraissent cependant éléver la voix pour nous dire : Considérez l'ordre de nos membres , remarquez l'exacte proportion de leurs rapport. Beaux papillons , vous nous offrez vos ailes brillantes ; oiseaux , vos magnifiques parures ; voyez ce paon faisant la roue , et ces couleurs resplendissantes qui forment artistement autant de miroirs ; toute la nature n'est-elle pas d'accord pour nous convaincre , que le Créateur prie son attention à l'ordre , à la beauté des organes , enfin à toute la figure de ses créatures , jusque dans les plus petits êtres , et qu'il aime , non - seulement dans l'infiniment grand , mais aussi dans l'infiniment petit , la juste proportion , la beauté , l'excellence. O puissance ! toute à l'ordre de l'amour , qui , dans les choses infiniment petites , est grande jusqu'à l'étonnement ! Bon et excellent Maî-

tre, vous prévenez vos créatures par votre tendresse dans mille et mille circonstances ; vous nous avez accordé la vie, la raison, un corps doué de sensibilité, dans un temps où nous n'étions pas encore en état de vous en prier : vous avez commandé au ciel et à la terre de nous servir, avant même que nous vous connussions. Père aussi infini dans vos lumières que dans votre tendresse, vous nous ôtez aussi, de temps en temps, une partie de vos présents ; vous nous privez de la santé ; vous enlevez nos amis à la fleur de leur âge ; vous brûlez les champs par la sécheresse ; la pluie, le froid, la grêle, les sauterelles, et tous les fléaux du ciel viennent, par vos ordres, frustrer l'espérance d'une belle récolte. C'est pour faire sentir à vos ingrates créatures que tous les biens dont elles jouissent, dérivent de vos soins paternels ; que c'est à vous qu'elles doivent leur reconnaissance : voilà pourquoi vous les obligez à la prière, afin qu'elles se souviennent, à tout moment, de votre main bienfaisante. Mon Dieu, celui qui ose vous représenter comme un prince qui prodigue ses biensfaits indistinctement, ne vous glorifie aucunement. Humble mortel, que tu fais bien plus d'honneur à la grandeur de ton divin Maître, quand tu le contemples comme un Roi infiniment bon, mais aussi infiniment sage ; qui prévient ses créatures

raisonnables par des bienfaits innombrables, mais qui, d'un autre côté, en leur faisant implorer sa grâce, les empêche de tomber dans une lâche et léthargique ingratITUDE. Inconcevable et aimable économie, qui entretient dans nos cœurs, par la sage dispensation des bienfaits célestes, une tendre et reconnaissante soumission! Ainsi, l'homme qui vous honore comme un Dieu sage, le fils qui vous chérit comme un père bienfaisant, reçoit vos dons avec plaisir et humilité.

Parmi vos innombrables biensfaits, que j'aime à contempler les fruits de cette intime communication où vous daignez entrer avec nous! Si mon prince m'honorait d'une faveur, y aurait-il de l'humilité à la refuser? Non, mais il y en aurait au contraire à l'accepter et à me réjouir de la recevoir, pourvu que je reconnusse en même temps combien j'en suis indigne. Certes, ce serait une fausse humilité, si le roi du ciel et de la terre venait dans mon ame, pour m'honorer de ses faveurs et s'entretenir avec moi, de ne pas vouloir, par humilité, ni lui parler, ni demeurer avec lui, ni recevoir ce qu'il lui plairait de me donner, mais de le quitter et de le laisser seul. Quelle fausse et hypocrite vertu, si quand mon bon Maître me pressant, me priant même de lui demander quelque chose, je m'obstinais à demeurer dans mon indigence et dans ma misère, et que

je le forçasse à s'éloigner, parce qu'il verrait que je ne pourrais me résoudre à profiter de ses grâces. Mon Dieu, mon ame vous traitera comme son père, son frère, son époux. Mon Seigneur, mon souverain Maître, quel autre père nous aurait donné son fils, et un tel fils ? Quel autre père pourrait, après tous les outrages dont nous avons accablé son fils bien-aimé, consentir qu'il restât encore parmi nous pour y recevoir de nouveaux mépris, pour y être exposé à de nouvelles indignités. Tendre Sauveur, votre père seul en était capable; excès d'amour dans le père ! O excès d'amour dans le fils ! Pour nous procurer toujours de nouveaux biens, Jésus s'expose sans cesse à souffrir mille outrages et mille injures, il ferme les yeux à tout, pour être tout à nous dans ses souffrances; muet sur ses intérêts propres, il ne parle qu'en notre faveur.

Saint Elzéar, comte d'Arian, ah ! que ne puis-je être reconnaissant comme vous, envers l'innocent Agneau que l'on ne peut assez aimer. On accuse Elzéar d'être insensible aux injures : « Non, répond-il; mais quand un mouvement d'impatience s'élève dans mon cœur, je tourne toutes mes pensées vers Jésus-Christ crucifié, en me disant en moi-même : « Ce que je souffre peut-il entrer en comparaison avec ce que Jésus-Christ a souffert ? » On lui communique des lettres que

des seigneurs qui ne l'aiment pas, ont écrites contre lui : « Je les leur pardonne, dit Elzéar, et je veux même ignorer qu'elles aient été écrites : s'il leur revenait que j'en ai eu connaissance, ce serait pour eux une peine et une espèce de châtiment. »

PRIÈRE.

ACCORDÉZ-MOI, Seigneur, que toujours plein de vous, tantôt vous bénissant à la vue de nos fleurs, de nos fruits, ou des richesses du firmament ; tantôt vous admirant dans votre Christianisme, le chef-d'œuvre de votre amour, j'aie les yeux comme éteints par de douces larmes de reconnaissance.

—

Paragraphe IV. — *Nouveaux cris d'amour pour le meilleur des pères.*

MON bienfaiteur infini, qu'un jour je puisse vous payer au moins quelque obole, sur d'aussi grandes sommes que celles que je vous dois ; ordonnez de tout le reste comme il vous plaira, pourvu que je puisse faire quelque chose pour vous. Aimable et tout-puissant Créateur ! d'autres créatures vous ont témoigné leur amour par des actions héroïques, et vous ne m'employez pas, parce que vous voyez que tout mon service envers vous ne consiste qu'en désirs, qu'en paroles. Jésus, mon Sauveur et mon souverain bien, ne tardez plus à refondre, à recréer mon

cœur, pour le rendre capable de quelque chose qui vous soit agréable : me présenterai-je donc toujours devant vous les mains vides ? Quoi qu'il m'en coûte, je veux vous satisfaire ; ma vie, mon honneur, ma volonté, je vous offre tout : que la reconnaissance unisse mon cœur à votre cœur sacré, que je sois à vous sans réserve. Bonté inconcevable ! Ô toute-puissance si bien ordonnée par votre amour ! vous trouvez facile ce qui paraît être le plus impossible. Souvent, au souvenir du calme que vous rendîtes à la mer, en commandant aux vents et à la tempête, je me dis en moi-même : Quel doit être celui à qui toutes les puissances de mon ame obéissent ; qui dissipe en un instant, par l'éclat de sa lumière, des ténèbres si épaisses, qui atten- drît des cœurs de marbre, qui, par une agréable pluie de larmes, arrose une terre si aride, qu'elle semblait devoir demeurer toujours dans la sécheresse. O bienfaisant amour ! c'est toi qui nous donnes de si saints désirs, et qui nous inspires tant de courage. Amour, donne-moi la reconnaissance ; que ce dernier sentiment mette ces mots sur mes lèvres, après les avoir gravés dans mon cœur : Mon seul désir est de servir mon Dieu ; je n'aspire qu'à lui plaire, lui obéir ; aller au devant de ses vœux fait ma joie, mon repos, mon bonheur. L'expression de ces sentiments d'amour et le souvenir que vous prenez vos

délices à être avec les enfants des hommes. ont tant de douceur qu'ils font couler de mes yeux des larmes de tendresse et de reconnaissance. Je mourrai de douleur d'avoir si long-temps payé mon bienfaiteur infini par une monstrueuse ingratitudo, si une pensée ne venait adoucir l'amertume de mes remords : c'est que vous avez, ô ingénieuse et ineffable charité ! tiré quelque bien de mon crime, en manifestant que c'est dans les plus grands maux, que vous vous complaizez à faire éclater la grandeur de votre miséricorde. Ah ! que ne puis-je apprendre à l'univers entier jusqu'où va l'excès des faveurs dont je vous suis redevable ! Hélas ! aidez-moi vous-même, aimable et tendre Père, à vous chanter l'hymne joyeux de ma gratitude. Soyez bénis à jamais, Seigneur, et que toutes les créatures ne cessent point de vous louer ! Que je voudrais en vous adressant le cantique de ma reconnaissance, sentir mon cœur saisi d'un saint transport de votre amour. Délivrez-moi de tous les embarras du siècle ; ou faites finir mon exil sur la terre, pour me retirer à vous. Si j'ai plus long-temps à vivre loin du Dieu qui m'a tant donné, du moins je ne saurais plus goûter d'autres consolations que celles qui viennent de vous. Mon ame brûle d'être affranchie des liens du corps ; loin de vous je languis et meurs de désir.

Mon Dieu, vous savez que mon désir, mon seul désir est de vous plaire. Tendre Père, ne serais-je donc pas le plus ingrat de tous vos enfants, si je ne vous louais et ne vous bénissais éternellement? Qu'avais-je fait avant que de naître pour mériter de vous tant de faveurs? Que je suis grand, quand je considère ce que je tiens de vous, aimable et divin bienfaiteur; mais que je me trouve petit quand je considère ce que je suis de moi-même! De quelque côté que je m'envisage, je ne trouve rien qui soit à moi: mon ame n'est pas à moi, mon corps n'est pas à moi; tout est à vous, Seigneur, et j'abusai de tout pour vous offenser; il n'en sera pas ainsi désormais, je veux être tout à vous, et je ne veux être qu'à vous: j'y suis tout par devoir, j'y veux être par fidélité et par amour: je ne veux plus balancer. Quoi! mon ame, tu crains de t'abandonner à Dieu, tu redoutes ce que les Saints recherchent avec tant d'ardeur; veux-tu donc demeurer toujours rebelle à ton bon Maître? n'est-il pas temps que cet éternel amant des ames règne absolument sur tous les mouvements de ton cœur! Jésus, que votre amour est doux! que votre voix est harmonieuse! qu'elle entre doucement dans le cœur, qu'elle le tient et le lie étroitement! O Père céleste, je suis près d'expirer du désir que vous m'attachiez pour jamais à vous, que vous me preniez pour

votre captif à jamais. Amour divin, fais-moi ton esclave, et dépouille-moi de toute propriété. Que d'autres placent leur gloire et leur bonheur où ils voudront, ma gloire et mon bonheur sont de vous appartenir, mon Dieu, mon Seigneur et mon tout ! Saint Etienne le jeune, solitaire et martyr, que ne m'est-il donné d'hériter de ton amour reconnaissant envers le divin Maître ! On le presse, par l'autorité de l'empereur Constantin Copronyme, d'abandonner le culte des saintes images : « N'eussé-je dans les veines qu'autant de sang qu'il en tiendrait dans le creux de cette main, dit-il en montrant la sienne, je le répandrais volontiers pour l'image de Jésus-Christ. » L'empereur voulant lui-même le forcer de fouler aux pieds une sainte image, le saint prend une pièce de monnaie, la montre aux assistants ; il leur demande si l'on punirait celui qui aurait foulé aux pieds l'image des empereurs que l'on y voyait représentée ? On lui répond qu'il serait puni sévèrement. « O aveugles ! ô insensés ! reprend-il, en jettant un profond soupir, c'est un crime digne de mort de profaner l'image de l'empereur de la terre, et l'on ne punira point celui qui jette dans le feu l'image de l'empereur du ciel ? »

Mais à quelle école irai-je pour apprendre à aimer mon Dieu toujours, et toujours davantage ? Fille de nos rois, instruisez-nous

par votre exemple : Louis XV, ce bon père, qui prenait un tendre intérêt au sort de Madame Louise, sa fille, exigea qu'elle lui fit, sans rien dissimuler, l'histoire détaillée du genre de vie qu'on menait au Carmel. Elle trace donc le tableau de ce régime effrayant, de cette longue suite d'humiliations et d'austérités qui le composent. Chaque coup de pinceau portait dans l'ame de Louis l'édification, l'attendrissement, l'effroi, et faisait une nouvelle plaie à son cœur. Mais enfin, en l'interrompant avec une sorte de colère dictée par la tendresse, pourquoi, lui disait-il, par ces pieuses cruautés, devenir ainsi homicide de soi-même ? ne peut-on ravir à moins les couronnes du ciel ? pourquoi se martyriser ainsi d'une manière si étrange ? — Pourquoi ? c'est qu'il est écrit que nous périrons tous, si nous ne faisons tous pénitence. Eh n'ai-je donc jamais offensé le Seigneur ? N'y a-t-il donc point de pécheurs, de coupables sur la terre ? Les larmes dont cette solitude est arrosée, nous les versons, pour expier des infidélités personnelles et étrangères, les péchés de nos proches les plus chers. Ah ! si vous saviez, ô mon père ! pour qui de ce désert j'élève sans cesse les mains vers le Ciel, pour qui je me suis condamnée à ce genre de vie, et ensevelie dans ce tombeau !... Jugez de l'impression profonde que firent sur le cœur d'un si tendre père, ces paroles

entrecoupées de sanglots éloquents, et prononcées avec tout l'intérêt du zèle ! Quelle situation plus déchirante pour son ame ! Ses yeux se remplissent de pleurs : confus, troublé, ravi d'admiration, Louis s'arrache à ce saint asile, où il a vu jusqu'où pouvait aller la piété la plus sublime, et l'héroïsme de l'amour filial. Ce n'est plus Jephthé qui, pour acquitter un vœu imprudent, immole sa fille, c'est une fille généreuse, qui, par le sacrifice le plus réfléchi, se voe toute entière à la prospérité de l'état, au salut de son père.

PRIÈRE.

INCONCEVABLE et toujours plus admirable bienfaiteur, que mon ame crée de nouveaux mots pour rendre dignement le sentiment profond de ma reconnaissance envers vous !

—
Paragraphe V. — *Nouveau coup-d'œil sur la bonté divine. Nouveau témoignage de reconnaissance.*

CHER et tendre Maître, vous nous dites dans votre Evangile : « Quand un de vos enfants vous demande du pain, lui donnez-vous une pierre ? s'il vous demande un poisson, lui donnez-vous un serpent ? Si vous savez faire du bien à ceux que vous aimez, quelque mauvais que vous soyez, combien le cœur

de ce Père que vous invoquez tous les jours dans le ciel, est infiniment plus tendre ! » Oui, mon Dieu, vous vous plaisez à voir vos enfants attendre tout de votre divine affection. Vous connaissez nos besoins et savez parfaitement ce qu'il nous faut avant que nous pensions à vous le demander. Mais, frères bien-aimés, ce que nous devons bien savoir, c'est que Dieu veut que nous lui demandions les choses même qu'il a résolu de nous accorder, afin que les doux présents de sa libéralité deviennent le prix de notre confiance, et l'objet de notre gratitude. D'ailleurs nous oublions aisément ce que nous sommes; nous perdons de vue, tout à-la-fois, notre indigence et notre indignité : c'est pour nous rappeler l'une et l'autre que Dieu nous oblige à le prier, et quelquefois à le prier long-temps. Chrétiens, enfants si chéris du meilleur des pères, ne prenons point ses délais pour des refus, n'accusons point son ingénieuse et éternelle bonté; ne pensons pas que ses miséricordes soient épuisées; quand sa main tarde à répandre ses dons sur nous, le bon Maître veut nous faire ressouvenir que c'est de lui que tous les biens nous viennent, et qu'il peut tout nous refuser sans injustice, tandis que nous sommes presque toujours injustes nous-mêmes. On obtient toujours assez tôt ce qu'on ne mérite pas, et on a déjà obtenu

beaucoup en obtenant de prier, puisque la prière nous est si nécessaire, et que c'est un des plus grands dons que Dieu nous ait mérités par son sang. Pouvons-nous douter qu'il nous aime, lui dont les mains nous ont formés, lui qui nous a aimés avant que nous fussions? Ce qu'il nous a déjà donné sans que nous ayons pu le demander, doit nous répondre qu'il ne nous refusera pas ce que nous lui demandons avec confiance, avec persévérance et avec une espèce d'importunité qui ne peut que lui plaire.

Créatures fortunées, qui, comme moi, nées dans le sein de la fidèle épouse, avez été comme moi baignées dans le sang de l'Agneau, et lavées de vos taches, c'est à vous que je m'adresse particulièrement, pour vous faire remarquer une faveur de la bonté divine. Oh! si nous savions le don de Dieu! C'est ici que l'abîme de ses miséricordes immenses se découvre, où il faut que tout esprit se perde. Mon Seigneur et mon Dieu! d'où vient qu'entre tant de nations et de peuples qui ont vécu sur la terre, vous nous avez choisis pour nous appeler à une vocation si sainte! Considérons à loisir une grâce si singulière, et que les miséricordes du bon Maître à notre égard nous transportent d'admiration. Ne cessons jamais de nous étonner de ce que Dieu ne nous ait point fait naître, il y a deux mille ans, dans le pays où nous

vivons; alors, il était plongé dans les ténèbres du paganisme. Quel autre bienfait de la bonté infinie, que, nés dans ces temps modernes, nous n'ayons pas, sous l'empire du Christianisme, reçu le jour d'infortunés sectaires! O Dieu de tous les dons, pourquoi tant de faveurs particulières, tant de lumières précieuses sur le berceau de notre vie, tant de grâces qui en ont marqué les différentes époques? Je les dois à l'amour de mon Dieu, amour général pour tous les hommes; mais amour extraordinaire envers les chrétiens. Sublime amour, tu veux que tous les hommes soient sauvés; mais que ne fais-tu pas surtout pour les chrétiens, enfants de la légitime épouse!

Cette prédilection nous oblige, ô mon Dieu! non-seulement à vous témoigner par des paroles et des élans de notre cœur toute la reconnaissance dont il est rempli, mais encore à vous consacrer tous les sentiments de notre ame, toutes nos pensées, toutes nos actions. Nous devons imiter l'illustre Evagre, qui répondait d'une manière héroïque aux voies extraordinaires par lesquelles son Dieu le conduisait à lui. Solitaire depuis quinze ans, il travaillait, éloigné du monde, à purifier son ame, lorsqu'on lui apporta un grand nombre de lettres de ses proches et de ses amis. Après avoir fait de longues réflexions sur les différents effets

que cette lecture pourrait produire sur son esprit , il les jeta toutes dans le feu sans les lire , disant : Allez , pensées de mon pays , puissiez-vous être consumées avec ces lettres ! et ne venez plus rappeler mon cœur à ce qu'il a abandonné depuis si long-temps.

PRIÈRE.

Bienfaiteur infini ! créez dans votre fils un cœur nouveau pour sentir tous vos dons , et une langue nouvelle , une langue de feu , pour raconter et chanter vos célestes présents.

—

Paragraphe VI. — *Quel bienfait que le livre des Ecritures ! Magnificence des promesses que le Seigneur a faites à la vertu et au repentir.*

CHRÉTIENS ! bien-aimés frères , nous avons le bonheur de posséder un livre étincelant de vérités importantes , qui nous donne de l'Être-suprême les idées les plus sublimes , qui nous appelle à l'éternité , qui nous en trace la route , et dont les leçons pratiquées feraient de la terre un paradis ! comment reconnaître ce don inestimable ! en sentons-nous humblement l'étendue ? Non , puis-je le dire et l'écrire ici sans mourir de douleur ! non , les cœurs reconnaissants sont bien rares ! Combien parmi nous seraient près d'abandonner ce flambeau divin qui ,

depuis tant de siècles, éclaire tant de peuples, parce que ceux qui l'ont allumé ne nous ont pas instruit du système de Coper-nic; parce qu'ils ont commis, eux ou leurs copistes, quelques erreurs de nombre ou de date; parce que leur géographie est quelquefois embarrassée; parce qu'enfin ils dif-fèrent sur des choses fort indifférentes? Folie, cruel délire! autant vaudrait fermer les yeux à la clarté du soleil, parce que ce bel astre a aussi des taches. Chers aveugles, vous ne sentez pas encore que la manière dont la foi opère en nous est un nouveau bienfait de Dieu; il vous semble donc que Dieu vous ferait payer trop cher la félicité qu'il vous offre, en vous donnant la peine d'examiner s'il a parlé. Vous voudriez qu'il eût revêtu la révélation d'une évidence telle, que les doutes n'eussent pas même le loisir de naître; mais qu'il s'opérât dans l'ame une foi subite et parfaite; c'est-à-dire, malheu-reux amis, vous voudriez que Dieu fit tout pour vous, tandis que vous ne feriez rien vous-mêmes. Ce système n'est-il pas beau! Ingrats qui ne veulent pas voir que Dieu les aime mieux qu'ils ne s'aiment eux-mêmes; qu'il n'a pas voulu produire en eux la foi, pour ainsi dire, la foudre à la main; afin qu'elle fût le fruit de leurs re-cherches, de leurs réflexions, de leur amour pour la vérité; afin que, parvenus au bon-

heur, ils pussent se dire qu'ils ne l'avaient pas reçue en créatures purement passives; qu'ils avaient mis, avec l'assistance de la grâce, quelque chose du leur dans son acquisition; qu'ils en étaient, à quelques égards, les artisans. C'est dans ce beau principe que Jésus disait à Thomas : *Vous avez cru, parce que vous avez vu; heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru!* Eh quoi! tandis que Dieu veut nous traiter en êtres intelligents et raisonnables, voudrions-nous être traités en esclaves, ou en enfants? Code sacré de nos Ecritures! si chacune des paroles que tu renfermes est un trésor, j'aime surtout celles qui me peignent, dans mon adorable auteur, le Dieu de la bonté, et le consolateur et le Sauveur du pénitent. Ainsi tu confirmais, dans ta personne, l'authenticité de nos saints livres, illustre Thaïs, aussi connue par la servante de ta pénitence, que tu l'avais été par de honteux désordres. Jamais fille ne porta plus loin l'effronterie et l'impudence dans le crime. Le saint vieillard Paphaïce, inspiré de Dieu pour travailler à sa conversion, sortit du désert et vint chercher cette brebis égarée; l'ayant heureusement engagée à quitter non-seulement le péché, mais toutes les occasions du péché, il la conduisit dans le désert, et l'enferma seule dans une cellule dont il fit murer la porte, ne laissant qu'une petite ouverture

pour lui fournir un peu d'eau et de pain ;
 son unique nourriture. Cette sainte péche-
 resse, vivement touchée de l'horreur de ses
 crimes , se soumit volontiers à une pénit-
 tence si rude pour une jeune personne
 accoutumée aux plaisirs , à la délicatesse ,
 aux festins. Elle vécut long - temps dans
 cette solitude , uniquement occupée du soin
 de gémir sur sa vie passée , d'implorer la
 miséricorde de Dieu ; encore même n'osait-
 elle , dans sa prière , prononcer le nom de
 Dieu dont elle invoquait le secours ; et crai-
 gnant de le souiller si sa bouche trop impure
 le prononçait , elle disait seulement : *Vous*
qui m'avez formé , ayez pitié de moi. Trois
 années s'écoulèrent sans qu'elle relâchât
 rien , ni de ses austérités , ni de ses larmes ;
 Dieu , à qui elles étaient agréables , le voulut
 faire connaître à un saint homme nommé
 Paul , disciple de saint Antoine , à qui sa
 simplicité fit donner le beau nom de Paul
 le Simple : qualité aussi précieuse aux yeux
 de Dieu , qu'elle paraît méprisable aux yeux
 du monde. Ce saint homme , étant en prières ,
 vit , en esprit , un trône qu'on préparait dans
 les cieux ; toute la cour céleste paraissait
 empressée à l'orner ; aussi l'éclat , aussi la
 magnificence de ce trône surpassait - elle
 tout ce que l'on peut imaginer ; et les
 anges du ciel semblaient être dans l'impa-
 tience de recevoir l'âme heureuse à qui l'on

destinait une si belle place. Pour qui est donc ce trône, disait ce saint homme en lui-même ? ne serait - ce pas pour mon père Antoine ? car quel autre peut mériter une si grande gloire de Dieu, que celui qui a fait sur la terre de si grandes choses pour la gloire de Dieu. Il s'occupait de cette pensée, lorsqu'un ange s'approchant, lui dit pour le tirer d'inquiétude : Ce trône éclatant est destiné à Thaïs la pécheresse : elle l'a acquis par sa pénitence et par ses larmes.

PRIÈRE.

SEIGNEUR, que, portant désormais votre croix dans une main, vos saintes Ecritures dans l'autre, baisant successivement l'Evangile du salut, et le cher et auguste signe de ma rédemption, je vous offre à chaque instant un nouvel hymne d'amour et de gratitude.

—

Paragraphe VII. — *Amabilité de notre cher et commun Maître.*

CHRÉTIENS bien-aimés, que notre Dieu est bon ! qu'il est admirable dans ses bienfaits ! qu'il est magnifique dans ses promesses, fidèle et constant à nous faire du bien ! Eh ! comment se refuser d'aimer souverainement un si bon Maître ! Ses affections pour ses créatures sont également tendres et généreuses : combien est heureux

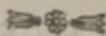
celui qui le sert et qui l'aime ! que celui-là a fait un bon choix qui a pris son parti ! Si tous les hommes savaient ce que c'est que d'être serviteur de Dieu , ils feraient mourir en eux tout autre désir , pour n'avoir que celui d'être du nombre de ses serviteurs et de ses amis. Quelle ineffable consolation , quand on considère que l'on a pour son Seigneur le Dieu de la bienfaisance infinie ! Louez-le , ô cieux ! terre , sois dans l'allégresse ; montagnes , faites retentir ses louanges : le Seigneur est mon salut , qui craindrais-je ? Il est le protecteur de ma vie , de qui auraïs-je peur ? les ennemis qui m'affligeaient sont même devenus faibles , et sont tombés. Quand je serais assiégué par une armée campée autour de moi , mon cœur ne serait point dans la crainte ; quand une guerre s'élèverait contre moi , j'espérerais dans le combat. Mon amour et mon tout , est-il possible que nous soyons capables de recevoir dans un corps mortel tant de preuves extraordinaires de votre tendresse ! est-il possible aussi que nous soyons si peu jaloux de sentir le prix de vos faveurs ! Grâces inconcevables , accumulées sur nos têtes à chaque instant de notre vie , mille fois vous deviez nous faire tomber dans une sainte défaillance : et c'est bien notre faute si nous ne jouissons pas d'un si grand bonheur. Sous combien de formes diverses et toujours plus ravissantes ,

avez-vous autrefois voulu, et voulez-vous encore tous les jours nous témoigner votre tendresse! Non content d'avoir passé dans des travaux continuels toute votre vie mortelle, et d'avoir enduré sur la croix la plus cruelle de toutes les morts, vous souffrez encore tous les jours nos affreux outrages, vous nous les pardonnez; et l'excès de votre miséricorde s'étend jusqu'à sceller ce beau pardon, par mille caresses et mille nouveaux bienfaits. Auteur de tous les biens, je ne vous demande qu'une chose en ce monde, c'est de mettre dans mon cœur un sentiment d'amour si profond, que je ne puisse jamais me refroidir à votre aimable service, ni rompre l'étreinte et délicieuse union que, dans ma personne, le fils si vivement aimé a contractée avec le meilleur de tous les pères. Mon bien-aimé, mon trésor, ma vie, mon espoir et mon tout, que rien au monde ne soit capable de m'arracher du sein de la miséricorde et de la bonté infinie. Ah! comment ne pas vous aimer, vous qui êtes infiniment aimable, vous la beauté et la bonté même; vous qui pouvez seul faire tout notre bonheur; vous qui non-seulement nous le promettez; mais qui nous l'offrez sans cesse avec prière, avec instance; vous, grand Dieu, qui n'avez point besoin de nous; vous dont nous avons un besoin continu en toutes choses; vous que nous pouvons si facilement aimer; vous qui nous demandez

si peu pour les biens infinis que vous nous accordez, et en qui seul nous trouvons la félicité parfaite, le comble des véritables biens? Ah! qu'il fait bon vous servir et vous aimer! La privation de votre amour précipite dans une damnation éternelle; quel malheur donc de ne pas vous aimer! Voilà le malheur des démons; c'est qu'ils n'ont pas aimé. Dans un exorcisme, on pressait un de ces esprits malheureux de dire ce qu'il était; il répondit d'une voix terrible: Je suis la créature sans amour. A ces mots la bienheureuse Catherine de Gènes, saisie d'horreur, dit, d'un accent lamentable: Ah! le malheureux! il ne peut plus aimer. Une des filles de saint François de Borgia, pour laquelle il avait toujours eu une tendresse particulière, est enlevée par une mort subite, et ce père si tendre supporte cette perte avec tant de fermeté, que ses amis l'accusent d'être insensible: Le jour que Dieu m'appela à son service, répondit-il, je lui donnai mon cœur sans réserve, et de manière qu'aucune créature, ni vivante, ni morte, ne pût le partager avec lui.

PRIÈRE.

BIENF AITEUR adorable! je vous en conjure, qu'au seul nom de Dieu je tressaille de joie; et qu'en prononçant ce doux nom, mes yeux soient baignés de larmes.



CHAPITRE DOUZIÈME.

FERVEUR DANS LE SERVICE DE DIEU.

La première grâce qui conduit à la conversion et qui prépare le grand ouvrage du salut, est quelquefois comme imperceptible. Une bonne pensée, une inspiration sainte, un pieux désir, un mouvement affectueux, une lecture instructive, un exemple édifiant, l'assistance à un office, l'attention à la prédication, une aumône faite, une tentation surmontée, une occasion évitée, un accident, un chagrin, une maladie, une perte, voilà le levain précieux qui suffit pour opérer avec le temps, la plus haute perfection. O vous, qui avez le bonheur de le recevoir dans votre ame, gardez-vous d'arrêter, de contrarier; favorisez au contraire, excitez de tout votre pouvoir son utile fermentation. Elle pénétrera par degrés votre ame toute entière, s'en emparera, se répandra dans toutes ses facultés; et après l'avoir successivement réformée, elle finira dans le grand jour, par la réformer entièrement. Tels sont les progrès de la grâce dans l'ame qui lui est fidèle; petite dans son origine, elle prend de rapides accroissements, elle se complait dans le cœur qui se complait en elle; elle s'y dilate, elle s'y consolide; à-la-fois semblable à une plante qui, cultivée avec soin dans une bonne terre, étend en même temps ses rameaux et ses racines. Une première grâce, si je sais y correspondre, sera un titre

pour en obtenir d'autres, qui, à leur tour, pourront encore m'en mériter de nouvelles; ainsi que la succession des générations peupla en peu d'années la terre, auparavant inhabitée; ainsi la continuité des grâces, qui naissent l'une de l'autre, a bientôt rempli de vertus le cœur qui en était vide. Heureuse réciprocité de causes et d'effets, la fidélité de l'ame à la grâce multiplie en elle les grâces; et la multiplicité de grâces augmente la fidélité à y répondre. Les grâces font germer les vertus, et les vertus attirent les grâces: ainsi le premier pas que fait le chrétien dans la voie du salut est non-seulement un encouragement à y persévérer, mais un aide pour s'y soutenir: plus on y marche, plus on y acquiert de forces. Lancé dans la carrière et muni des bénédictions divines que lui ont attirées ses premiers efforts, le juste, dit le prophète, court de vertus en vertus, de grâces en grâces, jusqu'à ce qu'il arrive à la cité céleste. »

— (*Explication des Evangiles des Dimanches, par Mgr. l'Evêque de Langres.*) T. II.

Paragraphe I. — Nécessité de la ferveur.

FRÈRES bien-aimés, si nous brûlons du désir d'appartenir à jamais, et dès la vie présente, à notre bienfaiteur infini, où doivent tendre tous nos efforts, il faut que notre vie soit si profondément cachée, avec Jésus-Christ, en Dieu, que nous ne vivions plus pour nous-mêmes; mais en celui qui nous a acquis la vie par sa mort. Nos cœurs ne doivent avoir d'autre occupation que de

travailler à s'unir intimement à Jésus-Christ, comme ce divin Sauveur s'est uni à son Père. Notre principal soin sera de vivre dans l'union la plus étroite avec Jésus-Christ, afin que cette union perpétuelle nous serve à régler non-seulement nos esprits et nos cœurs, mais encore notre phisonomie et tout notre extérieur. Seigneur Jésus, s'écriait souvent sainte Chantal, si l'on comprenait le bonheur d'une ame qui vous est unie, qui ne s'applique qu'à vous aimer, qu'à vous donner des marques de son amour, qu'à recevoir des témoignages du vôtre, craindrait-on si fort l'application et la vigilance qu'une telle union exige? Que n'ai-je une voix assez puissante pour me faire entendre jusqu'aux extrémités de l'univers, et pour dire à tout être raisonnable : si vous voulez être heureux, si vous voulez être parfait, unissez-vous à Jésus-Christ. Oh! quelle est grande la félicité de cette ame généreuse, qui s'est appliquée avec ferveur à parvenir à la connaissance de Jésus-Christ; qui a mis toute sa confiance en lui; qui espère tout de sa toute-puissante assistance. Fortunée créature, pourrait-elle jamais détourner son esprit et son cœur de ce précieux trésor qu'elle possède! Non, répond l'illustre Chantal, cette amante qui ne demande à Jésus-Christ, pour toute grâce, que celle de n'être jamais séparée de lui, et qui sollicite

le don de persévérence comme le complément de tous les bienfaits qu'elle a reçus de sa tendresse, ne peut l'abandonner par légèreté, et le perdre un seul moment de vue : mais hélas ! ces communications ravissantes ne sont-elles point imaginaires ? Vous le dites, vous, infortunés incrédules, et vous, aveugles mondains : ces aimables faveurs attachées aux oraisons du juste, ce sont, dites-vous, les effets d'une imagination échauffée, d'un cerveau affaibli par le jeûne, par les veilles, par la solitude; d'un tempérament ardent, d'un cœur sensible; parce que les femmes reçoivent plus communément de ces sortes de grâces que les hommes; vous vous croyez autorisés à les rejeter sans examen, comme autant d'illusions, et comme un genre de maladie qui exige plutôt les soins d'un médecin que ceux d'un directeur. Mais, sans parler de saint Antoine dont la vie, écrite par saint Athanase, fait foi que Dieu récompensait souvent de ses consolations, les cruelles vexations que les démons exerçaient contre lui; sans citer ici saint Bernard qui, dans ses sermons sur les cantiques, parle de ces faveurs célestes, comme de choses qui lui étaient connues par sa propre expérience; sans nommer saint François d'Assise, en qui Jésus-Christ, par le ministère d'un Séraphin, imprima les marques de ses plaies sacrées; sans appeler un

nombre infini d'autres témoignages aussi authentiques, que répondrez-vous, hommes si malheureusement et si volontairement déçus, à saint Augustin? direz-vous que c'était un visionnaire, une tête exaltée? avancerez-vous qu'il s'est trompé sur ce qui se passait en lui-même; ou que, pour en imposer au public, il a feint d'éprouver ce qu'il n'éprouvait pas; rien de tout cela n'est ni vrai ni vraisemblable. Ah! plutôt, chers amis, reconnaissons la réalité de ces opérations merveilleuses de la grâce, de ces avant-goûts de la béatitude éternelle, dont Dieu fait quelquefois part ici-bas à ses amis et à ses fidèles serviteurs. Que ta ferveur était reconnaissante et vive, illustre saint Friard! Délivré de plusieurs périls, par l'invocation du nom de Dieu, tu t'écries: Que fais-je dans le monde, et pourquoi ne pas me consacrer tout entier à celui dont le nom opère de si grandes choses! Et toi encore, admirable saint Génest, quelle soudaine révolution tu nous montres en ta personne, quand tu fais succéder au culte sacrilége des idoles, une tendre ferveur dans le service du seul Dieu véritable! Tu divertis sur le théâtre l'empereur Dioclétien, en représentant les mystères des chrétiens; tout à coup Dieu, changeant ton esprit et ton cœur, te donne la force de confesser la foi, d'en devenir le martyr? Grand empereur, s'écrie

le comédien converti , et vous , peuples , pour qui ces mystères ont été une matière d'amusements ; croyez avec moi que Jésus-Christ est le vrai Seigneur , qu'il est la vérité , la piété , la lumière , et que par lui seul vous pouvez obtenir le pardon de vos péchés. On l'attache sur le chevalet , on le déchire long-temps avec des ongles de fer , on le brûle avec des flambeaux allumés ; inébranlable au milieu des supplices , il n'y a , dit-il , d'autre roi que celui que je révère et que j'adore : dussié-je souffrir mille morts , je ne cesseraï jamais d'être à lui ; il n'est point de tourment qui puisse arracher Jésus-Christ de mon cœur , ni empêcher ma bouche de prononcer son nom.

PRIÈRE.

SEIGNEUR , pénétré de l'importante obligation de vous servir avec ferveur , vous le plus grand et le meilleur des maîtres , je défie toutes les puissances réunies du monde et de l'enfer , de vous arracher de mon ame , d'interdire à mes lèvres de vous louer et de vous bénir.

Paragraphe II. — *Sacrifices que la ferveur nous impose.*

TENDRES amis ! pour atteindre à cette sainte et délicieuse *folie de la croix* , à l'aimable ferveur , il est important de renouveler

souvent le parfait abandon de nous-mêmes, entre les mains de Dieu. Que de privations amères, que de pénibles sacrifices à répéter, chacun des jours de notre vie! que d'innocents plaisirs, que de paroles ingénieuses, que de conversations piquantes nous sommes d'abord tenus de nous interdire! Amour trop vif, trop humain de nos parents, de nos amis, souvenir trop affectueux, trop chéri de nos jouissances passées, des avantages de telle position; image trop entraînante de la patrie où s'écoulèrent nos premiers et nos plus beaux jours, voilà ce que le goût de la ferveur doit arrêter ou modérer. Il ne laisse d'attention, de sentiment à l'ame, que pour recueillir ces paroles de son divin époux: Vois, ma fille, et entends, penche l'oreille, oublie ton peuple et la maison de ton père; avant chacune de tes actions principales, dis et répète: Ce n'est pas moi qui vis, mais Jésus-Christ vit en moi. Alors le feu de l'amour divin, qui remplit notre cœur, consume tout l'homme extérieur; il en forme un intérieur, pur, simple, rempli d'amour, un être généreux, prêt à souffrir toute épreuve pour se perfectionner, se sanctifier. Alors, les sacrifices que nous avons faits, sont compensés par une paix délicieuse, par une joie douce et continue; au lieu des satisfactions bruyantes, passagères, et souvent mensongères de ce monde, nous en

gôûtons qui sont inépuisables et éternelles. Oh! n'ayons de cœur que pour être les enfants de Dieu, en l'aimant, en le servant fidèlement durant cette vie mortelle; unis à jamais les uns aux autres, soyons généreux, hardis, pleins de courage et de constance, pour entreprendre et pour accomplir les œuvres les plus héroïques. J'aime à saluer, à bénir, comme un beau modèle de ferveur, l'illustre saint Géraud, comte d'Aurillac. Des scélérats viennent à lui le fer à la main, pour le poignarder. Je ne refuse pas, dit le saint homme, de souffrir la mort pour celui qui a tant souffert pour moi. Un jour qu'il versait des larmes parce qu'il ne trouvait point de solitaires pour habiter une abbaye qu'il bâtissait, il se consola en disant : Dieu ne fit pas à David la grâce de bâtir son saint temple, mais il lui donna un fils qui le bâtit.

PRIÈRE.

Mon bon et adorable Maître! donnez à chacune de mes paroles un accent d'amour et de reconnaissance qui peigne, nourrisse, accroisse la ferveur dans mon ame.

Paragraphe III. — *Prodiges et fruits de l'esprit de ferveur.*

BON Maître, sublime confident du plus abject de tous vos serviteurs, laissez-moi

verser en votre sein tous les secrets de mon ame. Comment se fait-il que, lorsque j'y pense le moins, je me trouve saisi tout à coup de certains sentiments ineffables! — Mon fils, je veux alors me faire désirer de mon enfant; je veux le réveiller comme par un éclair, ou par un coup de tonnerre. Tu n'entends aucun bruit, tu sais seulement que le Seigneur t'appelle; mais d'une voix si forte, que tu en frémis. Ame si aimée, si fortunée, tu connais que le divin époux est présent, tu te plains à lui dans des paroles pleines d'amour. Goûte donc en paix tout le prix de ma grâce: elle est telle qu'elle te détache de tout désir: tu ne sais plus que souhaiter lorsque tu te crois assurée de posséder ton Dieu. Mais dans l'exil tu ne peux boire à longs traits au torrent de mes délices; bientôt tu souffres une peine extrême, lorsque je retire de ton cœur le trait dont je l'ai percé, tant est grand alors le sentiment d'amour qui te consume. L'ardeur elle-même du désir qui te dévore, te cause ce tourment; et dans ta douleur tu trouves des charmes, parce qu'étant une douleur toute d'amour, elle te paraît douce et agréable.

Ferveur si féconde en prodiges! c'est par toi que l'ame se trouve tellement embrasée d'amour, que la moindre pensée qui lui vient du retardement de la mort, la pénètre, et détruit dans un moment tout ce qu'elle

y rencontre de terrestre, et qui tient encore de l'infirmité de la nature. Cette pensée est comme un trait enflammé qui perce l'ame, ou comme un coup de soudre, sans être cependant rien de tout cela, parce que c'est beaucoup plus que tout ce qu'on pourrait imaginer : il ne lui est pas moins impossible de résister à l'impétuosité d'un tel mouvement, qu'il serait impossible à une personne de ne pas brûler au milieu d'un grand feu. Dans cet état, l'ame ne se rappelle plus rien de mortel et de périssable ; sa mémoire et son entendement entièrement étrangers à toutes les choses du monde, n'ont la liberté d'agir, que pour augmenter la douleur qu'elle a d'être plus long-temps séparée de son Dieu. Elle sent croître, d'une manière qu'on ne saurait exprimer, son admiration et son amour pour cet objet éternel de ses pensées et de ses affections.

Ces prodiges sont rares ici-bas, cher et tendre Maitre, parce qu'hélas ! il y est si rare de vous aimer et de vous servir avec constance : mais pour les bienheureux mortels qui vous chérissent et vous obéissent ainsi, rien de plus commun que ces transports, que ces élans d'amour, que ces héroïques et divins mouvements. « J'ai connu, écrivait sainte Thérèse, un religieux du même ordre que le bienheureux Pierre d'Alcantara, qui me vint trouver en fondant en larmes, par

le désir qu'il avait de délivrer un captif en se mettant à sa place. Nous en conférâmes ensemble, et son Général accorda enfin cette permission à ses instantes prières, mais lorsqu'il n'était plus qu'à quatre lieues d'Alger, Dieu le retira à lui, et qui peut douter de la récompense qu'il a reçue? Néanmoins, assez de gens, d'entre ceux qui affectent la qualité de sages, et qui passent pour tels dans le monde, lui disaient qu'il faisait une folie. Comme nous ne sommes point arrivés au degré d'amour de Dieu où avait atteint ce saint religieux, ce jugement pourrait bien être le nôtre; mais y a-t-il une plus grande folie, que d'attribuer à prudence cette discréption dangereuse qui nous fait ainsi passer la vie comme dans un profond sommeil? L'amour de Dieu devrait nous réveiller pour travailler sans cesse à lui plaire: je le prie de tout mon cœur de nous faire la grâce, non-seulement d'entrer dans le ciel, mais d'être du nombre de ceux qui y entrent, après lui avoir donné ici-bas de si grandes preuves de leur amour. »

Ecoutez aussi saint Bernard: « J'ai trouvé, écrit-il, mon cœur pour prier Dieu: oui, j'ai trouvé ce cœur dans l'adorable Eucharistie, en y trouvant le cœur de mon souverain, de mon père, de mon ami, de mon frère; c'est-à-dire de mon aimable Rédempteur: allons, mes frères, allons dans cet

aimable cœur pour n'en sortir jamais. Mon Dieu, si l'on ressent tant de consolations au seul souvenir de ce sacré cœur, que sera-ce de l'aimer avec tendresse! que sera-ce d'y entrer et d'y demeurer toujours. »

Ecoutez saint Bonaventure : « O quelle suavité, s'écrie-t-il, l'esprit ne goûte-t-il pas en s'unissant au cœur de Jésus!... Voilà la porte du paradis ouverte; entrez-y donc, ô ame fidèle! voilà mon aimable époux, qui, par un excès de son amour, vous a ouvert son côté afin de pouvoir vous donner son cœur. » Ecoutez sainte Gertrude : « O amour, ô mon Dieu, prenez-moi sous la protection de votre sacré cœur.... ouvrez-moi l'entrée salutaire de votre aimable cœur. » Ecoutez saint Augustin : « La joie de la bonne conscience, disait-il, est un paradis; c'est pourquoi l'Eglise est à l'égard de ceux qui vivent avec justice, avec piété et avec tempérance, un paradis de délices, qui produit en abondance des fleurs de grâces et de chastes plaisirs. »

Ecoutez le père Lessius : Charles de Lorraine, évêque de Verdun, entrant un jour dans la bibliothèque du collège de Louvain : « Monseigneur, lui dit ce religieux, en lui montrant cette multitude de livres, ne serait-ce pas un grand avantage que de savoir tout ce qui est contenu dans ces volumes. Je crois néanmoins qu'un petit rayon de la

lumière qui vient de Dieu, vaut mieux que tout cela. » Suarez disait, par le même esprit de foi, qu'il aurait donné toute sa science pour une heure de conversation avec Dieu. Saint Bonaventure pensait de même. Ecoutez la vertueuse madame Fouquet de Belle-Isle, apprenant l'humiliant revers du Surintendant des finances : « Je vous remercie, ô mon Dieu ! s'écria-t-elle, il y a long-temps que je vous demandais la conversion de mon fils ; en voilà le chemin. » Ce le fut en effet ; il devint un autre Manassès dans les chaînes.

PRIÈRE.

FAITES, mon adorable Maître, qu'en dépit du monde et de sa fausse sagesse, j'ambitionne sans cesse, et que j'acquière enfin la sainte folie de la croix ; et que, par là, ma brûlante ferveur contraste avec la dangereuse discréption, la superbe indifférence des amateurs du siècle.

Paragraphe IV. — *La ferveur est naturelle au vrai chrétien ; elle doit être modeste.*

UN de vos plus fervents serviteurs, ô mon Dieu ! gémissait de voir tant de tiédeur dans l'hommage que vous rendent vos créatures ; il disait un jour : « J'ai rencontré dans un voyage une pauvre bergère fondant en larmes de ce qu'il se trouvait une de ses

brebis égarée; elle la cherchait de toutes parts, nous demanda si nous ne l'avions pas vue; et aussitôt, sans s'arrêter, elle poursuivit son chemin, parlant de sa perte à tous ceux qu'elle rencontrait, poussant des soupirs et des sanglots qui donnaient beaucoup de compassion: cette vue me toucha vivement. Hélas! disais-je, voilà une pauvre créature plongée dans la douleur pour une brebis égarée, qu'elle peut retrouver, et les chrétiens sont insensibles à la perte de leurs ames, et à la perte de leur Dieu; et cependant, comment les traite le cher et commun Maitre? Son cœur les aime d'un amour qui est au-delà de toute mesure; d'un amour qui passe toutes les bornes de l'amour, en les nourrissant de sa propre et divine substance, en autant de lieux qu'il se trouve d'églises; et ce bonheur ineffable, nous le goûterons jusqu'à la consommation des siècles. » Le moyen qu'auprès de l'adorable amant de nos ames, nous soyons sans ferveur! Quoi! mes bien-aimés, les hommes pourraient voir cet amour immense et infini, et vivre d'une autre vie que de la vie du pur amour! l'amour ne doit-il pas donner le mouvement à toutes leurs actions? ne doit-il pas être le but de tous leurs desseins? Pourquoi ce sentiment sublime ne ferait-il pas leurs richesses, leur gloire et leur plaisir? Saint Macaire l'ancien

suppose l'existence de montagnes qui seraient toujours en feu, où se trouveraient des brebis qui ne vivraient que de ces feux, et dont la laine même perdrait dans leurs flammes ses moindres taches. La vérité qui résulte de cette parabole, c'est que tous les chrétiens doivent vivre du feu sacré que le fils de Dieu est venu apporter sur la terre, et dont il déclare hautement qu'il ne veut autre chose sinon qu'il s'allume. C'est dans ce feu du divin amour qu'ils doivent se purifier, se sanctifier ; c'est ce qui doit constituer leur vie : comme ces brebis mourraient aussitôt qu'elles sortaient de ces montagnes embrasées, de même les chrétiens périssent aussitôt qu'ils cessent de brûler du feu du divin amour, aussitôt qu'ils cessent d'aimer l'unique et ineffable beauté. Mais hélas ! tremblons jusque sous l'aimable empire de la ferveur ; toujours notre aveuglement est si grand, que si le fils de Dieu ne nous éclaire, nous demeurons dans l'ignorance d'un grand nombre de nos fautes ; il découvre des taches où nous ne voyons que des perfections. Insensés ! souvent nous allons jusqu'à prendre de l'amour-propre pour l'amour de notre divin Maitre. Mes amis, notre bon Sauveur fit connaître à la bienheureuse Catherine de Gênes, que plusieurs choses qu'elle pensait être des perfections n'étaient que des

imperfections. Il fit voir la même chose au bienheureux Henri de Suze, à qui il découvrit que des austérités qu'il avait pratiquées pendant plusieurs années, et, ce qui est surprenant, avec beaucoup de répugnance, étaient cependant infectées du poison de l'amour-propre. Le bienheureux Jean de la Croix disait, à sa mort, qu'il n'aurait pas voulu justifier aucune action de sa vie; et néanmoins, il en avait opéré de si belles! quelle réponse sublime et touchante il fit à notre Sauveur, qui lui demandait ce qu'il voulait pour les travaux qu'il avait soutenus pour sa gloire! Jean répond : Seigneur, de souffrir tout de nouveau et d'être méprisé. Ah! disons tous avec le roi prophète : *N'entrez point, Seigneur, en jugement avec votre serviteur, parce que nul homme vivant ne pourra se justifier devant vous.*

PRIÈRE.

SOURCE infinie de lumière et de grâces, accordez-moi de goûter à jamais ces deux vérités importantes : la première, qu'être un véritable chrétien, et posséder l'esprit de ferveur sont deux choses inséparables; la seconde, que la jouissance de cet esprit d'amour ne doit pas nous donner plus d'estime pour nos personnes.

Paragraphe V. — *Manière de penser et d'agir de l'homme fervent.*

MON bienfaiteur infini, j'ai à chanter un nouvel hymne de gratitude et d'amour; jaloux de me former sur l'exemple de vos amis, j'ai cherché le chrétien fervent pour lui ravir les secrets de son ame, et je l'ai trouvé. Le juste a lu dans mon cœur, il a su reconnaître la sincérité et l'ardeur de mes vœux; j'ai ainsi obtenu de sa bienveillante charité les tendres confidences que je vais rapporter; je le laisserai parler lui-même.

« La plupart de mes prières tendent surtout à la gloire de Dieu, et à l'inépuisable reconnaissance que mérite celui à qui je dois ma vie et tout ce que je possède au monde. Lorsque je vois un homme qui a perdu l'esprit, un muet, un aveugle, un pauvre infirme abandonné, j'ai accoutumé mon esprit à me dire : Tu aurais pu gémir dans les mêmes peines; quel est celui qui t'a rendu plus heureux ! Mon cœur s'enflamme et s'écrie : C'est Dieu ; et Dieu seul, à qui appartiennent mon esprit, ma santé, mes membres et ma paisible situation ; mais qui suis-je, ô mon Dieu ! pour que tu m'aies préféré à tant d'autres ? que t'ai-je donné de plus que ces infortunés, qui me puisse mériter une telle distinction ? Lorsque j'apprends

qu'un de mes frères a fait une perte considérable , qu'on vient de lui couper un membre , qu'il est dévoré de la gangrène , ou réduit à un état déplorable , je me représente que j'aurais pu subir le même sort ; je reviens sur mes jours écoulés , et je trouve partout les traces d'une Providence aussi aimable que bienfaisante , qui m'a sauvé toutes les fois que , de propos délibéré , j'ai couru dans le malheur. Je bénis cette incomparable mère , et je recommande à son amour chacun de ses enfants , qui sont pour moi autant de frères bien-aimés. La verdure des champs , un bois touffu , un pré émaillé , un torrent impétueux , un ruisseau serpentant , une contrée qui m'offre de magnifiques spectacles , un ciel serein , tout cela est pour moi un coup-d'œil ravissant ; mais voici l'idée qui me frappe aussitôt : Quel est celui qui a bâti ce grand et pompeux univers ? Que tes ouvrages sont beaux et majestueux , bienfaisant Créateur ! ma joie devient parfaite , quand je me rappelle que ce grand Dieu a daigné me former avec des soins et une tendresse extrême ; il a les yeux attachés sur moi ; il me connaît ; sa bienveillance me couvre de ses ailes. Un concert ravissant , des mets agréablement apprêtés , surtout la conversation d'un ami sensé et discret , l'aimable et innocent plaisir d'une tendre amitié , excite dans mon ame les mêmes

pensées. Les douceurs d'un paisible sommeil et d'un heureux réveil, me font souvenir de la bonté de Dieu. Si le matin, au lever du soleil, je parcours une belle campagne, le chant des oiseaux qui charment l'ouïe, la vue des moissons qui fourniront à l'homme sa nourriture, les exhalaisons purifiées qui ravissent l'odorat, le spectacle imposant du ciel m'inspire une joie douce et une vénération profonde. Avec quelle jouissance je me laisse aller à cette pensée ! Les yeux de tes enfants se tournent vers toi, ô mon Dieu ! quand tu ouvres ta main, tout est rassasié de tes biens : et dans ma reconnaissance des larmes coulent de mes yeux. L'histoire m'offre-t-elle un théâtre de tyrannie et des temps malheureux, j'apprends à reconnaître le prix de mes journées paisibles. Toujours occupé des faveurs de mon Dieu, j'unis les biensuits spirituels de l'éternité à ceux qui nous sont accordés pour le temps, et toujours je trouve des motifs puissants de reconnaître, de bénir et d'exalter la bonté de mon Dieu.

Cessons d'écouter l'ami de la ferveur ; voyons-le agir : le spectacle est bien plus éloquent que le discours ; l'apôtre d'une chrétienté nouvelle, expose les détails suivants : « Ce fut principalement sur un des plus anciens chrétiens que les gentils déployèrent toute leur rage ; il était habile

sculpteur, les infidèles l'avaient souvent pressé de travailler aux chars de triomphe destinés à porter les idoles ; mais ils n'avaient pu vaincre sa résistance ; ils dissimulèrent quelque temps, parce qu'ils avaient besoin de lui pour d'autres ouvrages ; enfin la fureur l'emportant sur toute autre considération : ils le saisirent, le maltraitèrent, pillèrent sa maison, ravagèrent ses terres, et le chassèrent honteusement de la peuplade. Il en sortit plein de joie, trop heureux, disait-il, de tout perdre et de tout souffrir pour Jésus-Christ. Il se retira dans une province voisine, où un homme riche qui connaissait son babilleté, le recueillit dans sa maison, et l'occupa à divers ouvrages. Dans la suite ceux-là même par qui il avait été si indignement traité, le firent prier d'oublier les insultes passées, et de retourner parmi ses concitoyens, dont il serait reçu avec honneur. Je l'envoyai chercher moi-même, et l'exhortai à rentrer au plus tôt en possession de ses biens ; mais je fus extraordinairement surpris et encore plus édifié de sa réponse : « Nos ennemis m'ont rendu service en voulant me nuire ; si je fusse demeuré dans mon pays, peut-être n'aurais-je pu me défendre de travailler à leurs idoles et à leurs chars de triomphe. Hélas, il ne faut qu'un instant où l'espérance du gain et la crainte des mauvais traitements me feraient céder à leurs ins-

tances. Maintenant je n'ai plus rien à perdre, puisque je ne possède rien ; je gagnerai ma vie à la sueur de mon front. Si le maître que je sers veut m'employer à des ouvrages défendus, je puis me retirer ailleurs, au lieu que si je rentre dans le bien dont on m'a dépouillé, puis-je compter sur moi-même ? Que sais-je si j'aurai toujours le même courage que je me sens à présent ! la paix dont je jouis m'est plus précieuse que tout ce que j'ai perdu. » Un désintéressement si parfait détermina un lâche chrétien qui en fut témoin, à se déclarer plus ouvertement pour la Religion qu'il n'avait fait jusqu'alors.

PRIÈRE.

O SUBLIME et bienfaisant auteur du monde ! daignez former de votre fils une nouvelle créature ; que, par le tendre et tout-puissant secours de votre grâce, mes lèvres ne prononcent plus que des expressions d'une aimable ferveur. Mais ce n'est point assez ; hélas ! si j'allais n'être fervent qu'en paroles ! Faites donc que chacune de mes actions porte l'empreinte de cette angélique vertu.

—

Paragraphe VI. — *Le chrétien fervent est précieux à la société.*

BIEN-AIMÉS et infortunés frères, livrés aux tourments des passions, que vous ai-je entendu dire : De quoi servent au monde les

ames vertueuses et ferventes ? Mais nous, aveugles pécheurs, hélas ! de quoi servons-nous ? de quoi servent tant de mondains et de scandaleux, tant d'avares, tant d'ambitieux qui accablent le pauvre, et font gémir les peuples ? à quoi servent les ames ferventes ! à louer Dieu, dit saint Augustin, tandis que vous l'offensez ; à faire pénitence, tandis que vous vivez dans le crime. Ces amis de Dieu, disait l'empereur Justin, servent par leurs prières à apaiser la colère divine sur les royaumes ; le monde périrait par les fléaux du ciel ; s'il n'y avait de saintes ames sur la terre : enfin ils servent à justifier la conduite du Tout-Puissant, et à nous condamner. Un personnage plein de ferveur ayant passé, dans le désert, plus de quarante ans d'une vie pénitente, disait qu'il n'avait fait tout ce temps autre chose qu'apprendre à mourir. Eh ! c'est là sans doute l'unique chose qu'on devrait avoir à cœur, puisque la vie ne nous est donnée que pour apprendre à la bien finir. A quel but l'étude des sciences profanes ? à quel fin les mouvements qu'on se donne pour se faire un grand nom, pour augmenter sa fortune et sa réputation, si l'on s'oublie soi-même ? Notre vie est un voyage pour l'éternité, elle passe comme une ombre. C'est donc être bien insensé, dit saint Eucher, de s'amuser à tant de choses

inutiles, pendant un temps si court, tandis qu'on oublie le terme qui décidera de tout. Voilà ce que nous dit sans cesse la conduite de l'homme fervent. Nous trouvons des modèles aimables et bien précieux pour nous dans ses œuvres, lors même qu'en apparence elles n'offrent rien de frappant? Un bon solitaire se trouvait si consolé à la mort, que son supérieur lui demanda d'où lui venait ce grand contentement; il répondit: « Je me suis efforcé toute ma vie de pratiquer le grand précepte du Seigneur, d'aimer tout le monde, de supporter mes frères, de leur rendre service, de ne faire de mal à personne, de ne parler, ni de juger mal de qui que ce soit, et de penser du bien de tous. Voilà ce qui fait ma consolation; ce qui, malgré mes imperfections, me donne tant de confiance pour aller paraître devant Dieu. Ah! mon frère, lui dit le Supérieur, mourez en paix, heureux d'avoir vécu dans de si saintes dispositions. Les paroles de ce solitaire nous rappellent, en peu de mots, tous nos devoirs. Un autre modèle de la vertu de ferveur va nous apprendre à édifier nos semblables, à pratiquer la douceur; c'est un prince Tartare, de la cour d'un empereur de la Chine. Il ne jeûnait que rarement; son confesseur le lui avait défendu pour ses maladies habituelles; il était obligé de prendre des aliments à

quelque heure que ce fût du jour ou de la nuit, c'était la source de ses peines. « Mon confesseur me défend de jeûner, disait-il à un missionnaire, je dois lui obéir. Cependant ma famille, mes domestiques, tous jeûnent avec exactitude; parmi tant de gens, est-il possible qu'il n'y ait pas quelqu'un qui ne se scandalise de ma conduite, et qui ne murmure, du moins en secret, de voir que, dans ce temps de pénitence et de mortification, je me traite avec tant de délicatesse? c'est ce qui me fait de la peine; je crains que quelques-uns ne se relâchent par l'impression que peut faire mon exemple, et ne s'autorisent à diminuer de la sévérité du jeûne. Voici, ajoutait-il, un autre sujet d'inquiétude: il y a trois jours que, pendant la nuit, je ne pouvais me procurer de sommeil, à cause du bruit que j'entendais hors de mon appartement: j'appelai les domestiques, ils se levèrent, et ne trouvant rien, ils allèrent se recoucher. Le bruit recommença; je les fis encore lever, et la princesse mon épouse, qui entendit le même bruit, se leva pareillement; ils trouvèrent que c'était une fenêtre mal arrêtée que le vent agitait, ils y mirent ordre et se retirèrent. Je commençai alors à réfléchir sur la faute que je venais de faire. Quoi! me dis-je à moi-même, pour ma commodité particulière, pour dormir à mon aise, faut-

il que j'aise incommodé tant de gens ; que je les aie fait lever deux fois dans une nuit assez froide ! Ne pouvais-je pas prendre patience , et considérer Jésus-Christ attaché à la croix ? je vous prie , mon Père , de me dire si la faute que j'ai commise en cela est bien grande. »

PRIÈRE.

MON adorable Père , que de vœux ardents je viens apporter au pied de votre trône ! j'aime , comme le chef-d'œuvre de votre amour , votre Religion sainte ; mais jusqu'ici je n'en ai pas senti tout le prix . Les ames ferventes , vos bien-aimées , je les ai méconnues ! faites que , jusqu'à mon dernier soupir , je les honore , les salue , les bénisse et les révère comme les trésors de la société chrétienne , comme les miroirs sur lesquels se reflètent les rayons de vos divines vertus ; comme des évangiles vivants destinés à instruire le peuple , la plus grande portion du troupeau de Jésus-Christ .

—

Paragraphe VII. — Sentiments que nous inspire la vue d'un chrétien fervent : œuvres magnanimes que la ferveur conseille.

JE ne sais , mon Dieu ! ce que je dois le plus admirer dans le récit suivant , ou la ferveur de l'apôtre , ou celle de ses tendres Néophytes . « Il n'est rien , disait un missionnaire , que nous ne souffrions volontiers pour

le salut des Indiens , quand nous sommes témoins de la docilité de nos Néophytes , de l'ardeur et de l'affection qu'ils ont pour tout ce qui concerne le service de Dieu , et de leur fidèle obéissance à tout ce qu'ordonne la foi chrétienne. Ils ne savent plus ce que c'est que fraude , larcin , ivresse , vengeance , impureté , et tant d'autres vices si fort enracinés dans le cœur de ces nations infidèles. Nul esprit d'intérêt parmi eux ; et avec ce vice , combien d'autres ne sont-ils pas bannis ! j'ose assurer , sans que je craigne qu'on m'accuse d'exagération , que ces hommes adonnés autrefois aux penchants les plus grossiers , retracent à nos yeux , après leur conversion , l'innocence et la sainteté des premiers fidèles.

« Il me serait difficile de vous exprimer , disait un autre missionnaire , avec quelle assiduité et quelle ardeur ils assistent à tous les exercices de piété. Ils ont un goût singulier à entendre expliquer les vérités de la Religion ; et ces vérités produisent dans leurs coeurs les plus grands sentiments de componction. L'usage est , dans ces missions , quand la prédication est finie , de prononcer à haute voix un acte de contrition , qui renferme les motifs les plus capables d'exciter la douleur d'avoir offendé Dieu : pendant ce temps , l'Eglise retentit de leurs soupirs et de leurs sanglots : ce vif repentir de leurs

fautes est suivi assez souvent d'austérités qu'ils porteraient à l'excès si l'on ne prenait pas soin de les modérer. C'est surtout au tribunal de la pénitence que l'on connaît jusqu'où va la délicatesse de leur conscience ; ils fondent en larmes , s'accusant de fautes si légères , qu'on doute quelquefois si elles sont matière d'absolution. S'il leur échappe quelque faute considérable , ils quittent aussitôt leurs occupations les plus pressantes , pour se rendre à l'église ; et s'y purifient par le sacrement de pénitence. Ces beaux sentiments ravissent , et ces chutes d'un moment si promptement et si généreusement réparées , peuvent-elles donc nous surprendre !»

« Combien de fois , s'écrie Prudence , ai-je senti mon ame pleine de ferveur pour le service de Dieu , et d'horreur pour le péché ! Mais , hélas ! combien de fois , après avoir éprouvé ces joies si pures , ai-je vu cette céleste ardeur se ralentir peu-à-peu et s'éteindre par la corruption de mon cœur ! » Généreuse épouse de Jésus-Christ ! admirable Démétriade , quel magnanime sacrifice ta ferveur t'a commandé ! Après la prise et le pillage de Rome , par Alaric , la plupart des habitants se retirèrent en Afrique ; entre autres la vierge Démétriade , fille d'Olibrius Consul en 305 , avec son aïeule Proba et sa mère Julienne. Elle était destinée en mariage à un illustre Romain qui s'était aussi retiré à

Carthage , quoique ses parents eussent mieux aimé lui voir embrasser la virginité ; mais ils n'osaient attendre d'elle une si grande perfection. Cependant Démétriade avait déjà pris secrètement cette sainte résolution ; au milieu des honneurs et des délices d'une si grande maison , elle commença à pratiquer les jeûnes , à porter des habits pauvres et grossiers , et à coucher sur la terre , couverte seulement d'un cilice ; elle le faisait en secret , il n'y avait que quelques vierges , domestiques de la maison , qui le sussent : elle priait le Sauveur , avec larmes , d'accomplir son désir , et de disposer l'esprit de sa mère et de son aïeule , dans la crainte qu'elles ne s'y opposassent. Le jour des noces étant proche , au moment où l'on préparait la chambre nuptiale , elle se déroba la nuit , encouragée par l'exemple de sainte Agnès ; et le lendemain , laissant tous ses ornements , ses pierreries , et , couverte d'une pauvre tunique , elle alla se jeter aux pieds de son aïeule Proba , ne s'expliquant que par ses soupirs et ses larmes. Proba et Julianne furent extrêmement surprises , et ne savaient qu'en penser ; enfin étant assurées de sa généreuse volonté , elles l'embrassèrent tendrement ; mêlant leurs larmes avec les siennes , ravies qu'elle eût pris une aussi sainte résolution. Toute la maison fut remplie d'une édification , d'une joie

incroyable ; plusieurs de ses amis et de ses esclaves suivirent son exemple , et se consacrèrent à Dieu. Toutes les Eglises d'Afrique triomphèrent de cette nouvelle; Rome même en fut consolée dans son abattement , et la renommée en passa jusqu'en Orient. Proba et Julienne ne diminuèrent rien de la dot de leur fille , et donnèrent aux pauvres tout ce qu'elles avaient destiné à son époux. Démétriade reçut le voile des mains de l'évêque ; Proba et Julienne ne manquèrent pas de donner la nouvelle de sa profession à saint Augustin , qui y prit la plus grande part. Elles écrivirent aussi à saint Jérôme et le prièrent instamment de donner une règle de conduite à leur fille. C'est à cette occasion qu'il lui écrivit une grande lettre , qui contient les devoirs d'une vierge chrétienne.

PRIÈRE.

DONNEZ-MOI , mon Seigneur et mon Dieu , de m'entourer des images de vos fervents serviteurs. Que je puise dans une si sainte compagnie le goût de la ferveur , l'amour et la pratique des belles œuvres qu'elle inspire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

| | Pages. |
|---|--------|
| Aux coeurs sensibles, amis fidèles de l'unité et de la charité. | v |
| CHAPITRE I ^{er} . La Religion chrétienne. | 11 |
| Paragraphe I ^e . Mystères du Christianisme. | ib. |
| Paragraphe II. Adresse à l'impie accablé sous le poids de l'infortune. | 14 |
| Paragraphe III. Invitation à l'incrédule qui a abandonné la foi. | 16 |
| Paragraphe IV. Le cri de la Religion à la mort de nos amis. | 19 |
| Paragraphe V. Importante et sage méthode de l'étude du Christianisme. | 21 |
| Paragraphe VI. La Religion nous rend heureux. | 24 |
| Paragraphe VII. La Religion chrétienne est la source unique de la vraie philosophie. | 27 |
| CHAPITRE II. Amour de l'Eglise, docilité à ses pasteurs. | 31 |
| Paragraphe I ^{er} . L'Eglise prérite, l'Eglise accordée au salut des hommes. | 32 |
| Paragraphe II. L'Eglise, juge suprême et indépendant. | 34 |
| Paragraphe III. Combien est aveugle et superbe qui rejette l'autorité de l'Eglise. | 37 |
| Paragraphe IV. A nos frères séparés, et toujours si chers à notre zèle. | 41 |
| Paragraphe V. L'Economie de l'Eglise. | 46 |
| Paragraphe VI. L'Eglise a-t-elle été réformée? | 49 |
| Paragraphe VII. Quels doivent être les sentiments du catholique romain pour l'Eglise sa mère? | 52 |

| | |
|--|----|
| CHAPITRE III. Horreur de toute nouveauté dans la foi. | 55 |
| Paragraphe Ier. Tous les Pasteurs de l'Eglise se réduisent à l'unité. | 56 |
| Paragraphe II. Dans quels excès, dans quelles contradictions tombent les infortunés qui abandonnent l'ancre de l'Eglise. | 59 |
| Paragraphe III. L'esprit d'envie attaque un culte raisonnable, une autorité relevée, un tribunal revêtu d'infalibilité. | 62 |
| Paragraphe IV. Les passions seules, et non la raison, font rompre l'unité. | 68 |
| Paragraphe V. Quel funeste poison répand au loin l'esprit de schisme et d'hérésie. | 73 |
| Paragraphe VI. Fruits amers qu'enlanta, dans tous les temps, la division des esprits. | 75 |
| Paragraphe VII. La diversité des sentiments sur les objets les plus essentiels est la première cause de tous les malheurs. | 77 |
| CHAPITRE IV. Zèle pour ramener à la vérité, qui est le centre du bonheur, les ennemis de la foi et de la vertu. | 81 |
| Paragraphe Ier. Comment on doit chercher à ramener les hommes qui sont dans l'égarement. | 82 |
| Paragraphe II. Ce qui rend inefficaces tant de conversions. | 83 |
| Paragraphe III. Secrets de la divine Providence, soit pour le rappel des pécheurs, soit pour le salut des infidèles. | 87 |
| Paragraphe IV. Touche victorieuse de la grâce dans le cœur du pécheur. | 91 |
| Paragraphe V. Merveilles de la grâce sur les infidèles, et leur parfaite correspondance. | 94 |

| | |
|---|-----|
| Paragraphe VI. Admirables moyens de la Providence pour faire connaître aux hérétiques et aux infidèles les vérités évangéliques. | 99 |
| Paragraphe VII. Que deviennent les enfants morts sans baptême; quels beaux sentiments ce sacrement donne aux néophytes dans la foi. | 105 |
| Paragraphe VIII. Merveilleux effets du sacrement du baptême; respect que doivent inspirer ceux qui l'ont reçu. | 109 |
| CHAPITRE V. Respect pour les choses saintes. | 113 |
| Paragraphe 1 ^{er} . Respecter, adorer et suivre la parole divine. | 114 |
| Paragraphe II. Respect que doivent nous inspirer et le saint nom de Dieu et les préceptes de l'Eglise. | 117 |
| Paragraphe III. Beaux sentiments qu'inspire au guerrier l'auguste nom du vrai Dieu, qu'inspire aux grands du monde un profond respect pour la Divinité. | 121 |
| Paragraphe IV. Fruits précieux que produit la dévotion au Très-Saint-Sacrement de l'autel. | 124 |
| Paragraphe V. Comment se persuader aisément la vérité du Christianisme? Comment s'animer d'un tendre respect pour le Crucifix? | 126 |
| Paragraphe VI. Ce que le vrai chrétien éprouve à la vue de la Croix; ce que l'impie doit redouter dans la profanation des reliques. | 133 |
| CHAPITRE VI. Sur la crainte du Seigneur. | 137 |
| Paragraphe 1 ^{er} . Quelle est la crainte condamnable? Les disgrâces temporielles autorisent-elles une crainte démesurée? | 138 |
| Paragraphe II. Moyens touchants de bannir la crainte servile, et de nourrir une crainte mourueuse. | 142 |

| | |
|--|-----|
| Paragraphe III. Tout, ici-bas, inspire au chrétien la crainte du Seigneur, mais une crainte filiale et confiante. | 146 |
| Paragraphe IV. Moyens qu'a le chrétien de ressentir tout à la fois la crainte et le bonheur. | 150 |
| Paragraphe V. Les soucis, les remords affreux, la crainte meurtrière sont pour le pécheur : l'aimable paix et la douce joie, pour le pénitent. | 154 |
| Paragraphe VI. Sommes-nous heureux sur la terre ? Notre excessive timidité n'est-elle pas un obstacle au bonheur. | 160 |
| Paragraphe VII. A la vue de la profondeur des conseils de Dieu, une religieuse frayeur nous abat; mais sans autoriser ni la lâcheté coupable, ni la crainte démesurée de ne pas persévéérer. | 164 |
| CHAPITRE VII. La confiance en Dieu. | 172 |
| Paragraphe 1er. Ne désespérer jamais de la bonté de Dieu; lui parler avec une douce et respectueuse familiarité. | 173 |
| Paragraphe II. Erreur des ames pusillanimes et découragées. | 175 |
| Paragraphe III. Les ames défiantes se forment, du divin Maître, une idée fausse et dangereuse; comment s'en garantir ? | 181 |
| Paragraphe IV. Comment le vrai chrétien se relève, lorsqu'il est découragé. | 185 |
| Paragraphe V. Dieu est toujours aussi puissant. | 188 |
| Paragraphe VI. Obligation et moyen de conserver la paix, quand le cœur est atterré de ses chutes fréquentes. | 192 |
| Paragraphe VII. Comment il faut se parler à soi-même, et puis parler à Dieu, pour acquérir le doux sentiment de la confiance. | 195 |

| | |
|--|-----|
| CHAPITRE VIII. Conformité à la volonté de Dieu. | 200 |
| Paragraphe Ier. Tableau d'une ame résignée à la volonté de Dieu. | ib. |
| Paragraphe II. Le beau langage qu'a produit dans les Saints leur conformité parfaite aux volontés divines. | 203 |
| Paragraphe III. La conduite héroïque qu'a produite, dans les Saints, leur fidèle correspondance aux volontés du Très-Haut. | 207 |
| Paragraphe IV. Comment se conformer à la volonté divine, soit dans la douleur, soit dans la privation d'une vertu? | 211 |
| Paragraphe V. Combien Dieu se plaît à récompenser une conformité parfaite à ses volontés saintes! | 214 |
| Paragraphe VI. Que d'avantages nous procure la conformité à la volonté divine, ou dans l'absence des consolations spirituelles, ou dans les tentations, ou dans les autres épreuves de la vie. | 217 |
| Paragraphe VII. Combien il est rare, mais, pour un chrétien, combien il est beau d'offrir une conformité parfaite aux volontés du Seigneur! | 221 |
| CHAPITRE IX. Abandon sans réserve à la divine Providence. | 226 |
| Paragraphe Ier. S'attacher à connaître Dieu ; le voir dans l'avenir, renoncer à toute recherche inquiète. | 227 |
| Paragraphe II. Fruit de l'abandon parfait au Seigneur. | 232 |
| Paragraphe III. Les dons naturels et surnaturels de Dieu nous instruisent à nous remettre avec confiance entre ses mains. | 237 |

| | |
|--|-----|
| Paragraphe IV. Peinture du chrétien qui vit dans un abandon parfait aux volontés du Seigneur. | 241 |
| Paragraphe V. Exemple des ressources infinies de la Providence, et des sentiments avec lesquels nous devons, et reconnaître ses merveilles, et nous soumettre à ses décrets. | 245 |
| Paragraphe VI. Autre preuve des voies de la Providence, et d'une généreuse confiance en ses divines ressources. | 252 |
| Paragraphe VII. Nouvel exemple des merveilles de la Providence, et d'un dévouement sublime aux épreuves qu'elle commande. | 257 |
| CHAPITRE X. Sur l'amour divin. | 263 |
| Paragraphe I ^{er} . Quel malheur de ne pas aimer Dieu ! A quels traits reconnaître qu'on l'aime ? | 264 |
| Paragraphe II. Le pécheur repentant a-t-il encore le droit de dire à Dieu qu'il l'aime ? Qui peut l'autoriser à cet aimable aveu ? | 270 |
| Paragraphe III. Invitation à aimer le Seigneur comme il veut être aimé. | 273 |
| Paragraphe IV. Prière que le chrétien qui aime Dieu, lui adresse avant ses actions. | 276 |
| Paragraphe V. Sentiment de celui qui aime. | 279 |
| Paragraphe VI. Touchant motif d'aimer Dieu ; beau caractère de la vie d'amour. | 283 |
| Paragraphe VII. Le langage, les élans et les derniers soupirs d'un cœur enflammé pour son divin Maître. | 288 |
| CHAPITRE XI. Reconnaissance des bienfaits de Dieu. | 294 |
| Paragraphe I ^{er} . Combien l'homme est coupable ! combien le divin Maître est bon ! | 295 |
| Paragraphe II. Touché des dons de Dieu, le chrétien exprime sa reconnaissance. | 298 |

| | |
|--|-----|
| Paragraphe III. L'ordre naturel et le surnaturel, tout, dans l'univers, nous porte à chanter l'hymne de la reconnaissance. | 302 |
| Paragraphe IV. Nouveaux cris d'amour pour le meilleur des pères. | 306 |
| Paragraphe V. Nouveau coup-d'œil sur la bonté divine. Nouveau témoignage de reconnaissance. | 312 |
| Paragraphe VI. Quel bienfait que le livre des Ecritures ! Magnificence des promesses que le Seigneur a faites à la vertu et au repentir. | 316 |
| Paragraphe VII. Amabilités de notre cher et commun Maître. | 320 |
| CHAPITRE XII. Ferveur dans le service de Dieu. | 324 |
| Paragraphe 1er. Nécessité de la ferveur. | 325 |
| Paragraphe II. Sacrifices que la ferveur nous impose. | 329 |
| Paragraphe III. Prodiges et fruits de l'esprit de ferveur. | 331 |
| Paragraphe IV. La ferveur est naturelle au vrai chrétien ; elle doit être modeste. | 336 |
| Paragraphe V. Manière de penser et d'agir de l'homme fervent. | 340 |
| Paragraphe VI. Le chrétien fervent est précieux à la société. | 344 |
| Paragraphe VII. Sentiments que nous inspire la vue d'un chrétien fervent ; œuvres magnanimes que la ferveur conseille. | 348 |



BIBLIOTEKA KÓRNICKA

125264